



Faculteit Letteren en Wijsbegeerte

Sam Ooghe

# De la femme en Amérique

Lecture critique de l'instance féminine au sein de

*De la démocratie en Amérique* de Tocqueville

Masterproef voorgelegd tot het behalen van de graad van

Master in de Taal- en Letterkunde:

Frans-Spaans

2015-2016

Promotor: Prof. Dr. Alexander Roose

Vakgroep Letterkunde





Faculteit Letteren en Wijsbegeerte

Sam Ooghe

# De la femme en Amérique

Lecture critique de l'instance féminine au sein de  
*De la démocratie en Amérique* de Tocqueville

Masterproef voorgelegd tot het behalen van de graad van  
Master in de Taal- en Letterkunde:  
Frans-Spaans

2016

Promotor: Prof. Dr. Alexander Roose

Vakgroep Letterkunde



# Remerciements

Je veux remercier les personnes qui m'ont assisté dans la réalisation de ce mémoire de maîtrise. Dans un premier temps, je remercie le Prof. Dr. Alexander Roose pour son expertise et pour le temps qu'il a consacré à corriger et à évaluer mes textes. Dans les quatre dernières années, M. Roose m'a appris à réfléchir de manière plus abstraite et à être plus critique. Il m'a inspiré une passion pour la philosophie politique, ce qui a finalement mené à la rédaction de ce mémoire.

Je remercie la Prof. Dr. Debora Van Durme, le Prof. Dr. Michel Tanret, et le Prof. Dr. Fred Brackx, qui m'ont permis de participer aux 'Quetelet colleges'. Les conférences auxquelles j'ai assisté, et particulièrement celle de Prof. Dr. Philippe van Parijs, m'ont doté de bagages intellectuels supplémentaires. En outre, leurs feedbacks concernant mes essais ont sans nul doute amélioré le niveau de tous mes textes académiques, y compris de ce mémoire de maîtrise.

J'adresse également mes remerciements aux Prof. Dr. Pascale Hadermann et Annemie Demol, pour leurs excellents cours de 'Franse Taalvaardigheid'. Sans leur enseignement, il aurait été impossible pour moi de rédiger un mémoire argumenté, scientifiquement responsable et agréable à lire.

Je voudrais aussi remercier Virginie et Besa, qui ont contrôlé ce texte au niveau de la langue. De plus, Virginie a été une lectrice attentive, signalant des inconsistances argumentatives et suggérant d'autres bonnes idées.

Finalement, je tiens à remercier mes parents, ma famille, mes amis, et Elisabeth-Ann en particulier. Même en des temps tristes, pour elle, elle n'a jamais cessé de m'apporter ses encouragements. J'ai appris beaucoup de tous les livres que j'ai lus pour ce mémoire, mais c'est son attitude pendant les mois passés qui a été ma vraie inspiration.



# 1. Introduction

I was talking earlier with some of our leaders and I was reminding them that I think de Tocqueville, the Frenchman who came to America in the early 1800s, really figured out America in a unique way when he said that Americans like to form association in order to help save lives. Americans form association in order to channel the individualistic inputs of our society to enable people to serve a cause greater than themselves. Really, what we're doing is we're carrying on that philosophy today, a vision and philosophy that I think makes America a unique country.<sup>1</sup>

Tels sont les mots du président américain de l'époque, George Bush Junior, dans un discours adressé à une assemblée de représentants des organisations religieuses et spirituelles les plus importantes du pays. Le président y emprunte les mots de Tocqueville sur l'importance des associations spirituelles pour justifier ses propres mesures politiques : l'installation d'un système ambitieux qui facilite la répartition de subventions aux groupes religieux présents. Dans un entretien accordé au *New York Times*, Bernard-Henri Lévi<sup>2</sup> a critiqué l'approche de Bush :

Il y a plusieurs points dans les observations de Tocqueville que le président Bush ne cite pas et nous savons parfaitement pourquoi [...] Ce sont les points qui vont à l'encontre de la vision du monde du président Bush. Par exemple : Tocqueville insista bien sur l'importance de la religion en Amérique, mais il ajouta aussi que la religion devrait être séparée de la politique.

En d'autres mots, le président fait du 'picorage' : il choisit les éléments qui lui sont utiles et élimine ceux qui ne correspondent pas à sa vision du monde. À partir de cette sélection, il semble annexer toute la pensée tocquevillienne, jusqu'à affirmer que *De la démocratie en Amérique* n'est pas « une description de l'Amérique à un moment donné », mais bien, en anglais, « an *agenda* for our own time »<sup>3</sup> Bush n'est pourtant pas le seul dirigeant à le faire. À l'autre bout du spectre politique américain, on procède de façon similaire : Barack Obama cite, lui aussi, Tocqueville. Lors d'une visite de François Hollande à la Maison-Blanche, Obama<sup>4</sup> déclare à la presse :

Alex [*sic*] de Tocqueville, that great son of France who chronicled our American democracy, wrote that "even if we marvel at our freedom, there's nothing harder than to use our freedom." It's a lesson that our two countries have learned over more than two hundred years.

<sup>1</sup> *n.n.* « Text : Bush Reaffirms Support to Faith-Based Initiative », *The Washington Post*, 01 mars 2005. Version électronique : <<http://www.washingtonpost.com/wp-dyn/articles/A63313-2005Mar1.html>> (consulté le 8 mai 2016).

<sup>2</sup> Elisabeth BUMILLER, « Bush finds affirmations in a Frenchman's words », *The New York Times*, 14 mars 2005. Version électronique : <<http://www.nytimes.com/2005/03/14/politics/bush-finds-affirmation-in-a-frenchmans-words.html>> (consulté le 8 mai 2016). Nous traduisons.

<sup>3</sup> *n.n.* « George W. Bush. Calvin College Commencement Address », *American Rhetoric*, 21 mars 2005. Version électronique : <<http://www.americanrhetoric.com/speeches/gwbushcalvincollege.htm>> (consulté le 18 juin 2016).

<sup>4</sup> *n.n.* « At Press Conf with French President, Obama mistakes Tocqueville's name » [Vidéo en ligne], *YouTube*. Version électronique : <[https://www.youtube.com/watch?v=\\_SPuASyK7-o](https://www.youtube.com/watch?v=_SPuASyK7-o)> (consulté le 20 mai 2016).

Obama établit ainsi un lien entre la France et les États-Unis, alors que tout l'ouvrage de Tocqueville tourne exactement autour des différences entre les deux nations. Pour optimiser les relations diplomatiques entre la France et son pays, le président américain suggère que Tocqueville, cette figure emblématique de la philosophie politique<sup>5</sup>, a œuvré pour rapprocher les deux nations. Ce ne sont que deux exemples récents de la récupération idéologique (et quelque peu biaisée) d'Alexis de Tocqueville. Tous les présidents américains, peu importe le mouvement politique auquel ils appartiennent, se sont appropriés cet auteur<sup>6</sup> : les démocrates soulignent les dangers entrevus par Tocqueville de l'aristocratie industrielle et du matérialisme capitaliste ; les républicains préfèrent ignorer ces thèmes et ne cessent de citer des chapitres sur la responsabilité individuelle du citoyen et l'importance de la religion dans une société. Aussi Tocqueville est-il fréquemment cité, mais très rarement entendu pleinement.<sup>7</sup>

La récupération politique de Tocqueville n'est qu'occasionnellement argumentée explicitement : comme dans les discours ci-dessus, quelques phrases ou idées isolées de *De la démocratie en Amérique* suffisent. De ce point de vue, la revendication idéologique de Jean-Philippe Chartré est plus intéressante, car beaucoup plus étoffée : avec son « Tocqueville, voterait-il Bush [Junior] ? »<sup>8</sup>, il justifie, avec des citations uniquement, pourquoi aujourd'hui Tocqueville se serait déclaré en faveur des républicains. Chartré sélectionne différentes citations qui traitent principalement de l'importance de la foi (chrétienne) dans une société pacifique, sans mentionner, évidemment, que Tocqueville promulgue aussi un laïcisme embryonnaire. En outre, il rappelle la position que Tocqueville avait défendue vis-à-vis de l'impérialisme français, dont Tocqueville était un grand partisan. Chartré en conclut que le penseur aurait sans doute soutenu le programme politique de Bush et, plus concrètement, qu'il aurait été un partisan de l'invasion de l'Iraq. Dans une lettre publique, Jean-Louis Benoît<sup>9</sup> dénonce cette récupération politique et partisane de Tocqueville. Le chercheur signale les imperfections de l'argumentation de Chartré, toutes liées au même 'picorage' qui caractérisait aussi le discours de Bush et Obama.<sup>10</sup> Benoît répète qu'il est impossible de revendiquer la

<sup>5</sup> Sur le picorage de la pensée tocquevillienne et l'autorité de Tocqueville en général, voir Barbara CRUIKSHANK, « Tocqueville's Authority : Feminism and Reform "Between Government and Civil Society" », in Eileen Hunt Botting et Jill Locke éd., *Re-reading the Canon : Feminist Interpretations of Alexis de Tocqueville*, University Park (États-Unis), The Pennsylvania State University Press, 2009, p. 305-34.

<sup>6</sup> James KLOPPENBERG, « Tocqueville, Mill and the American Gentry », *La revue Tocqueville*, 27, 2, 2006, p. 352.

<sup>7</sup> Selon Isaac Kramnick, qui critique aussi les récupérations politiques de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* est « le texte protéiforme » par excellence, adaptable à n'importe quel usage. Selon Kramnick, ce sont surtout les conservateurs américains qui ont annexé *De la démocratie en Amérique*. Isaac KRAMNICK, « Introduction to Alexis de Tocqueville », in Alexis de Tocqueville, *Democracy in America*, New York, Penguin Books, 2003 [1835, 1840], p. xliii, xlv.

<sup>8</sup> Philippe CHARTRÉ, « Tocqueville, voterait-il Bush ? », *Le Devoir*, 22 avril 2006, p. B6.

<sup>9</sup> Jean-Louis BENOÎT, « Tocqueville n'aurait pas voté Bush », coll. « Les classiques des sciences sociales », Université du Québec. Version électronique :

<[http://classiques.uqac.ca/contemporains/benoit\\_jean\\_louis/tocqueville\\_pas\\_vote\\_bush/toc\\_voterait\\_il\\_bush.pdf](http://classiques.uqac.ca/contemporains/benoit_jean_louis/tocqueville_pas_vote_bush/toc_voterait_il_bush.pdf)> (consulté le 5 mai 2016).

<sup>10</sup> Pour les critiques, cfr. Jean-Louis BENOÎT, *ibid.* Quant à la transposition historique de l'impérialisme français de 1830 à l'impérialisme américain du 21<sup>ième</sup>, cfr. l'analyse de Jon Delogu : « Dans les temps modernes, l'analyse



pensée toquevillienne pour une cause politique contemporaine. D'un côté, il faut toujours se méfier de l'écart historique entre 1830 et le 21<sup>ème</sup> siècle : les contextes sont trop différents pour tracer des parallèles entre la position de Tocqueville et le programma politique d'un parti contemporain. Cette critique s'applique, naturellement, à tous les auteurs d'un passé relativement lointain. De l'autre côté, comme l'indique Michael Hereth<sup>11</sup>, « [les] questions et les problématiques de Tocqueville ne se font pas simplement catégoriser dans les catégories courantes de gauche et de droite. » Autrement dit, Tocqueville n'aurait voté ni pour les démocrates, ni pour les républicains : ses idées originelles concernent tout le continuum politique actuel.

Dès lors, peut-on soupçonner que lorsqu'un sociologue ou homme politique lit *De la démocratie en Amérique* et veut en employer les idées pour apporter des solutions concrètes aux problèmes contemporains, cela s'avère toujours un crime contre la pensée toquevillienne ? Non, bien sûr. Il serait trop aisé de tomber dans le piège du relativisme historique, qui considère l'écart de 180 ans entre Tocqueville et nous-mêmes comme infranchissable. D'ailleurs, Tocqueville s'oppose lui-même à ce relativisme. Il espère que les lecteurs de son ouvrage profiteront de ses réflexions : « j'ai voulu songer à l'avenir » (T1, Introduction, 71)<sup>12</sup>. Tocqueville précise aussi comment les lecteurs peuvent tirer profit de son texte. Il conseille aux Français d'apprendre des principes *généraux* qui conduisent la démocratie participative américaine, et de certainement pas copier rigoureusement cette société.<sup>13</sup> Selon l'auteur, un autre contexte, fût-il historique ou politique, requiert des mesures différentes. Lire Tocqueville signifie surtout rechercher et réinterpréter les *principes* qui donnent lieu à ses conseils concrets, inévitablement ancrés dans le contexte du 19<sup>e</sup>. Le penseur, d'ailleurs, facilite la recherche du lecteur : « Ceux qui voudront y regarder de près retrouveront, je pense, dans l'ouvrage entier, une pensée mère qui enchaîne, pour ainsi dire, toutes ses parties. » (T1, Introduction, 71) Autrement dit, les « pensées mères », autour desquelles gravitent toutes les descriptions et réflexions

---

de Tocqueville devrait être élargie afin d'y inclure individus et groupes tels que les entreprises de défense et les marchands d'armes profitant d'imbroglios étrangers prolongés ou infinis qui transforment l'économie traditionnelle non-militaire en un ensemble militaire-industriel. » Les mobiles américains derrière leur impérialisme sont surtout économiques, alors que l'impérialisme que Tocqueville supportait était, à ses yeux, civilisateur et idéaliste. Jon DELOGU, « Tocqueville and Democracy in the Internet Age », Open Humanities Press, 2014, p. 52. Version électronique : <<http://quod.lib.umich.edu/cgi/p/pod/dod-idx/tocqueville-and-democracy-in-the-internet-age.pdf?c=ohp;idno=12538666.0001.001>> (consulté le 25 mai 2016). Nous traduisons.

<sup>11</sup> Michael HERETH, *Tocqueville*, Rotterdam, Lemniscat, 2011, p. 18. Nous traduisons.

<sup>12</sup> Pour les citations de *De la démocratie en Amérique*, nous renverrons aux versions suivantes : Alexis de TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, tome 1, Paris, GF Flammarion, 1981 [1835] ; Alexis de TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, tome 2, Paris, GF Flammarion, 1981 [1840]. Nous emploierons le système suivant pour les renvois : 'T (tome), P (partie), C (chapitre), page'. P. ex. : 'T2, P1, C2, 17'. Le premier tome est composé de deux parties, le tome de 1840 est composé de quatre parties. Pour référer à l'introduction dans le premier tome, nous emploierons 'T1, Introduction, page'.

<sup>13</sup> Tocqueville, dans l'introduction à *De la démocratie en Amérique*, écrit : « Il me paraît hors de doute que tôt ou tard nous [les Français] arriverons, comme les Américains, à l'égalité presque complète des conditions. Je ne conclus point de là que nous soyons appelés un jour à tirer nécessairement, d'un pareil état social, les conséquences politiques que les Américains en ont tirées. Je suis très loin de croire qu'ils aient trouvé la seule forme de gouvernement que puisse se donner la démocratie [...] » Ainsi, il n'a pas voulu « de préconiser telle forme de gouvernement » mais surtout de trouver en Amérique « des enseignements » plus généraux. (T1, Introduction, 68-69)

plus détaillées de Tocqueville, sont souvent explicitement présentes dans le texte. Ces idées concernent la liberté et l'esprit communautaire des citoyens. L'auteur revient toujours aux mêmes problématiques : comment protéger la liberté ? Comment freiner l'atomisation pour créer des communautés fortes et indépendantes ? Ce n'est qu'en gardant ces questions à l'esprit qu'un chercheur, philosophe ou homme politique pourra travailler avec *De la démocratie en Amérique*. Sous cet angle, les erreurs de l'article de Chartré deviennent plus évidentes. Il copie quelques règles et mesures concrètes de Tocqueville et les extrapole pour les faire coïncider avec le programma républicain, mais il ne respecte point les principes de base de *De la démocratie en Amérique*: il faut se méfier du matérialisme, respecter la liberté de tous les citoyens, envisager l'état comme plate-forme civique et non comme une machine autonome, *etc.* Qui lit le programma républicain ou démocratique, retrouve peut-être quelques recommandations de Tocqueville, mais aussi et surtout un ton général qui contredit les fondements philosophiques et politiques de *De la démocratie en Amérique*. Dans ce qui suit, nous tenterons de respecter le 'mindset' tocquevillien et de ne pas commettre les mêmes erreurs interprétatives que Bush, Obama ou Chartré.

Notre étude tourne autour du rôle de la femme et de la famille au sein de *De la démocratie en Amérique*. Ces thèmes ont longtemps été négligés par les chercheurs tocquevilliens. Le premier critique de l'ouvrage, John Stuart Mill, écrivit déjà que les chapitres sur la femme américaine n'étaient pas importants.<sup>14</sup> Ce n'est qu'au cours des dernières années que la femme tocquevillienne a suscité l'intérêt du monde académique. Néanmoins, les recherches sont peu nombreuses et ne suffisent pas encore à clarifier l'importance de l'Américaine dans le livre, et à distinguer les idées nouvelles, anciennes et paradoxales de l'auteur sur le plan des sexes.

Sans réflexions plus approfondies sur le livre, il est à nouveau aisé de citer quelques passages isolés et de récupérer 'le Tocqueville' pour n'importe quelle idéologie (anti-)féministe : d'un côté, Tocqueville est un rousseauiste rigide quand il décrit les femmes activistes de son époque comme des « épouse[s] adultère[s] » qui ne font rien d'autre que « réclamer bruyamment les droits de la femme, en foulant aux pieds [leurs] plus saints devoirs » (T2, P3, C12, 265) ; de l'autre côté, il prône la supériorité des femmes, même par rapport aux philosophes. Le premier pas vers une lecture responsable des chapitres sur la femme est en effet de reconnaître le caractère paradoxal de l'argumentation de Tocqueville.<sup>15</sup> Sans se positionner consciemment à l'une ou l'autre extrémité du débat proto-féministe de l'époque, l'auteur développe son propre raisonnement, tant conservateur que radicalement innovateur. L'intérêt est que son argumentation en résulte malaisée et contradictoire. Ce paradoxe sera le fil rouge qui traversera toute l'analyse.

<sup>14</sup> John Stuart MILL, « Introduction to Alexis de Tocqueville », in Alexis de Tocqueville, *Democracy in America*, tome 2, New York, Schocken Books, 1964, p. xxxii.

<sup>15</sup> Cfr. le sous-chapitre 'Paradox' dans Frank ANKERSMIT, « Democratie en stijl », in Andreas Kinneging, Paul De Hert & Stefan Somers éd., *Tocqueville, profet van de moderne democratie*, Rotterdam, Lemniscaat, 2013, p. 181-188.

Pour illustrer à quel point la femme américaine a son importance dans les descriptions et argumentations de Tocqueville, il est indispensable de rappeler les « pensées mères » fondamentales « qui enchaîne[nt], pour ainsi dire, toutes [l]es parties [de l'ouvrage] » (T1, Introduction, 71). Ce rappel formera la première partie du mémoire, intitulée « La pensée mère » de *De la démocratie en Amérique*. La présence de cette section, qui remet en mémoire les idées fondamentales de l'ouvrage discuté, est essentielle pour deux raisons : en premier lieu, nous veillons à ne pas traiter quelques chapitres isolés au sujet de la femme, mais bien l'ensemble des sections comme un tout bien déterminé. En d'autres mots, nous évitons le 'problème-Chartré' : il est important de respecter le ton général de l'ouvrage. En deuxième lieu, il est simplement impossible de comprendre l'importance de la femme dans le raisonnement de l'ouvrage sans avoir à l'esprit les fondements et objectifs du livre en général. Dans la réflexion fonctionnaliste que propose Tocqueville, les rôles de la fille et l'épouse américaines dérivent du fonctionnement général de la société. Ainsi, dans la deuxième partie de ce mémoire, 'La femme et la famille', nous renverrons fréquemment aux concepts et buts de *De la démocratie en Amérique*. D'un côté, nous les utiliserons pour expliquer l'importance de la femme. De l'autre côté, la première partie du mémoire permettra de montrer comment Tocqueville se contredit. En liant les passages sur la femme aux instructions générales de l'ouvrage, nous verrons apparaître quelques paradoxes.

Avant ce rappel de l'idéologie tocquevillienne, nous passerons par un bref aperçu de la vie du démocrate-aristocrate Tocqueville ('Alexis de Tocqueville : aperçu biographique') et de la rédaction de son chef-d'œuvre ('Rédaction et réception'). Ces deux chapitres peuvent paraître hors-sujet, mais ils s'avèrent pourtant importants dans les discussions de la deuxième partie. La brève étude de la rédaction même du livre est cruciale pour comprendre le degré objectif ou utopique du texte ; la partie biographique contribuera à éclaircir les positions politiquement contradictoires qui abondent dans le texte. La présence du chapitre biographique peut être controversée. Néanmoins, même les plus grands sceptiques du travail biographique pour la compréhension d'un texte jugent qu'un aperçu de la vie de Tocqueville est utile. Dans l'introduction à sa lecture critique de *De la démocratie en Amérique*, Michael Hereth<sup>16</sup> souligne combien la biographie est superflue au lecteur qui veut méditer les idées d'un auteur, et combien de fois la biographie est un instrument utilisé par un commentateur pour orienter la lecture. Mais après cette remarque, Hereth propose une description extensive de la vie de Tocqueville. De plus, il lie explicitement quelques faits biographiques à des idées du texte. En d'autres mots, même Hereth juge qu'une bonne connaissance du contexte personnel et historique de Tocqueville est au moins utile pour comprendre l'arrière-fond de ses réflexions paradoxales. Cette

---

<sup>16</sup> « Nous ne devons rien savoir d'un grand auteur pour être capable de lire son œuvre et d'en apprendre. L'auteur est en réalité non pertinent. Il s'agit de ce qu'il laisse derrière lui : son œuvre. La connaissance de la biographie d'un tel auteur est en outre fréquemment abusée. » Michael HERETH, *op. cit.*, p. 9. Nous traduisons.

vision est soutenue par, entre autres, Raymond Aron<sup>17</sup> et les biographes de Tocqueville, Broghan<sup>18</sup> et Jardin.<sup>19</sup>

Après ‘La « pensée mère » de *De la démocratie en Amérique*’, nous lirons, interpréterons et ouvrirons les trois chapitres qui traitent de la femme dans le texte de Tocqueville dans la seconde partie de ce mémoire, intitulée ‘La femme et la famille’. Dans un premier temps, nous jetterons un coup d’œil sur l’état de la littérature académique qui étudie les thèmes dans *De la démocratie en Amérique*. Nous tenterons d’expliquer pourquoi le thème de la femme américaine de Tocqueville a si longtemps été sous-exploité. Dans la première partie de l’analyse même, ‘Les différences naturelles’, nous suivrons la logique fonctionnaliste de Tocqueville, qui explique que l’homme et la femme, à cause de leurs différences naturelles, d’ordre physique et moral, appartiennent à d’autres sphères d’action. Autrement dit, l’Américain s’occupe de la vie politique et professionnelle et l’Américaine de la vie domestique. Nous expliquerons comment cette logique s’insère dans la théorie générale de l’ouvrage de Tocqueville, mais surtout pourquoi elle contredit cette théorie. Dans la seconde section, ‘La perspective des Américain(e)s’, nous étudierons l’écart entre la perspective de l’auteur et des Américain(e)s. Notre étude dévoilera comment Tocqueville démontre lui-même que les Américain(e)s et leur société, à travers une opinion publique pressante, la littérature et les médias, maintiennent le statu quo des rôles des sexes. L’auteur montre que l’enfermement et la chasteté de la femme ne sont pas naturels, mais plutôt les résultats d’une construction proprement sociale. Ainsi, avec une analyse sociologique marxiste, il brise sa propre théorie fonctionnaliste, basée sur des arguments naturels. Dans ‘La liberté de la femme’, ce mémoire se concentrera sur le sort et la perspective de l’Américaine. Nous commencerons par révéler une contradiction flagrante de Tocqueville : le penseur dénonce d’une façon convaincante les dangers de la tyrannie de la majorité, mais quand il écrit sur la réclusion de la femme, qui est imposée par la majorité, il omet de dénoncer cette tyrannie apparente. Inversement, nous discuterons le caractère radicalement innovateur et féministe de Tocqueville : quand il traite l’éducation de la fille, Tocqueville estime qu’elles doivent jouir de liberté et qu’elles peuvent devenir mentalement égale, voire supérieures à l’homme ou même aux « philosophes ». Par la suite, nous observerons dans quelle mesure la femme de Tocqueville s’affiche heureuse dans son rôle, et dans quelle mesure sa félicité est pertinente pour l’auteur. Nous concluons qu’en réalité, Tocqueville ne traite pas de l’Américaine concrète dans ses chapitres, mais plutôt d’un idéaltype utopique, qui sert de modèle à suivre pour les Françaises qui lisent son ouvrage. En somme, nous analyserons, commenterons et problématiserons toute l’argumentation que fournit Tocqueville sur la femme et son rôle dans la société. Ainsi, la présente étude s’avère la première à fournir un aperçu complet de ce thème dans *De la démocratie en Amérique*, et propose, en même temps, des commentaires nouveaux.

---

<sup>17</sup> Raymond ARON, « Tocqueville retrouvé », in Laurence Guellec éd., *Tocqueville et l’esprit de la démocratie*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 46.

<sup>18</sup> Hugh BROGHAN, *Alexis de Tocqueville, A Life*, New Haven, Yale University Press, 2006.

<sup>19</sup> André JARDIN, *Tocqueville : A Biography*, New York, Farrar, Straus and Giroux, 1988.

Au cours de la section 'La femme et la famille', nous continuerons à référer aux concepts et idées de la partie 'La « pensée mère » de *De la démocratie en Amérique*'. Néanmoins, de plus en plus, nous sortirons des pages du livre pour interpréter et employer les mots de Tocqueville dans les sociétés du 21<sup>e</sup>. Nous analyserons le discours de différents chercheurs tocquevilliens qui sont critiques du féminisme contemporain, et, en gardant les conseils de Tocqueville à l'esprit, notamment de ne pas rigoureusement copier ses solutions concrètes mais plutôt ses principes fondamentaux, nous montrerons comment leurs visions rigides ne proposent pas de solutions satisfaisantes. En outre, comme nous l'aurons montré, l'enfermement de l'Américaine n'est pas définitivement expliqué par Tocqueville, mais plutôt remis en question. Dans la conclusion, nous nous poserons la question cruciale : qu'est-ce que les trois chapitres de la femme peuvent nous apprendre ? Selon nous, il n'existe qu'un mouvement politique ou activiste qui respecte les instructions *générales* de Tocqueville : le Parti pirate. Avec une vision proprement tocquevillienne de la liberté, de la démocratie participative et de la toute-puissance du matérialisme, ce nouveau mouvement, sans explicitement mentionner Tocqueville, réinvente excellemment les pages des chapitres étudiés et de *De la démocratie en Amérique* en général, dans le monde du 21<sup>e</sup>.



## 2. La « pensée mère » de *De la démocratie en Amérique*

### Alexis de Tocqueville : aperçu biographique<sup>20</sup>

Né en 1805, dans une famille aristocratique, Alexis de Tocqueville vécut tous les troubles de la France post-révolutionnaire. Son arrière-grand-père et beaucoup d'autres membres de sa famille soutenaient Louis XVI et moururent par la guillotine<sup>21</sup>. Ses propres parents en furent sauvés à la dernière minute : incarcérés, ils attendaient leur sort, mais Robespierre et les siens tombèrent quelques heures avant leur exécution.<sup>22</sup> Toute la formation du jeune Alexis tourna autour des idées propres à l'Ancien Régime. Il apprit un grand respect pour l'autorité et les valeurs chrétiennes et aristocratiques, et on lui inculqua un grand dédain pour les révolutionnaires et l'instabilité qu'ils avaient produite.<sup>23</sup> Dans l'atmosphère agitée du début du 19<sup>e</sup>, les proches d'Alexis combattirent « les idées qui parlaient de la liberté, l'égalité et la démocratie avec beaucoup de véhémence »<sup>24</sup>. Alexis était destiné à devenir un légitimiste, ou au moins un partisan modéré de la Restauration, tout comme le reste des Tocqueville. Néanmoins, en grandissant, il s'opposa de plus en plus aux idées aristocratiques proclamées par les groupes soutenus par sa famille. Par exemple, comme plusieurs chercheurs l'affirment<sup>25</sup>, Alexis avait déjà pris distance, dès son adolescence, avec le catholicisme doctrinal de ses ancêtres. En même temps, à l'âge de seize ans, il découvrit dans la grande bibliothèque de son père les auteurs des Lumières<sup>26</sup>. Vers l'âge de vingt ans, il enticha de certaines idées propres aux démocrates, scandaleuses sans doute selon sa famille antirépublicaine<sup>27</sup>. Le jeune penseur devint désormais favorable à la démocratie, sans en devenir un « partisan enthousiaste [...], aveugle de toutes les imperfections [du système] »<sup>28</sup>. Quand il épousa plus tard Marie Motley, une anglaise de la bourgeoisie, *nota bene*, « le scandale fut complet » et « dans les cercles des légitimistes, avec lesquels sa famille était étroitement liée, [Alexis] fut considéré comme un déloyal. »<sup>29</sup>

<sup>20</sup> Sur la légitimité d'un aperçu biographique dans ce mémoire, voir l'introduction.

<sup>21</sup> Albert Jan KRUITER, « De actualiteit van het milde despotisme », in Andreas Kinneging, Paul De Hert & Stefan Somers éd., *Tocqueville, profet van de moderne democratie*, Rotterdam, Lemniscaat, 2013, p. 28-29.

<sup>22</sup> *Ibid.*

<sup>23</sup> Paul DE HERT, Andreas KINNEGING et Stefan SOMERS : « Inleiding : Tocqueville, profet van de moderne democratie », in Andreas Kinneging, Paul De Hert & Stefan Somers éd., *Tocqueville, profet van de moderne democratie*, Rotterdam, Lemniscaat, 2013, p. 10.

<sup>24</sup> *Ibid.*

<sup>25</sup> P. ex : Alain CLÉMENT, « Portraits de Tocqueville », *Le Monde*, 3 août 1984, p. 9 ; Georges LEROUX, « Tocqueville et les religions », *Le Devoir*, 10 novembre 2007, p. F-28.

<sup>26</sup> Alain CLÉMENT, *art. cit.*, p. 9.

<sup>27</sup> Paul DE HERT, Andreas KINNEGING et Stefan SOMERS : « Inleiding : Tocqueville, profet van de moderne democratie », *art. cit.*, p. 10.

<sup>28</sup> *Ibid.* Nous traduisons.

<sup>29</sup> Michael HERETH, *op. cit.*, p. 11. Nous traduisons.

Selon De Hert, Kinneking et Somers<sup>30</sup>, le tournant politique et philosophique de Tocqueville fut surtout dû à sa fascination pour les cours de François Guizot<sup>31</sup> à la Sorbonne.<sup>32</sup> Selon Albert Jan Kruijer<sup>33</sup>, c'est plutôt le passé douloureux de la famille des Tocqueville qui a augmenté l'attention d'Alexis pour la démocratie :

La révolution française et notamment l'exécution de la famille de Tocqueville [...] ont été déterminantes pour lui, surtout dans le sens où il étudie la démocratie comme mécanisme de défense contre le despotisme, contre la tyrannie sans bornes [dont sa famille a été la proie]. Il n'étudie pas la démocratie comme valeur en soi. Cette idée est indispensable pour la compréhension de l'œuvre de Tocqueville. La question de savoir sous quelles conditions le despotisme pourra à nouveau émerger, et notamment si la démocratie pourra l'empêcher, occupera Tocqueville pour le reste de sa vie.

Pourtant, même si Tocqueville ne rêvait pas d'un retour au pouvoir des Bourbons, il se n'identifiait pas non plus avec les bonapartistes ou les républicains : il avait développé ses propres idées, un ensemble de tout ce qu'il lui plaisait des différents courants politiques de son temps. Cette capacité exceptionnelle d'échapper à la rigidité des groupuscules post-révolutionnaires, spécialement dans la France extrêmement politisée du 19<sup>e</sup>, fait de lui une des seules figures intellectuelles complètement inclassables du point de vue politique. Comme nous le verrons *infra*, un de ses grands objectifs était en effet de réconcilier les différents groupes français de son époque, de transcender les discussions qui paralysaient le pays. Plus particulièrement, il invite les aristocrates français à cesser de vivre dans le passé et à commencer à diriger la démocratie. Cette sensibilité pour fusionner le nouveau et l'ancien s'explique sans doute par sa jeunesse et le climat politisé dans lequel il a grandi.

## L'ouvrage

### *Rédaction et réception*

Âgé de 31 ans, Alexis de Tocqueville eut l'occasion de voyager en Amérique en tant que magistrat pour la nation française. Avec son ami, Gustave de Beaumont, il avait la tâche de mener une enquête sur le système pénitentiaire des États-Unis, afin d'améliorer le système français.<sup>34</sup> Le voyage dura finalement 9 mois et eut comme résultat un rapport intitulé *Du système pénitentiaire aux États-Unis et de son application en France*, couronné par l'Académie française<sup>35</sup>. Ce ne sont pourtant pas les

<sup>30</sup> Paul DE HERT, Andreas KINNEGING et Stefan SOMERS : « Inleiding : Tocqueville, profet van de moderne democratie », *art. cit.*, p. 10. Ces trois auteurs sont soutenus par, entre autres, Charles-Marc Des Granges et Cheryl Welsh. Charles-Marc Des Granges, *Les grands écrivains français*, Paris, Librairie Hatier, 1935, p. 958 ; Cheryl WELSH, *De Tocqueville*, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 26-28.

<sup>31</sup> François Guizot (1787–1874) était un homme politique français, considéré comme un libéral. De plus, il était un historien renommé, actif dans le groupe politique des 'Doctrinaires'. Sur la vie et la vision de Guizot, cfr. Pierre ROSANVALLON, *Le moment Guizot*, Paris, Gallimard, 1985.

<sup>32</sup> Sur l'influence de Guizot sur la pensée de Tocqueville, voir François FURET, « The Intellectual Origins of Tocqueville's Thought », in Laurence Guellec éd., *Tocqueville et l'esprit de la démocratie*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 128-32, 139.

<sup>33</sup> Albert Jan KRUIJER, *art. cit.*, p. 29-30.

<sup>34</sup> Cheryl WELSH, « Chronology », in Cheryl Welsh éd., *The Cambridge Companion to Tocqueville*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. xx.

<sup>35</sup> Alain CLÉMENT, *art. cit.*, p. 9.



prisons qui impressionèrent les deux jeunes-hommes. De Beaumont s'intéressait surtout à la lutte raciale et à la fin de l'esclavage et écrivit un roman là-dessus, *Marie ou l'Esclavage aux États-Unis*. De son côté, Tocqueville vit en les États-Unis l'exemple à suivre pour les nations déchirées de son époque, et surtout pour la France. En 1833, « avec une sorte de fureur », il se mit à rédiger la première partie de son chef-d'œuvre, *De la démocratie en Amérique*<sup>36</sup>. À l'aide de ses propres notes et de différentes sources écrites<sup>37</sup>, il termina le premier livre en moins d'un an. Le volume connut un grand succès : en moins de cinq ans, l'éditeur commanda sept réimpressions<sup>38</sup> et le livre fut ouvertement loué par, entre autres, John Stuart Mill<sup>39</sup>. En 1840, la seconde partie de l'ouvrage fut publiée, la rédaction ayant été interrompue par les activités politiques de l'écrivain. Cette fois, le penseur a dû se contenter d'un « accueil mitigé »<sup>40</sup>. Tocqueville occupa encore quelques fonctions politiques et écrivit *L'Ancien Régime et la Révolution* et quelques textes posthument publiés comme ses *Souvenirs*, mais c'est *De la démocratie en Amérique*, et surtout la première partie de l'ouvrage, qui a établi la réputation de Tocqueville.<sup>41</sup> Nous nous limiterons, pour cette étude, à ce livre.

### **Objectifs**

Qu'est-ce donc *De la démocratie en Amérique* ? La vérité est que le livre, tout comme l'idéologie de son auteur, est tout à fait nouveau et inclassable. Parfois, le texte semble décrire objectivement la vie américaine de 1830, parfois il a l'air d'un traité politique, sur d'autres points, l'ouvrage ressemble à un large essai. Pour traiter le plus efficacement les chapitres qui concernent la femme américaine, nous résumerons dans ce qui suit les idées centrales du livre. Il suffit de répondre à une question cruciale pour distiller l'essence de l'ouvrage : quel est le but de l'entreprise de Tocqueville ? Pourquoi a-t-il écrit *De la démocratie en Amérique* ?

Cela peut paraître surprenant, surtout en considérant le titre de l'ouvrage, mais tout le livre de Tocqueville tourne autour de la France. L'état du pays, désordonné et chaotique après la Révolution française et les changements de régime, afflige l'auteur :

Je cherche en vain dans mes souvenirs, je ne trouve rien qui mérite d'exciter plus de douleur et plus de pitié que ce qui se passe sous nos yeux [...] Nous avons détruit une société aristocratique, et, nous

<sup>36</sup> Alain CLÉMENT, *art. cit.*, p. 11.

<sup>37</sup> Il s'agit principalement des *Federalist Papers*, des *Commentaries on American Law* de J. Kent et des *Commentaries on the Constitution of the United States*. André JARDIN, *op. cit.*, p. 195. Notons, avec François Furet, que Tocqueville n'identifiait guère les sources intellectuelles de ses idées : « Son esprit était convaincu de, pour ne pas dire obsédé par, sa propre originalité. Il restait généralement silencieux, même sur certains points dans ses œuvres où il puisait clairement d'un prédécesseur [...] » François FURET, « The Intellectual Origins of Tocqueville's Thought », *art. cit.*, p. 121-22. Nous traduisons.

<sup>38</sup> Jean-Marc PIRET, « Religie, zelfbestuur en tirannie van de meerderheid », in Andreas Kinneging, Paul De Hert & Stefan Somers éd., *Tocqueville, profeet van de moderne democratie*, Rotterdam, Lemniscaat, 2013, p. 238.

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> Alain CLÉMENT, *art. cit.*, p. 11.

<sup>41</sup> Pour un aperçu très complet de la réception de *De la démocratie en Amérique* aux États-Unis du 19<sup>e</sup>, voir Olivier ZUNZ, « Tocqueville and the Americans », in Cheryl Welsh éd., *The Cambridge Companion to Tocqueville*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 359-96.

arrêtant complaisamment au milieu des débris de l'ancien édifice, nous semblons vouloir nous y fixer pour toujours [...] La société est tranquille, non point parce qu'elle a la conscience de sa force et de son bien-être, mais au contraire parce qu'elle se croit faible et infirme ; elle craint de mourir en faisant un effort: chacun sent le mal, mais nul n'a le courage et l'énergie nécessaires pour chercher le mieux [...] De là l'étrange confusion dont nous sommes forcés d'être les témoins. (T1, Introduction, 65-66)

Ce qui le contrarie en particulier, c'est que « toutes les lois de l'analogie morale [soient] abolies » :

Les hommes religieux combattent la liberté, et les amis de la liberté attaquent les religieux ; des esprits nobles et généreux vantent l'esclavage, et des âmes basses et serviles préconisent l'indépendance ; des citoyens honnêtes et éclairés sont ennemis de tous les progrès, tandis que des hommes sans patriotisme et sans mœurs se font les apôtres de la civilisation et des lumières! (T1, Introduction, 67)

Néanmoins, Tocqueville voit une solution. Il existe un pays dans le monde qui a connu les mêmes changements qui caractérisent la France, mais qui les a bien gérés, et qui demeure dans un état paisible : les États-Unis. À première vue, il semble que Tocqueville attribue le bonheur des États-Unis au hasard : « ce pays voit les résultats de la révolution démocratique qui s'opère parmi nous », tout simplement parce qu'elle n'a pas eu « la révolution elle-même » (T1, Introduction, 68). La réalité, selon Tocqueville, est plus complexe. Il suggère aux Français d'apprendre de l'approche des Américains, sans

tirer nécessairement, d'un pareil état social, les conséquences politiques que les Américains en ont tirées. Je suis très loin de croire qu'ils aient trouvé la seule forme de gouvernement que puisse se donner la démocratie [...] Mon but n'a pas été [...] de préconiser telle forme de gouvernement en général. (T1, Introduction, 68-69)

De là vient l'objectif de l'ouvrage : l'auteur a « examiné l'Amérique » pour « y trouver des enseignements dont nous puissions profiter. » (T1, Introduction, 68) Il voit une France « au bord du chaos »<sup>42</sup>, et cherche un nouvel ordre postrévolutionnaire, qu'il trouve dans la société américaine.

### ***L'égalité des conditions***

Les changements dont parle Tocqueville sont, entre autres, la disparition de l'aristocratie, la décadence des mœurs, les révolutions violentes et, aux États-Unis, l'installation de la démocratie. Ils sont tous dus à une seule évolution globale : l'augmentation de « l'égalité des conditions ». Cette égalité entre les personnes est d'ordre socio-économique, mais également d'ordre intellectuel. Dans son introduction, Tocqueville relit l'histoire de l'Europe et conclut que l'expansion de l'égalité est progressive et irrésistible. Il va jusqu'à y voir un fait providentiel :

Tous les hommes l'ont aidée [l'égalité des conditions] de leurs efforts: [...] ceux qui ont combattu pour elle, et ceux mêmes qui se sont déclarés ses ennemis ; tous ont été poussés pêle-mêle dans la même voie, et tous ont travaillé en commun, les uns malgré eux, les autres à leur insu, aveugles instruments dans les mains de Dieu.

[...]

Le développement graduel de l'égalité des conditions est donc un fait providentiel, il en a les principaux

<sup>42</sup> Michael HERETH, *op. cit.*, p. 22.

caractères: il est universel, il est durable, il échappe chaque jour à la puissance humaine ; tous les événements, comme tous les hommes, servent à son développement. (T1, Introduction, 60)

Cette évolution téléologique ressemble à celle de Hegel, selon qui l'histoire se développerait toujours vers une liberté majeure, incitée par un 'Geist' universel. De son côté, Tocqueville souligne surtout l'élément spirituel dans l'évolution de l'histoire. Logiquement, il lui « paraît hors de doute que tôt ou tard, nous [les Français] arriverons, comme les Américains, à l'égalité presque complète des conditions » (T1, Introduction, 68)

Le développement irrésistible vers l'égalité est capital dans l'idéologie de Tocqueville, vu qu'il considère l'égalité comme « le fait générateur dont chaque fait particulier sembl[e] descendre » (T1, Introduction, 57).<sup>43</sup> Dans une société où il existe de moins en moins de hiérarchie, où les personnes sont plus égales et moins dépendantes les unes des autres, tous les aspects de la vie changent : la famille, les institutions, la langue, l'éducation, les mœurs, la poésie, les relations sociales et, finalement, le régime politique. C'est l'augmentation progressive de l'égalité des conditions qui crée, 'bottom up', la démocratie comme régime adéquat. Paul De Hert et Stefan Somers<sup>44</sup> ont excellemment décrit comment la démocratie de Tocqueville est surtout une construction sociale qui se renforce tous les jours par les actions et pensées – mêmes les plus banales – de toutes les personnes impliquées. L'essence de la pensée de Tocqueville, sur ce plan, est que les changements des systèmes sont progressifs, et qu'ils ont leurs germes dans la vie quotidienne, dans la banalité, dans les interactions sociales et dans les habitudes. La démocratie est un régime politique, mais surtout le point culminant d'un changement irrésistible qui affecte toutes les parties de la société.<sup>45</sup> Pour comprendre la position de Tocqueville sur l'éducation des filles et le mariage, cette idée est importante.

Les actions et relations des personnes sont basées sur une égalité croissante, et ainsi se dévoile la démocratie politique et sociale en Amérique, alors qu'en France, elles n'ont causé rien que l'anarchie, enclenchée par la révolution de 1789. C'est pourquoi Tocqueville voit « dans l'Amérique [...] plus que l'Amérique. [Il y a] cherché *une image de la démocratie elle-même*, de ses penchants, de son caractère, de ses préjugés, de ses passions. »<sup>46</sup> (T1, Introduction, 69) Il justifie son étude de l'Amérique pour le bien-être de la France, car « il suffit que dans les deux pays la cause génératrice des lois et des mœurs soit la même [notamment l'égalité], pour que nous ayons un intérêt immense à savoir ce qu'elle a produit dans chacun d'eux. » (T1, Introduction, 68) Tocqueville comprend que l'époque aristocratique est définitivement terminée et que l'avenir est à la démocratie. Avec *De la*

<sup>43</sup> François Furet critique cette thèse tocquevillienne, ce « fondement que Tocqueville ne dispute jamais [...] Tocqueville considéra la triomphe de la démocratie comme un axiome, une principe 'a priori' à partir de laquelle il tira une large série d'arguments et déductions. » François FURET, « The Intellectual Origins of Tocqueville's Thought », *art. cit.*, p. 124. Nous traduisons.

<sup>44</sup> Paul DE HERT et Stefan SOMERS, « De alledaagse democratisering », in Andreas Kinneging, Paul De Hert & Stefan Somers éd., *Tocqueville, profet van de moderne democratie*, Rotterdam, Lemniscaat, 2013, p. 71.

<sup>45</sup> Raymond Aron a écrit un excellent essai sur l'actualité de la thèse de Tocqueville de 'l'égalité des conditions'. De plus, avec sa réponse nuancée à la problématique de « avait-il raison sur le point central ; les hommes d'aujourd'hui sont-ils 'pareils', 'semblables', 'égaux' ? », il montre, contrairement à Chartré, comment il faut traiter la pensée tocquevillienne aujourd'hui. Raymond ARON, « Tocqueville retrouvé », *art. cit.*

<sup>46</sup> Italiques ajoutées.

*démocratie en Amérique*, Tocqueville invite les aristocrates à construire un nouveau système, adapté à la nouvelle époque. Si on ne peut pas freiner la démocratisation, qui est un synonyme de la croissance de l'égalité, on peut bien la piloter, « l'instruire » (T1, Introduction, 61). Dans ce but, l'auteur décrit et analyse la société américaine.

Avec cet objectif à l'esprit, revenons à la présence de Dieu dans l'introduction de l'ouvrage. Il est notoire que Tocqueville ait perdu la foi et, qu'en outre, dans ce qui suit dans *De la démocratie en Amérique*, il n'est plus question d'une influence d'un pouvoir divin : quand Tocqueville analyse l'évolution progressive vers l'égalité, il énumère les causes économiques, historiques, sociologiques et technologiques<sup>47</sup>, sans une seule fois<sup>48</sup> employer la Providence comme explication. Ainsi, il décrit en réalité les différents moteurs derrière la modernisation : l'évolution vers un monde plus égalitaire n'est rien d'autre que l'accumulation de différents facteurs humains. Cette vision contraste avec le 'deus ex machina' de la Providence dans l'introduction.<sup>49</sup> Fukuyama<sup>50</sup> explique que Tocqueville a voulu apaiser les ennemis de la démocratie, c'est-à-dire les partisans de la Restauration, en donnant un fondement divin à la démocratie qu'ils détestaient. Avec sa théorie du 'providentialisme', Tocqueville s'inscrit dans la tradition d'écrivains anti-démocratiques comme Louis de Bonald. Il a pu lier ainsi les deux pôles qui constituent la plus importante opposition de l'époque : la démocratie, pratiquée dans l'Amérique libérale, et la religion, l'arme des légitimistes et nostalgiques. La référence à Dieu a donc probablement été un artifice de la part de l'auteur<sup>51,52</sup>. Aussi, selon Sanders<sup>53</sup>, le succès de l'ouvrage dans les cercles des démocrates et des « maistriens, d'ultramontains et d'antirévolutionnaires » prouve-t-il le succès de cette tactique.<sup>54</sup>

Dans l'analyse du rôle de la femme, de telles frictions paradoxales entre les idées progressistes et conservatrices occuperont une place centrale. Il en résulte que les idées tocquevilliennes dépassent les dichotomies politiques typiques et qu'elles s'avèrent parfois contradictoires.

<sup>47</sup> Voir Francis Fukuyama, « The March of Equality, *Journal of Democracy* », 11, 1, 2000, p. 11-17.

<sup>48</sup> Jean-Louis BENOÎT, « Foi, Providence et religion chez Tocqueville », *Cahiers de philosophie politique et juridique de Caen*, 19, 1991, 123-28.

<sup>49</sup> Parallèlement, Frank Ankersmit souligne la différence en style entre les « grands mots » de l'introduction et « la prose rationnelle » dans le reste de l'ouvrage. Frank ANKERSMIT, *art. cit.*, p. 191.

<sup>50</sup> Francis FUKUYAMA, *art. cit.*, p. 12.

<sup>51</sup> Voir Luk SANDERS, « Démocratie en religie », in Andreas Kinneging, Paul De Hert & Stefan Somers éd., *Tocqueville, profet van de moderne democratie*, Rotterdam, Lemniscaat, 2013, p. 147-49.

<sup>52</sup> Notons pourtant que les mœurs religieuses occupent bien une place indispensable dans le fonctionnement démocratique selon Tocqueville (cfr. *infra*)

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 149.

<sup>54</sup> Tocqueville écrivait fréquemment des commentaires ou des notes, destinés à lui-même, où il se rappelait de ne pas oublier pour quel public il voulait écrire, « qui seraient ses lecteurs, qu'est-ce qu'ils voudraient, qu'est-ce qu'ils accepteraient ou refuseraient et s'il ne risquait pas d'offenser certains types de lecteurs. » James SCHLEIFER, « Tocqueville's "Democracy in America" reconsidered », in Cheryl Welsh éd., *The Cambridge Companion to Tocqueville*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 128-29.

### ***Les problèmes intrinsèques de la démocratie***

Nous avons déjà mentionné que Tocqueville déplore l'état de la France. Tous les maux qu'il observe dans son pays sont liés à la croissance irrésistible de l'égalité des conditions : dans les descriptions de la société et le système politique américain, de 'la démocratie en Amérique' dans toutes ses facettes, il explique comment l'égalité nourrit les vices des sociétés contemporaines, mais également comment les Américains arrivent à les stopper.

#### *a. L'individualisme*

Le point de départ de Tocqueville est que les peuples qui connaissent beaucoup d'égalité, seront d'autant plus attachés à elle : « La première et la plus vive des passions que l'égalité des conditions fait naître, [...] c'est l'amour de cette même égalité. » (T2, P2, C1, 119) Le principe devient alors auto-renforçant et irrésistible (*supra*). Même s'ils doivent subir l'esclavage, « la pauvreté, l'asservissement, la barbarie » (T2, P2, C1, 123), les peuples démocratiques préféreront toujours l'égalité, plutôt que de vouloir revenir aux relations hiérarchiques de l'aristocratie. Selon Tocqueville, ces peuples ne reconnaissent point les dangers inhérents à leur égalité aimée. Les personnes s'égalent du point de vue économique : la terre et les propriétés des pères sont distribuées entre leurs fils, et de plus en plus la richesse des gens est distribuée à parts égales. Par la suite, et cette évolution est liée à la transformation d'une économie agricole en une économie portée par le commerce, les personnes entrent toutes en concurrence. Elles se ne voient plus, comme dans les temps aristocratiques, comme des frères de la même classe, mais comme des concurrents dans un marché global et nivelé, qui doivent se méfier les uns des autres pour avancer dans la société. Ceux qui sont plus pauvres veulent la richesse des riches, et les riches veulent conserver leurs possessions.<sup>55</sup> Cette logique marchande et la loi du marché dominant progressivement l'esprit des personnes démocratiques et a deux conséquences néfastes. Premièrement, par manque de temps, les gens dans un tel monde ne poursuivent plus des objectifs honorables, mais veillent uniquement à satisfaire leur soif d'intérêts matérialistes. En outre, les citoyens perdent leur esprit de communauté et ne prêtent plus d'attention aux affaires publiques : seul ce qui les touche directement les intéresse. Deuxièmement, les relations sociales deviennent moins chaleureuses et plus réservées. À l'époque aristocratique, l'écart entre un supérieur et un inférieur était infranchissable, mais au moins les égaux avaient une certaine douceur dans leurs contacts. Aux temps démocratiques, la froideur est la norme. Les personnes « démocratiques » ne se préoccupent que d'un nombre restreint de proches. Tocqueville appelle la combinaison de ces effets une attitude d'*individualisme*.<sup>56</sup> Selon l'auteur, l'individualisme est

<sup>55</sup> Cfr. Le chapitre « De l'individualisme dans les pays démocratiques » (T2, P2, C2, 125-127).

<sup>56</sup> Tocqueville fut un des premiers à employer le terme 'individualisme'. Richard SENNETT, *Flesh and Stone : The Body and the City in Western Civilization*, New York et Londres, W.W. Norton & Company, 1996, p. 223. Boesche estime même que *De la démocratie en Amérique* est responsable pour l'introduction du mot dans la langue anglaise. Roger BOESCHE, *Tocqueville's Road Map : Methodology, Liberalism, Revolution and Despotism*, Plymouth, 2008, 178-179.

un sentiment réfléchi et paisible qui dispose chaque citoyen à s'isoler de la masse de ses semblables et à se retirer à l'écart avec sa famille et ses amis ; de telle sorte que, après s'être ainsi créé une petite société à son usage, il abandonne volontiers la grande société à elle-même. (T2, P2, C2, 125)

Les individualistes croient, injustement, qu'ils sont indépendants de leurs concitoyens et qu'ils ont le contrôle total de leurs propres destinées: l'individualisme est un « jugement erroné ». Contrairement à *l'égoïsme*, qui est propre à tous les temps et qui est plutôt une forme de narcissisme, l'individualisme de Tocqueville caractérise uniquement les citoyens d'une démocratie. Ainsi, le penseur décrit une atomisation qui n'est pas un « vice aveugle » mais plutôt une conséquence psychologique de la vie en démocratie.<sup>57</sup>

L'individualisme n'incarne pas pour Tocqueville un problème majeur en soi. Ce qui le préoccupe dans *De la démocratie en Amérique* est que l'individualisme provoque le glissement de la démocratie vers le despotisme. Dans l'avant-dernier chapitre de l'ouvrage, « Quelle espèce de despotisme les nations démocratiques ont à craindre » (T2, P4, C6, 383-88), Tocqueville décrit comment la démocratie pourrait se transformer en un système tyrannique. À cause de l'individualisme excessif, les sujets démocratiques s'enferment dans leur sphère privée. Ils s'intéressent de moins en moins aux affaires publiques et permettent à l'état bureaucratique de régler tout ce qui n'appartient pas directement à leur cercle restreint. En d'autres mots, l'individualisme tocquevillien est semblable à une « chute de civisme »<sup>58</sup>. Le pouvoir tutélaire<sup>59</sup> assume toutes les responsabilités pour que les personnes puissent s'occuper de leur petit groupe de proches et poursuivre leur quête du bien-être matériel. Dès lors, les citoyens perdent la *possibilité* de choisir, de déterminer le destin collectif de la société et d'eux-mêmes : ils perdent donc leur liberté.<sup>60</sup> De plus en plus, avec l'approbation silencieuse du citoyen individualiste, la bureaucratie de l'état paralyse les possibilités et l'esprit des citoyens : même « les esprits les plus originaux et les âmes les plus vigoureuses » n'arrivent plus à vivre, agir et réfléchir authentiquement, à cause du réseau des « petites règles compliquées, minutieuses et uniformes » (T2, P4, C6, 386) de l'état tutélaire. Le régime devient 'despotique' puisqu'il contrôle toutes les parties de la société, sans participation des citoyens. Tocqueville est conscient des connotations attachées au mot 'despotisme', qui semble référer plutôt à des empereurs et à des monarques qui contrôlent physiquement le peuple qui, terrorisé, se soumet à leurs caprices. Le régime despotique de Tocqueville est d'une autre nature :

<sup>57</sup> « L'égoïsme est un vice aussi ancien que le monde. Il n'appartient guère plus à une forme de société qu'à une autre. L'individualisme est d'origine démocratique, et il menace de se développer à mesure que les conditions s'égalisent. » (T2, P2, C2, 126)

<sup>58</sup> Jean-Claude LAMBERTI, « La liberté et les illusions individualistes », in Laurence Guellec éd., *Tocqueville et l'esprit de la démocratie*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 153.

<sup>59</sup> Frank Ankersmit a excellemment analysé l'emploi de la métaphore de l'état « tutélaire ». Frank ANKERSMIT, *art. cit.*, p. 177-81.

<sup>60</sup> « [le despote] rend moins utile et plus rare l'emploi du libre arbitre ; qu'il renferme l'action de la volonté dans un plus petit espace, et dérobe peu à peu à chaque citoyen jusqu'à l'usage de lui-même. L'égalité a préparé les hommes à toutes ces choses : elle les a disposés à les souffrir et souvent même à les regarder comme un bienfait. » (T2, P4, C6, 385-86)

Je cherche en vain moi-même une expression qui reproduise exactement l'idée que je m'en forme et la renferme ; les anciens mots de despotisme et de tyrannie ne conviennent point. La chose est nouvelle, il faut donc tâcher de la définir, puisque je ne peux la nommer. (T2, P4, C6, 385)

Le despotisme contemporain est « doux » : il ne brise pas les volontés et les opinions, il ne tourmente pas physiquement les citoyens, mais, s'occupant des moindres aspects de la vie, régulée par une quantité de règles, il enferme le peuple dans un état infantile éternel : le régime conduit les sujets dans toutes les affaires, jusqu'au point où ces sujets ne sont plus capables de faire usage de leur volonté et créativité<sup>61</sup>. Le résultat est un régime politique comme l'histoire n'en a jamais vu, car l'usurpation flagrante des droits est soutenue par les citoyens mêmes. Les résistances au système deviennent de plus en plus rares, et le régime despotique s'installe à jamais. De là découle le but central de *De la démocratie en Amérique* : décrire comment les Américains évitent la transformation d'une démocratie libre en un despotisme administratif dans lequel les citoyens individualistes renoncent progressivement et volontairement à leur civisme et liberté. Dans son objectif d'« instruire » la démocratie, de ne pas l'abandonner à « ses aveugles instincts » (T1, Introduction, 61), Tocqueville cherche en Amérique les moyens pour empêcher la décadence des sociétés modernes.

#### b. *L'omnipotence de la majorité*

L'autre problème majeur qui est inhérent à la démocratie est lié à l'opinion publique. Il va de soi que dans une démocratie, la majorité détient le pouvoir – c'est la caractéristique essentielle du système même. Il est crucial de comprendre que ce pouvoir n'est pas uniquement électoral, mais s'applique également à la création et conservation des idées des gens. À l'époque aristocratique, le peuple, pour se forger une opinion, se tournait vers son roi ou quelque autre supérieur dans la hiérarchie socio-économique fixe.<sup>62</sup> Aux temps démocratiques, les personnes individualistes, « renfermé[s] en [eux]-mêmes », prétendent toutes pouvoir « porter jugement sur toutes choses »<sup>63</sup>. Les citoyens estiment qu'il est inutile de baser leur jugement sur l'opinion d'un autre individu. Ils comptent plutôt sur l'opinion de la majorité, supposant qu'un groupe d'individus dispose de plus de sagesse qu'un seul individu.<sup>64</sup> La tendance de compter sur la majorité contient des dangers : en premier lieu, « sous l'effet de la puissance de la masse »<sup>65</sup>, on laisse tomber le principe cartésien ou kantien de 'sapere aude' pour privilégier une forme de paresse. Le citoyen « perd jusqu'au désir de penser par lui-même », ce qui

<sup>61</sup> Ce développement est excellemment décrit par Albert Jan Kruijer. Albert Jan KRUIJER, *art. cit.*

<sup>62</sup> « Les Français, sous l'ancienne monarchie, tenaient pour constant que le roi ne pouvait jamais faillir ; et quand il lui arrivait de faire mal, ils pensaient que la faute en était à ses conseillers. » (T1, P2, C7, 345) et « Lorsque les conditions sont inégales et les hommes dissemblables, il y a quelques individus très éclairés, très savants, très puissants par leur intelligence, et une multitude très ignorante et fort bornée. Les gens qui vivent dans les temps d'aristocratie sont donc naturellement portés à prendre pour guide de leurs opinions la raison supérieure d'un homme ou d'une classe, tandis qu'ils sont peu disposés à reconnaître l'infaillibilité de la masse. Le contraire arrive dans les siècles d'égalité. » (T2, P1, C2, 17)

<sup>63</sup> Claude LEFORT, « La menace qui pèse sur la pensée », in Laurence Guellec éd., *Tocqueville et l'esprit de la démocratie*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 296.

<sup>64</sup> « L'empire moral de la majorité se fonde en partie sur cette idée, qu'il y a plus de lumières et de sagesse dans beaucoup d'hommes réunis que dans un seul [...] » (T1, P2, C7, 344)

<sup>65</sup> Claude LEFORT, *art. cit.*, p. 298.

mène à « la formation du despotisme à la faveur de l'uniformité ».<sup>66</sup> Ainsi, ironiquement, l'obsession qu'ont les individualistes de leurs propres qualités, fait que « le *je* que chacun décline se voit menacé de dissoudre dans le *on*. »<sup>67</sup> En deuxième lieu, il n'y a aucun contrôle éthique absolu pour freiner les possibles excès de la majorité, qui devient omnipotente et qui est amoral. Tocqueville s'en distancie :

Il existe une loi générale qui a été faite ou du moins adoptée, non pas seulement par la majorité de tel ou tel peuple, mais par la majorité de tous les hommes. Cette loi, c'est la justice. La justice forme donc la borne du droit de chaque peuple. Quand donc je refuse d'obéir à une loi injuste, je ne dénie point à la majorité le droit de commander ; j'en appelle seulement de la souveraineté du peuple à la souveraineté du genre humain [...] Je pense donc qu'il faut toujours placer quelque part un pouvoir social supérieur à tous les autres. (T1, P2, C7, 348-349)

Un problème corolaire est la situation précaire des minorités, dont la majorité et les institutions qu'elle produit ne tiennent pas compte :

Lorsqu'un homme ou un parti souffre d'une injustice aux États-Unis, à qui voulez-vous qu'il s'adresse ? À l'opinion publique ? c'est elle qui forme la majorité ; au corps législatif ? il représente la majorité et lui obéit aveuglément ; au pouvoir exécutif ? il est nommé par la majorité et lui sert d'instrument passif ; à la force publique ? la force publique n'est autre chose que la majorité sous les armes ; au jury ? le jury, c'est la majorité revêtue du droit de prononcer des arrêts : les juges eux-mêmes, dans certains États, sont élus par la majorité. Quelque inique ou déraisonnable que soit la mesure qui vous frappe, il faut donc vous y soumettre. (T1, P2, C7, 350)

Même si tous les citoyens sont libres devant la loi, la majorité

est revêtue d'une force tout à la fois matérielle et morale, qui agit sur la volonté autant que sur les actions, et qui empêche en même temps le fait et le désir de faire [...] En Amérique, la majorité trace un cercle formidable autour de la pensée. Au-dedans de ces limites, [on] est libre ; mais malheur à lui s'il ose en sortir. Ce n'est pas qu'il ait à craindre un autodafé, mais il est en butte à des dégoûts de tous genres et à des persécutions de tous les jours. (T1, P2, C7, 353)

Il en découle que les citoyens sont intellectuellement plus surveillés dans une démocratie que dans les anciens systèmes tyranniques.<sup>68</sup> Tocqueville en conclut qu'il ne connaît pas « de pays où il règne, en général, moins d'indépendance d'esprit et de véritable liberté de discussion qu'en Amérique. » (T1, P2, C7, 353) Finalement, à cause de la toute-puissance de la majorité, « funeste et dangereu[se] pour l'avenir » (P1, T2, C7, 346), la société elle-même devient despotique.<sup>69</sup> Concernant le rôle de la femme dans la société américaine, l'opinion claire de Tocqueville au sujet du pouvoir de la majorité est importante. Bien qu'il voie « le germe de la tyrannie » (T1, P2, C7, 350) dans la toute-puissance

<sup>66</sup> Claude LEFORT, *art. cit.*, p. 299.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 298.

<sup>68</sup> « Il n'y a pas de monarque si absolu qui puisse réunir dans sa main toutes les forces de la société et vaincre les résistances, comme peut le faire une majorité revêtue du droit de faire les lois et de les exécuter. » (T1, P2, C7, 353)

<sup>69</sup> Tocqueville n'est pas le premier à avertir pour la tyrannie de la majorité. Aristote, dans son *Politikon*, le fait aussi. De plus, comme Tocqueville, Aristote conclut que la majorité est potentiellement despotique. Pour un aperçu des penseurs qui ont discuté l'omnipotence et la tyrannie de la majorité, voir Karolina ADAMOVÁ, « Tyranny of the Majority : A Permanent Threat of Democracy », *The Lawyer Quarterly*, 3, 3, 2013, p. 184-94.



majoritaire, il soutient paradoxalement la pression de la majorité qui prive les Américaines de leur liberté.

### *Les solutions des Américains*

Bien que Tocqueville discerne aux États-Unis les origines d'un régime tyrannique, il décrit aussi comment les Américains arrivent à modérer les effets néfastes qui produisent un tel système. Cet aspect de *De la démocratie en Amérique* fait que l'ouvrage de Tocqueville est si difficile à catégoriser : la démocratie qu'il peint peut causer l'anarchie totale, mais porte en elle également les solutions pour ses propres dérives. Tocqueville est l'auteur d'un livre *sur* la démocratie, il n'en est ni un ennemi ni un partisan.<sup>70</sup>

#### *a. L'omnipotence de la majorité*

Reprenons : Quant à la majorité omnipotente, il est possible de discerner deux problèmes majeurs. En premier lieu, les citoyens matérialistes renoncent à l'usage de leur propre raison par paresse. Ainsi, le matérialisme sans bornes attaque la dignité humaine. Pour atténuer les effets du matérialisme, Tocqueville voit la solution dans un esprit religieux : nous y reviendrons. En deuxième lieu, la majorité est aveugle aux misères des minorités de la société, qui ne peuvent invoquer aucune autorité pour corriger le cours des choses. Sur ce point, Tocqueville est indigné et pessimiste. Il craint que « si jamais la liberté se perd en Amérique, il faudra s'en prendre à l'omnipotence de la majorité qui aura porté les minorités au désespoir et les aura forcées à faire un appel à la force matérielle » (T1, P2, C7, 359). La seule solution américaine qu'il évoque est leur tendance à accorder une grande autorité à leurs légistes, « les maîtres d'une science nécessaire » qui dirigent, dans les lois, « les passions aveugles » de la majorité (T1, P2, C8, 363-364).<sup>71</sup> Néanmoins, la toute-puissance de la majorité est fortement ancrée dans la morale américaine, supérieure à la législation, et une telle correction ne suffit pas.

#### *b. L'individualisme et le despotisme bureaucratique*<sup>72</sup>

Pour parer le danger du possible glissement de la démocratie dans un régime despotique, Tocqueville observe que les Américains offrent des solutions adéquates. Selon le penseur, plutôt que de corriger les lacunes dans la juridiction même, il est surtout nécessaire d'attaquer la base psychologique des

<sup>70</sup> Cfr. la lettre qu'écrivit Tocqueville à son ami, Louis de Kergorlay, en 1835 : « Ce n'est pas sans y avoir mûrement réfléchi que je me suis déterminé à écrire ce livre que je publie en ce moment. Je ne me dissimule point ce qu'il y a de fâcheux dans ma position : elle ne doit m'attirer les sympathies vives de personne. Les uns trouveront qu'au fond je n'aime point la démocratie et que je suis sévère envers elle, les autres penseront que je favorise imprudemment son développement. » Cité par François FURET, « Naissance d'un paradigme : Tocqueville et le voyage en Amérique (1825-1831) », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 2, 1984, p. 225-39.

<sup>71</sup> « Lorsqu'on visite les Américains et qu'on étudie leurs lois, on voit que l'autorité qu'ils ont donnée aux légistes, et l'influence qu'ils leur ont laissé prendre dans le gouvernement, forment aujourd'hui la plus puissante arrière contre les écarts de la démocratie. » Voir le sous-chapitre « De l'esprit légiste aux États-Unis et comment il sert de contrepois à la démocratie » (T1, P2, C8, 362).

<sup>72</sup> Pour un article sur les solutions américaines au problème de l'individualisme démocratique, cfr. Jean-Claude LAMBERTI, *art. cit.*

Américains qui cause ces lacunes : l'individualisme. Il voit en Amérique deux facteurs qui tempèrent l'individualisme : premièrement, l'importance de la religion dans une démocratie et deuxièmement, l'avantage d'une doctrine morale qui limite l'individualisme par un respect pour le collectif, l'*intérêt proprement entendu*.

### i. La religion

Selon Tocqueville, « une société démocratique qui repose sur l'égalité des conditions a besoin de la religion pour éviter de glisser dans un matérialisme ordinaire »<sup>73</sup> et donc indirectement, comme discuté ci-dessus, dans un despotisme administratif.<sup>74</sup> Superficiellement, la foi renforce la cohésion publique dans une société, vu que tous les citoyens l'ont en commun.<sup>75</sup> Son utilité va pourtant plus loin : la religion adoucit les mœurs du peuple<sup>76</sup>. À cause de la *possible* existence d'un Dieu tout-puissant et d'un au-delà, les croyants, « à la Pascal », « ne prennent pas de risques »<sup>77</sup> et se sentent obligés à vivre vertueusement. De plus, ils ont une image semblable de ce qui constitue la morale. Ainsi, la morale publique devient plus uniforme et la majorité plus modérée.

Plus que tout, la foi est un excellent frein à l'individualisme démocratique : d'abord, les citoyens se rendent compte de la vanité de leur matérialisme, vu que la religion leur rappelle sans cesse l'immatériel et le spirituel de leur expérience.<sup>78</sup> Le point essentiel pour Tocqueville est pourtant que la religion stimule les croyants à collaborer. Ils se rendent compte de leur petitesse et, stimulée par la morale communautaire de la foi, leur *sens civique* se renforce. La religion n'atténue donc pas uniquement le matérialisme, elle diminue directement le danger du despotisme : les citoyens s'intéressent aux affaires publiques et règlent eux-mêmes le gouvernement local. La religion, en somme, augmente à travers les mœurs le civisme, la solidarité, la « cohésion, l'élévation » et le « vrai dynamisme » de la société.<sup>79</sup> L'utilité de la religion pour la cause publique est si importante que

<sup>73</sup> Jean-Marc PIRET, *art. cit.*, p. 244.

<sup>74</sup> En gardant à l'esprit que Tocqueville n'était pas un chrétien dévot, on pourrait l'accuser d'hypocrisie. À côté de la discussion sur l'importance de l'opinion de Tocqueville pour le sens de son chef-d'œuvre (voir l'introduction), il semble que sa conviction personnelle et ses visions sur la fonction sociale et politique de la foi sont bien compatibles. Tocqueville éprouvait une certaine aversion pour les dogmes catholiques, mais il restait malgré tout un suiveur d'un déisme général, croyant en l'existence d'un au-delà. Dans *De la démocratie en Amérique*, une telle religiosité est également indispensable pour la santé de la société.

<sup>75</sup> « [...] il est facile de voir qu'il n'y a pas de société qui puisse prospérer sans croyances semblables, ou plutôt il n'y en a point qui subsistent ainsi ; car, sans idées communes, il n'y a pas d'action commune, et, sans action commune, il existe encore des hommes, mais non un corps social. » (T2, P1, C2, 15)

<sup>76</sup> John WAGGONER, « Tocqueville's Civil Religion », *Interpretation*, 25, 2, 1998, p. 271-79.

<sup>77</sup> Catherine ZUCKERT, « Not by Preaching: Tocqueville on the Role of Religion in American Democracy », *Review of Politics*, 43, 2, 1981, p. 268. Nous traduisons.

<sup>78</sup> Paul DE HERT, Andreas KINNEGING et Stefan SOMERS : « Inleiding : Tocqueville, profet van de moderne democratie », *art. cit.*, p. 17.

<sup>79</sup> Agnès ANTOINE, « Politique et religion chez Tocqueville », in Laurence Guellec éd., *Tocqueville et l'esprit de la démocratie*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 309.

<sup>80</sup> Ce discours est encore présent aujourd'hui, notamment aux moments où les ecclésiastiques catholiques se mêlent dans les discussions politiques. Les mots de Jozef de Kesel, l'archevêque belge, sur la crise migratoire et la xénophobie en Europe, témoignent l'influence de la morale religieuse sur l'individualisme : « N'approchons pas avec amour et respect uniquement ceux qui sont bien disposés à notre égard, mais également ceux pour qui

Tocqueville conseille aux souverains incroyants de simuler leur foi, même s'ils l'ont perdue. Il se rapproche ainsi de la doctrine politique prônée par Machiavel.<sup>81</sup>

Normalement, les êtres humains sont religieux et l'athéisme se conçoit plutôt comme une exception, selon Tocqueville.<sup>82</sup> Il faut ajouter que 'la religion' de *De la démocratie en Amérique* peut être, en théorie, n'importe quelle religion<sup>83</sup> : toutes les religions sont utiles, car l'essentiel de chaque religion est qu'elles « entretiennent au sein de la société la perspective d'un bien transcendant à rechercher au-delà des satisfactions matérielles »<sup>85</sup>. À partir de ce point, Tocqueville tourne son regard vers son propre pays. Il est d'avis que la situation en France est inhabituelle. Pendant plusieurs siècles, le catholicisme s'y est confondu avec la monarchie aristocratique. Quand l'égalité des conditions a progressivement augmenté, les citoyens français n'ont pas uniquement appris à haïr la monarchie, mais également *la religion*.<sup>86</sup> Ensuite, après les révolutions de 1789, les partisans de la démocratie ont jugé que la religion s'opposait à leurs intérêts, et ils ont dès lors lutté pour une république laïque sans aucune trace de spiritualité.<sup>87</sup> Selon Tocqueville, ce combat politique contre la religion est et contradictoire. Il arrive ainsi à sa curieuse thèse : pour préserver la religion et ses effets positifs sur la société, il faut à tout prix veiller à la séparation de l'Église et des « pratiques extérieures » (T2, P1, C5, 34) ou l'État<sup>88</sup>, il faut 'éviter « l'union intime de la politique et de la religion » (T1, P2, C9, 408). En France, l'imbrication du catholicisme et de l'ancien régime a causé la décadence de la religion ; en

---

il n'y a pas de place, qui viennent d'autre part, qui sont différents, qui ne sont pas dans le ton. En fuite devant une violence sans nom. » De Kesel demande d'être « solidaire avec ceux qui ne comptent pas », suivant l'exemple de Jésus-Christ, « aussi un étranger ». Cfr. aussi les critiques du monde matérialiste de la part du pape. *n.n.*, « Paus pleit voor soberheid : "Dit kind leert ons wat echt belangrijk is" », *Knack*, 24 décembre 2015. Version électronique : <<http://www.knack.be/nieuws/wereld/paus-pleit-voor-soberheid-dit-kind-leert-ons-wat-echt-belangrijk-is/article-normal-639017.html>> (consulté le 20 avril 2015). Nous traduisons.

<sup>81</sup> Jean-Marc PIRET, *art. cit.*, p. 246.

<sup>82</sup> « L'incrédulité est un accident ; la foi seule est l'état permanent de l'humanité. » (T1, P2, C9, 403) La religion possède ce caractère 'anhistorique' parce qu'est « fondée sur le désir d'immortalité, si profond en l'homme. » Ce n'est qu'« à l'aide d'une sorte de violence morale exercée sur leur propre nature [...] que les hommes s'éloignent des croyances religieuses. » Agnès ANTOINE, *art. cit.*, p. 307.

<sup>83</sup> « La société n'a rien à craindre ni à espérer de l'autre vie ; et ce qui lui importe le plus, ce n'est pas tant que tous les citoyens professent la vraie religion, mais qu'ils professent une religion. » (T1, P2, C9, 396)

<sup>84</sup> Néanmoins, Tocqueville souligne surtout la compatibilité de la démocratie et du christianisme, qui transmet les valeurs d'égalité, mais également de liberté. Catherine ZUCKERT, *art. cit.*, p. 260. Fukuyama pousse ce raisonnement plus loin et affirme que la démocratie n'est rien d'autre que la forme sécularisée du christianisme. Francis FUKUYAMA, *art. cit.*, p. 16. Selon Tocqueville, l'Islam était moins compatible avec la démocratie à cause de ses « appels répétés à la violence dans le Coran et le peu de place laissé à la liberté ». George Leroux, *art. cit.*, p. F-28. À la lumière de l'actualité géopolitique et religieux, il est curieux qu'aucun homme politique n'ait pas encore cité ces mots de Tocqueville.

<sup>85</sup> George LEROUX, *art. cit.*

<sup>86</sup> « En Europe, le christianisme a permis qu'on l'unît intimement aux puissances de la terre. Aujourd'hui ces puissances tombent, et il est comme enseveli sous leurs débris. » (T1, P2, C9, 408)

<sup>87</sup> « Les incrédules d'Europe poursuivent les chrétiens comme des ennemis politiques, plutôt que comme des adversaires religieux : ils haïssent la foi comme l'opinion d'un parti, bien plus que comme une croyance erronée ; et c'est moins le représentant de Dieu qu'ils repoussent dans le prêtre, que l'ami du pouvoir. » (T1, P2, C9, 408)

<sup>88</sup> « À mesure qu'une nation prend un état social démocratique, et qu'on voit les sociétés pencher vers la république, il devient de plus en plus dangereux d'unir la religion à l'autorité ; car les temps approchent où la puissance va passer de main en main, où les théories politiques se succéderont, où les hommes, les lois, les constitutions elles-mêmes disparaîtront ou se modifieront chaque jour, et cela non durant un temps, mais sans cesse. » (T1, P2, C9, 405) Cfr. aussi Catherine ZUCKERT, *art. cit.*, p. 260-61.

Amérique, la religion n'est présente que dans les mœurs et l'état officiel se tient loin de la religion. Telle est l'explication de la survie de l'esprit spirituel dans la société américaine, et telle est l'essence de la prospérité de la démocratie en Amérique. Cette thèse est cruciale pour comprendre l'attitude de Tocqueville envers les femmes américaines. Notons bien pourtant qu'en réalité, le sécularisme aux États-Unis n'était pas sans ambiguïtés à l'époque de Tocqueville<sup>89</sup> ; sur ce point et beaucoup d'autres (*infra*), l'auteur idéalise l'Amérique pour offrir l'image d'une démocratie parfaitement réussie. Une telle description, bien que moins sincère, permet aux lecteurs français de tirer des conclusions utiles pour « l'instruction » de leur société et de leur système politique.

ii. *L'intérêt proprement entendu et le gouvernement local*

Comme nous en avons discuté ci-dessus, Tocqueville juge que l'individualisme est propre aux temps démocratiques. Cette mentalité affecte aussi le mobile des actions des citoyens :

Il n'y a pas de pouvoir sur la terre qui puisse empêcher que l'égalité croissante des conditions ne porte l'esprit humain vers la recherche de l'utile, et ne dispose chaque citoyen à se resserrer en lui-même. Il faut donc s'attendre que l'intérêt individuel deviendra plus que jamais le principal, sinon l'unique mobile des actions des hommes. (T2, P2, C8, 120)

Dès lors, le lecteur s'attend à une éthique américaine égoïste. Néanmoins, Tocqueville note à plusieurs reprises comment « les habitants des États-Unis sav[e]nt presque toujours combiner leur propre bien-être avec celui de leurs concitoyens. » (T2, P2, C8, 153) Selon l'auteur, les Américains y parviennent à l'aide d'une « théorie générale » (T2, P2, C8, 153), la doctrine de '*l'intérêt proprement entendu*'. Contrairement aux Français<sup>90</sup> qui veulent tout retenir pour eux-mêmes, les citoyens américains ont appris que leur intérêt personnel réside dans l'intérêt du collectif. Cette espèce d'égoïsme éclairé « les porte sans cesse à s'aider entre eux et les dispose à sacrifier volontiers au bien de l'État une partie de leur temps et de leurs richesses. » (T2, P2, C8, 154) Il va de soi que cette morale est « peu haute » et qu'elle « ne cherche pas à atteindre de grands objets » (T2, P2, C8, 155). Ce qui compte pour Tocqueville, pourtant, est que cette doctrine est efficace pour les citoyens « démocratiques » :

Je ne craindrai pas de dire que la doctrine de l'intérêt bien entendu me semble, de toutes les théories philosophiques, la mieux appropriée aux besoins des hommes de notre temps, et que j'y vois la plus puissante garantie qui leur reste contre eux-mêmes. C'est donc principalement vers elle que l'esprit des moralistes de nos jours doit se tourner. Alors même qu'ils la jugeraient imparfaite, il faudrait encore l'adopter comme nécessaire. (T2, P2, C8, 155)

La doctrine a sa base dans les mœurs religieuses des Américains<sup>91</sup> (voir *supra*), mais aussi dans leur organisation politique. En Amérique, les citoyens sont « forcés de s'occuper des affaires publiques » (T2, P2, C4, 133). À défaut d'une grande institution centrale, ils s'organisent dans des associations civiles et politiques pour résoudre les problèmes collectifs et locaux. Une telle organisation est

<sup>89</sup> Voir *infra* et Jean-Marc PIRET, *art. cit.*, p. 248-49.

<sup>90</sup> « Là [aux États-Unis] [l'intérêt personnel] est éclairé et [en France] il ne l'est point. » (T2, P2, C8, 155-56)

<sup>91</sup> Pour une discussion là-dessus, voir Catherine ZUCKERT, *art. cit.*, p. 266-71.

l'inverse d'un régime despotique : les citoyens ont leur sort dans leurs propres mains et le pouvoir central se tient à l'écart. En outre, la réunion des Américains dans leurs organisations affaiblit l'individualisme :

ils sont tirés nécessairement du milieu de leurs intérêts individuels et arrachés, de temps à autre, à la vue d'eux-mêmes : du moment où l'on traite en commun les affaires communes, chaque homme aperçoit qu'il n'est pas aussi indépendant de ses semblables qu'il se le figurait d'abord, et que, pour obtenir leur appui, il faut souvent leur prêter son concours [...] Les institutions libres que possèdent les habitants des États-Unis, et les droits politiques dont ils font tant d'usage, rappellent sans cesse, et de mille manières, à chaque citoyen, qu'il vit en société. Elles ramènent à tout moment son esprit vers cette idée, que le devoir aussi bien que l'intérêt des hommes est de se rendre utiles à leurs semblables (T2, P2, C4, 134-135)

De cette manière, le citoyen apprend qu'il est attaché à la communauté et que l'intérêt collectif est à la base de son propre intérêt.<sup>92</sup> Ainsi, l'intérêt de chacun, « proprement entendu », réside en réalité dans l'intérêt collectif. Le système américain de la micro-politique est d'ailleurs auto-renforçant : plus que les citoyens entrent dans la vie politique, plus ils se rendent compte du profit qu'ils tirent de leur civisme ce qui, logiquement, leur inspirera encore plus d'entrer dans la vie politique. Ce n'est que quand l'individualisme s'empare définitivement des esprits des Américains qu'ils prendront leurs distances par rapport à la vie publique. La conclusion de Tocqueville est logique : « pour combattre les maux que l'égalité peut produire, il n'y a qu'un remède efficace : c'est la liberté politique. » (T2, P2, C4, 135)<sup>93</sup>

---

<sup>92</sup> La connexion entre l'intérêt public et privé devient surtout évidente dans le gouvernement local. Cfr. Doris GOLDSTEIN, « Alexis de Tocqueville's Concept of Citizenship », *Proceedings of the American Philosophical Society*, 108, 1964, p. 41.

<sup>93</sup> Notons pourtant que Tocqueville était pessimiste : dans son chapitre « Quelle espèce de despotisme les nations démocratiques ont à craindre », il prédit, non seulement pour la France mais aussi pour l'Amérique, l'émergence inévitable des régimes despotiques. Ce qui précède est la théorie idéale de Tocqueville, qu'il brise fréquemment quand il décrit et analyse les détails de la vie en Amérique (*infra*).



### 3. La femme et la famille

#### Introduction

##### *La recherche académique*

Pendant longtemps, malgré l'attention importante que la littérature académique a prêté à *De la démocratie en Amérique*, les publications traitant du rôle de la femme furent rares.<sup>94</sup> Au cours des dernières années cependant, de plus en plus de chercheurs ont commencé à prendre au sérieux le sujet des sexes au sein du livre. Cette évolution est surtout due à l'intérêt des universitaires de l'école féministe. En 2010, Jill Locke et Eileen Hunt Botting ont uni les études les plus pertinentes dans *Re-Reading the Canon : Feminist Interpretations of Alexis de Tocqueville*<sup>95</sup>. Ce livre propose aussi une liste très complète de toutes les publications qui traitent de la famille, de la femme et de la race dans l'œuvre de Tocqueville.<sup>96</sup> L'intérêt récent pour ces thèmes, concrétisé par l'ouvrage de Locke et Botting, prouve que ceux-ci ont leur importance dans *De la démocratie en Amérique* et qu'ils méritent encore plus d'attention. Comme nous le verrons dans la discussion ci-dessous, beaucoup de questions restent encore en suspens.

L'ancienne tendance à négliger le thème de la femme s'explique sans doute aussi par le livre même de Tocqueville. La femme ou la fille sont le sujet explicite de trois brefs chapitres seulement : 'Éducation des jeunes filles aux États-Unis', 'Comment la jeune fille se retrouve sous les traits de l'épouse' et 'Comment les Américains comprennent l'égalité de l'homme et de la femme'. Supposant que l'auteur aurait accordé plus d'attention à la femme si elle avait été importante dans l'argumentation de l'ouvrage, la plupart des chercheurs tocquevilliens ont décidé de l'omettre. La sous-exposition est encore renforcée par John Stuart Mill, un ami de Tocqueville, qui écrivait que ces chapitres n'étaient pas cruciaux dans l'argumentation générale de l'ouvrage.<sup>97</sup> À cela s'ajoute qu'une des raisons principales d'étudier l'œuvre de Tocqueville demeure que ses mots s'avèrent encore pertinents aujourd'hui. Sa vision presque prophétique intrigue ses lecteurs et les chercheurs. Dans le cadre de sa discussion de la femme et la famille, la situation semble être différente : d'abord, l'auteur se n'exprime pas explicitement sur l'avenir des sexes. De plus, comme le remarque Elshain<sup>98</sup>, les

<sup>94</sup> En outre, plusieurs commentateurs importants de Tocqueville, tels que Meyer, Lively et Drescher, ne mentionnent pas la discussion que Tocqueville consacre à la femme. J. P. MEYER, *Prophet of the Mass Age : A Study of Alexis de Tocqueville*, Londres, J. M. Dent and Sons, 1939 ; Jack LIVELY, *The Social and Political Thought of Alexis de Tocqueville*, Oxford, Clarendon Press, 1962 ; Seymour DRESHER, *Dilemmas of Democracy : Tocqueville and Modernization*, Pittsburgh, University of Pittsburgh Press, 1968. Pour une discussion là-dessus, voir F. L. MORTON, « Sexual Equality and the Family in Tocqueville's "Democracy in America" », *Revue canadienne de science politique*, 17, 2, 1984., p. 310-11.

<sup>95</sup> Eileen Hunt BOTTING et Jill LOCKE (éds), *Re-reading the Canon : Feminist Interpretations of Alexis de Tocqueville*, University Park (États-Unis), The Pennsylvania State University Press, 2009.

<sup>96</sup> *Ibid.*, p. 337-51.

<sup>97</sup> John Stuart MILL, *art. cit.*

<sup>98</sup> « Au sujet de ce qu'on appelait les "relations entre les sexes" [...], les mots de Tocqueville sont souvent rejetés comme un autre "vive la différence" à la française. On considère les idées de Tocqueville comme une aide

chapitres sur la femme peignent une image très conservatrice et peu reconnaissable pour les lecteurs du 21<sup>e</sup>. Il serait donc justifié de supposer que Tocqueville, ancré dans son temps, était un de ces antiféministes postrévolutionnaires dont l'argumentation datée ne permettraient aucunement d'élaborer des conclusions constructives.

Il est pourtant possible et même nécessaire à s'intéresser dans la position de l'Américaine dans *De la démocratie en Amérique*. Tocqueville décrivait dans ses chapitres sur la femme une situation fixe qui était, en théorie, cruciale pour la survie de la démocratie libre. Curieusement, cette importance n'est pas reflétée par un grand nombre de pages dans l'ouvrage. En outre, le traitement conservateur que réserve la société américaine à la femme, que Tocqueville non seulement analyse mais qu'il semble aussi admirer, devrait nous intéresser : l'auteur indique qu'un changement du rôle de la femme pourrait causer l'effondrement moral de toute la société. Dans ce cadre, il prédit comment se déroule plus tard la révolution sexuelle. Il soutient ainsi les critiques de la révolution sexuelle, en offrant en même temps des contre-arguments. A cela s'ajoute que, à certains égards, l'argumentation de Tocqueville est paradoxale. Nous verrons, entre autres, que son récit est conformiste mais en même temps extraordinairement progressif en comparaison avec les idées courantes de son époque. En somme, l'étude montre la grande diversité politique des idées de Tocqueville et prouvera encore une fois que le penseur ne se laisse pas classer.

Notre discussion portera non seulement sur les trois chapitres qui traitent de la femme explicitement, mais aussi sur le rôle de la femme dans la totalité de *De la démocratie en Amérique*. De plus, en comparant les idées et les situations de l'ouvrage avec celles de l'Amérique et l'Europe contemporaine, nous voulons démontrer la pertinence des analyses de Tocqueville. Même s'il n'a pas été un prophète au sujet de la femme, ses observations peuvent encore nous servir.<sup>99</sup>

### ***Les chapitres traitant la femme américaine***

En surface, la description de Tocqueville se développe de la manière suivante : la fille américaine, quand elle est encore très jeune, est jetée dans la société, contrairement aux filles de l'Europe, qui sont protégées et doivent rester à la maison. Par une éducation de 'trial and error', la fille américaine apprend par elle-même le fonctionnement du monde américain. Elle observe avec ses propres yeux les vices que la société produit et se prépare à les affronter. Le résultat de cette (auto-)formation est que la jeune Américaine devient une adolescente raisonnable, plus intelligente et plus chaste que les filles en Europe. Ensuite, la fille peut se marier ou non, mais par la pression de l'opinion publique, elle s'y conforme bien souvent. Une fois mariée, elle échange la liberté de sa jeunesse contre

---

minime dans la résolution de la question de la subordination de la femme dans une société démocratique. » Jean Bethke ELSHTAIN, « Women, Equality and the Family », *Journal of Democracy*, 11, 1, 2000, p. 157. Nous traduisons.

<sup>99</sup> Sur ce point, nous sommes d'accord avec F.L. Morton : « ce que Tocqueville offrit est en fait relativement utile, à la fois quant à la compréhension de la situation concrète et quant à ce que signifie ou requiert l'égalité des sexes », F. L. MORTON, *art. cit.*, p. 312. Nous traduisons.



l'emprisonnement dans la maison de son mari. À partir de ce moment-là, puisque « cette grande inégalité de l'homme et de la femme » a « ses fondements éternels dans la nature » (T2, P3, C12, 263), la femme ne sort plus jamais de sa sphère domestique, où elle est responsable des tâches ménagères et de la diffusion des mœurs religieuses. Son mari, quant à lui, se charge de gagner sa vie et de nourrir sa famille. Pour ce faire, il entre dans la sphère publique. Néanmoins, Tocqueville est d'avis que le mari et sa femme sont en réalité égaux, c'est-à-dire sur les plans de la valeur, du courage, de l'intelligence et de la raison. Il estime même que « la prospérité singulière et la force croissante de ce peuple [américain] » sont dues à « la supériorité de ses femmes » (T2, P3, C12, 266).

À cause de leur brièveté, les passages qui nous intéressent sont difficiles à interpréter. En outre, contrairement aux habitudes de Tocqueville<sup>100</sup>, le style des trois chapitres obscurcit la compréhension univoque des mots-clés de l'argumentation. Par exemple : l'auteur ne digresse point sur le type de 'supériorité' des femmes américaines, ni ne précise par rapport à qui elles sont supérieures. Il en va de même pour le renvoi aux 'différences naturelles' entre les sexes, que Tocqueville prend pour sûres, sans fonder son argument. Les changements de perspectives au sein de ces chapitres s'avèrent un autre point d'intérêt pour notre analyse : les avantages de la séparation des sexes sont différents pour la théorie démocratique de Tocqueville, pour les Américains et certainement pour les Américaines, mais l'auteur les juxtapose tous. Nous essayerons de jeter une nouvelle lumière sur ces passages problématiques. Entre autres, nous verrons comment la femme est d'une grande importance au sein de la doctrine démocratique de l'ouvrage, mais aussi sur quels points Tocqueville se contredit.

## Les différences naturelles

Les Américains et les Américaines sont l'exemple à suivre pour les Français. Tocqueville déplore la situation des sexes en Europe :

Il y a des gens en Europe, qui, confondant les attributs divers des sexes, prétendent faire de l'homme et de la femme des êtres, non seulement égaux, mais semblables. Ils donnent à l'un comme à l'autre les mêmes fonctions, leur imposent les mêmes devoirs et leur accordent les mêmes droits ; ils les mêlent en toutes choses, travaux, plaisirs, affaires. (T2, P3, C12, 263)

Selon Tocqueville, les Américains ont bien compris que l'égalité entre l'homme et la femme se limite à quelques domaines. Plus que tout, ceux-ci jugent qu'il est crucial de veiller à la stricte séparation des *fonctions* ou des *lignes d'action* des deux sexes. Cette division a ses fondements dans la nature :

[Les Américains] ont pensé que, puisque la nature avait établi une si grande variété entre la constitution physique et morale de l'homme et celle de la femme, son but clairement indiqué était de donner à leurs

---

<sup>100</sup> Selon les mots de Patrick Stouthuysen, « Tocqueville évite consciemment l'élaboration de théories. Dans ses cahiers de notes, il se rappelle constamment la nécessité de 'formuler concrètement', de travailler effectivement avec des exemples concrets. » Patrick STOUTHUYSEN, « Een relatieve buitenstaander in de sociologie », in Andreas Kinneging, Paul De Hert & Stefan Somers éd., *Tocqueville, profet van de moderne democratie*, Rotterdam, Lemniscaat, 2013, p. 51. Nous traduisons. Voir aussi : Pierre CAMPION, « Tocqueville écrivain. Le style dans *De la démocratie en Amérique* », *Littérature*, 136, 2004, p. 3-21 ; Frank ANKERSMIT, *art. cit.*

différentes facultés un emploi divers ; et ils ont jugé que le progrès ne consistait point à faire à peu près les mêmes choses à des êtres dissemblables, mais à obtenir que chacun d'eux s'acquittât le mieux possible de sa tâche. (T2, P3, C12, 263-64)

Par cette approche, les Américains évitent l'erreur des Européens, qui mélangent les « œuvres de la nature ». Le résultat d'un tel brassage est néfaste :

On peut aisément concevoir qu'en s'efforçant d'égaliser ainsi un sexe à l'autre, on les dégrade tous les deux [et] de ce mélange grossier des œuvres de la nature, il ne saurait jamais sortir que des hommes faibles et des femmes déshonnêtes. (T2, P3, C12, 263)

Concrètement, vu que la nature a attribué à l'homme et la femme des fonctions différentes, leurs vies se déroulent différemment. La femme américaine doit vivre « dans la demeure de son mari comme dans un cloître » (T2, P3, C10, 251). Elle est renfermée « avec soin [...] dans le petit cercle des intérêts et des devoirs domestiques » et on lui « défend d'en sortir. » (T2, P3, C10, 251) Quant à son mari, il dispose de droits politiques et est disposé à entrer dans l'espace public.

Notons bien que la thèse selon laquelle « la nature avait établi une si grande variété entre la constitution physique et morale de l'homme et celle de la femme » (T2, P3, C12, 264) n'est pas spécifiquement attribuée aux Américains : ce qu'ils « ont pensé », est simplement qu'il faut « donner à leurs différentes facultés un emploi divers » (T2, P3, C12, 264). La différence naturelle entre les deux sexes est représentée comme une vérité générale, soutenue par Tocqueville, les Américains et le lecteur docile. À partir des affirmations citées ci-dessus, Tocqueville ne digresse plus explicitement sur le sujet. Le lecteur doit se contenter de *la supposition*<sup>101</sup> que « la nature a[it] établi une [...] grande variété entre la constitution physique et morale de l'homme et celle de la femme » comme explication ultime. Dans ce qui suit, nous étudierons ce que Tocqueville aurait pu vouloir entendre par ces « différences naturelles » qui justifient l'emprisonnement de la femme. Nous reprendrons, expliquerons et problématiserons les deux différences dites « naturelles » par l'auteur : celle de la constitution physique et celle de la constitution morale.<sup>102</sup>

### ***La constitution physique***

À première vue, il semble logique que Tocqueville avance que les femmes sont physiquement différentes des hommes. Les femmes sont plus faibles et ne seraient pas faites pour le labeur physique. Ainsi, il est « naturel » que les hommes s'occupent du travail en dehors de la famille et les femmes de

<sup>101</sup> Morton estime que le raisonnement de Tocqueville est inévitablement incomplet, vu que la base de l'argumentation n'est qu'une « assertion sans fondement ». Selon nous, le raisonnement de Tocqueville n'est pas uniquement incomplet, mais surtout incohérent. (*infra*) F. L. MORTON, *art. cit.*, p. 323.

<sup>102</sup> William Kristol avertit qu'il faille veiller à ne pas mêler les conceptions des Américains, des Américaines et de l'auteur. Sur ce dernier point, nous sommes d'accord avec lui, et nous discutons extensivement la différence entre leurs perspectives dans 'La perspective des Américain(e)s'. Sur le point des différences naturelles, nous jugeons, avec Kristol, que la divergence entre la perspective des Américains et la perspective de Tocqueville n'est pas pertinente : Tocqueville, dans *De la démocratie en Amérique* « accepte et soutient la vision américaine pour ses lecteurs ». Dans tout l'ouvrage, l'auteur et les Américains supposent que les deux sexes ont des différences morales. William KRISTOL, « Women's Liberation : the Relevance of Tocqueville », in Ken Masugi éd., *Interpreting Tocqueville's Democracy in America*, Savage, Rowman and Littlefield, 1991, p. 483-84. Italiques ajoutées. Nous traduisons.

ce qui relève des affaires domestiques. Toutes ces règles sont en vigueur « afin que le grand travail social fût mieux fait. » (T2, P3, C12, 264) Selon Tocqueville, les Américaines doivent être contentes avec cette organisation : jamais, elles ne

[sont] obligées de se livrer aux rudes travaux du labourage, ni à aucun des exercices pénibles qui exigent le développement de la force physique [...] Si l'Américaine ne peut point s'échapper du cercle paisible des occupations domestiques, elle n'est, d'autre part, jamais contrainte d'en sortir. (T2, P3, C12, 264)

Néanmoins, il nous apparaît que cette explication ne suffit pas. Tocqueville présente les avantages de la division physique à partir des *défauts* de la femme. Comment est-ce que la femme est *forte* dans sa sphère, celle des affaires familiales ? Selon Joan Scott<sup>103</sup>, la réponse est évidente : la femme doit rester chez elle, proche de ses enfants, parce qu'elle accouche. Elle est physiquement différente de l'homme par son utérus. Il n'est pas innocent que Tocqueville omette ce point : dans une argumentation qui tourne autour de l'exclusion de la sphère publique et politique, il est contreproductif de mentionner la capacité de la femme à créer des nouveaux citoyens. Cette stratégie remonte aux années qui ont directement suivi la Révolution française : dans les peintures, poèmes et manifestes des républicains, les femmes étaient représentées avec beaucoup d'attention pour leurs seins, et jamais pour leur vagin<sup>104</sup>. Ces images confirment les rôles fixes des sexes : la femme, qui ne peut jamais être « associée avec l'articulation de la loi ou la création de la société », est réduite à ses seins, marques de l'éducation des enfants et de la domesticité.<sup>105</sup> Ainsi, elles demeurent loin des associations réservées aux hommes : la reproduction sociale et, indirectement, la citoyenneté.<sup>106</sup> Tocqueville s'inscrit, consciemment ou non, dans cette tradition : la situation dans laquelle se retrouve l'Américaine de Tocqueville est partiellement basée sur ce mythe de la différence physique comme ayant une importante incidence politique et sociale. Par sa constitution physique, la femme n'a pas accès au monde hors de sa maison, dont le monde politique notamment.

### ***La constitution morale***

Plus importantes que les différences physiques, il y a, pour Tocqueville, les différences morales entre les deux sexes : le penseur mentionne brièvement, dans le premier tome, que naturellement, « c'est la femme qui fait les mœurs » (T1, P2, C9, 397) et qu'elle est donc, indirectement, responsable de la santé morale de la société. Cette idée n'est pas du tout nouvelle. Jean-Jacques Rousseau, dans le dernier chapitre de son traité *Émile ou De l'éducation*, avance une théorie similaire.<sup>107</sup> Selon lui, les mœurs forment les fondements de la vie politique et les femmes en sont les protectrices alors que,

<sup>103</sup> Voir le chapitre « The uses of imagination : Olympe De Gouges in the French Revolution », dans Joan Wallach SCOTT, *Only Paradoxes to Offer*, New York City, Harvard University Press, 1997.

<sup>104</sup> Joan Wallach SCOTT, *op. cit.*, p. 48-50.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 44.

<sup>106</sup> Cfr. Cheryl WELSH, « Beyond the 'Bon ménage'. Tocqueville and the Paradox of Liberal 'Citoyennes' », in Eileen Hunt Botting et Jill Locke éd., *Re-reading the Canon : Feminist Interpretations of Alexis de Tocqueville*, University Park (États-Unis), The Pennsylvania State University Press, 2009, p. 19-24.

<sup>107</sup> Jean-Jacques ROUSSEAU, *Émile ou De l'éducation*, Paris, Editions Gallimard, 2010 [1762], Livre V.

naturellement, ces dernières appartiennent dans la sphère domestique.<sup>108</sup> Plusieurs chercheurs affirment d'ailleurs que Tocqueville était un lecteur attentif de Rousseau.<sup>109</sup> Il est indiscutable que Tocqueville ait emprunté une grande partie de la théorie d'*Émile*.<sup>110</sup>

Dans la théorie démocratique de Tocqueville, la reprise de l'idée que la femme produit les mœurs est encore plus importante qu'au sein de l'œuvre de Rousseau. Comme nous l'avons vu dans la première partie de ce mémoire, la société démocratique de Tocqueville se construit 'bottom-up', à partir des actions banales des personnes qui vivent dans cette société. Les mœurs d'un peuple, sous cet angle, sont les piliers de la société : par exemple, les mœurs fondent les lois, et pas l'inverse. Elles sont particulièrement importantes dans la partie de l'ouvrage où Tocqueville avertit le peuple démocratique des dangers du despotisme bureaucratique, qui est causé par un esprit teinté d'individualisme. Pour affaiblir l'individualisme, les États-Unis connaissent le système du gouvernement local et la morale utilitaire de l'intérêt proprement entendu. Rappelons que toutes ces mesures fonctionnent efficacement en Amérique grâce au degré élevé de religiosité dans les esprits du peuple. La religion, en d'autres mots, est à la base des mœurs aux États-Unis, et elle assure indirectement la prospérité américaine.

Assurément selon Tocqueville, l'Américaine crée les mœurs de la société. Ce qui est également naturel pour le penseur, est que la religion « règne souverainement sur l'âme de la femme » (T1, P2, C9, 397). Ainsi, la femme fonctionne comme intermédiaire entre la religion et les mœurs. Par sa position en dehors de la société, elle est aussi l'intermédiaire entre les mœurs spirituelles et la vie publique : la tâche *naturelle* de la femme est de transmettre les valeurs religieuses à ses fils et son mari, qui les emmènent ensuite dans la sphère non domestique. Tel est le sens qu'il faut attribuer à la « constitution morale » comme différence naturelle entre les deux sexes selon Tocqueville : l'Américaine, et non pas l'Américain, doit veiller à la santé morale de la société. En supposant que la femme est la responsable des mœurs, Tocqueville lui attribue un rôle extrêmement important. Suivant sa propre logique, Tocqueville conclut : « Tout ce qui influe sur la condition des femmes, sur leurs habitudes et leurs opinions, a donc un grand intérêt politique à mes yeux. » (T2, P3, C9, 247)

L'Américaine ne diffuse pas les valeurs religieuses au sein de la société, mais avant tout dans la tranquillité de sa demeure. Tocqueville explique de manière concise comment les mœurs passent de la sphère domestique à la sphère publique :

---

<sup>108</sup> Pour Tocqueville, tout comme pour Rousseau, cette position de la femme est « une loi naturelle ». Anna DURNOVA, « 'Et Dieu créa la femme...' : La condition féminine chez Jean-Jacques Rousseau », *Sens Public International Web Journal*, 2004, p. 2-3. Version électronique : <[http://www.sens-public.org/IMG/pdf/SensPublic\\_ADurnova\\_La\\_condition\\_feminine\\_chez\\_Jean-Jacques\\_Rousseau.pdf](http://www.sens-public.org/IMG/pdf/SensPublic_ADurnova_La_condition_feminine_chez_Jean-Jacques_Rousseau.pdf)> (consulté le 15 avril 2016).

<sup>109</sup> Voir, par exemple, le chapitre 'Rousseau : verdubbeling van de werkgever' dans Willem WITTEVEEN, « Drie reisgenoten », in Andreas Kinneging, Paul De Hert & Stefan Somers éd., *Tocqueville, profet van de moderne democratie*, Rotterdam, Lemniscaat, 2013, p. 198-199. Voir aussi : F.L. MORTON, *art. cit.*, p. 313-14 ; Paul THIBAUD, « Rousseau-Tocqueville : un dialogue sur la religion », in Laurence Guellec éd., *Tocqueville et l'esprit de la démocratie*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 319-36.

<sup>110</sup> En ce qui concerne l'éducation des filles, Tocqueville s'oppose violemment à Rousseau (*infra*).

[...] l'Américain rentre au sein de sa famille, il y rencontre aussitôt l'image de l'ordre et de la paix. Là, tous ses plaisirs sont simples et naturels, ses joies innocentes et tranquilles ; et comme il arrive au bonheur par la régularité de la vie, il s'habitue sans peine à régler ses opinions aussi bien que ses goûts [...]. l'Américain puise dans sa demeure l'amour de l'ordre, qu'il porte ensuite dans les affaires de l'État. (T1, P2, C9, 397)

Par la régularité des mœurs présentée par la femme dans la famille, les hommes entrent dans le monde politique et toutes ses agitations avec un esprit plus religieux, raisonné et civique. L'influence de la famille freine donc les effets néfastes de l'individualisme qui règne dans la sphère publique. La femme, qui règle et stabilise la vie quotidienne dans la famille, possède la clé pour une vie politique stable, autour de laquelle tourne toute l'œuvre de Tocqueville. Morton<sup>111</sup> en conclut que la famille, dans *De la démocratie en Amérique*, est le troisième contrepoids pour arrêter l'individualisme, à côté de la doctrine de l'intérêt proprement entendu et la religion. Néanmoins, la discussion de Tocqueville sur la nature morale de la femme et sa place au sein de la famille est problématique pour plusieurs raisons. En suivant la logique de l'auteur, nous indiquerons les lacunes dans son argumentation.

#### a. *La transmission des mœurs*

Le premier grand problème est le suivant : Tocqueville reste en grande partie dans l'implicite. Jamais il ne juge nécessaire de digresser sur la nature des mœurs ou la manière concrète dont la femme arrive à les transmettre à ses fils et son mari<sup>112</sup>. Le lecteur doit se contenter de la description du foyer tranquille et paisible, assuré par les 'bonnes mœurs' de l'épouse.

En suivant les raisonnements de Tocqueville, Mohan<sup>113</sup> et beaucoup d'autres concluent que, dans *De la démocratie en Amérique*, 'chasteté' est le synonyme de 'bonnes mœurs'. Dans le chapitre 'Comment l'égalité des conditions contribue à maintenir les bonnes mœurs en Amérique', par exemple, Tocqueville ne discute que la moralité sexuelle. Ainsi, la chasteté à elle seule est la clé pour une vie politique stable. Selon Tocqueville, la sensualité illimitée, qui cause l'adultère, « favorise l'égoïsme, dérange le jugement et la sensibilité, et déstabilise les relations personnelles »<sup>114</sup>. Par conséquent, ces défauts provoquent une instabilité politique grave : elles diminuent le respect pour l'autorité naturelle et l'intérêt commun, ce qui facilite la prise de pouvoir d'un régime tyrannique. En guise d'illustration, Tocqueville explique que la décadence politique de la France est en grande partie due à sa crise morale, concrétisée par la fréquence de cas d'adultère.<sup>115</sup>

<sup>111</sup> F. L. MORTON, *art. cit.*, p. 310.

<sup>112</sup> Comme le remarque aussi Elshtain : « Tocqueville n'explore jamais la dynamique de ce processus. Il insiste simplement sur le fait que les femmes, dans leurs mondes séparés mais égaux, sont importantes dans le fonctionnement de la démocratie. » Jean Bethke ELSHTAIN, *Public Man, Private Woman in Social and Political Thought*, Princeton, Princeton University Press, 1981, p. 130. Nous traduisons. Cfr. aussi : Catherine ZUCKERT, *art. cit.*, p. 265.

<sup>113</sup> Anjali MOHAN, « Liberating Women in Tocqueville's *Democracy in America* », Illinois, *Critique*, 13, 1, 2007, p. 38.

<sup>114</sup> Sanford KESSLER, Tocqueville on sexual morality, *art. cit.*, p. 466. Nous traduisons.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 465-67.

En Europe, presque tous les désordres de la société prennent naissance autour du foyer domestique et non loin de *la couche nuptiale*. C'est là que les hommes conçoivent le mépris des liens naturels et des plaisirs permis, le goût du désordre, l'inquiétude du cœur, l'instabilité des désirs. Agité par les passions tumultueuses qui ont souvent troublé sa propre demeure, l'Européen ne se soumet qu'avec peine aux pouvoirs législateurs de l'État. (T1, P2, C9, 397)<sup>116</sup>

La grande lacune de cet argument est, à nouveau, que le lecteur ignore la manière concrète dont les mœurs sont transmises aux hommes. Tocqueville mentionne uniquement que la tranquillité sexuelle est la source de la stabilité politique. Néanmoins, l'importance cruciale de la religion en Amérique n'est pas d'assurer une stabilité, mais d'inspirer un esprit communautaire aux hommes : la religiosité va de pair avec un sens civique. Plus que tout, il aurait été intéressant de savoir comment la femme pouvait transmettre ces valeurs spirituelles à son mari. Comme un 'deux ex machina', Tocqueville introduit la femme comme représentante et propagatrice de la religion, mais il ne mentionne que sa chasteté pour expliquer tous les effets spirituels qu'elle causerait, ce qui rend l'argumentation incomplète. Cela n'empêche pourtant pas que l'auteur pourrait avoir observé un lien légitime : avant et après Tocqueville, différents chercheurs<sup>117</sup> ont souligné l'importance de la tranquillité de la vie domestique pour assurer la prospérité collective. Sanford Kessler<sup>118</sup>, par exemple, en parlant des États-Unis après la révolution sexuelle de 1960, affirme que l'instabilité domestique « a alimenté de nombreux maux dont le crime, le suicide, l'abus de drogues, la dépendance à l'assistance sociale et l'illégitimité ». Spécialiste de Tocqueville, Kessler puise dans l'instabilité sexuelle et familiale contemporaine des réponses à l'instabilité politique. Néanmoins, Kessler et beaucoup d'autres n'arrivent pas non plus à *concrétiser* le lien causal entre l'effondrement familial et ses conséquences politiques. Ces chercheurs peuvent invoquer les phrases de *De la démocratie en Amérique*, mais Tocqueville n'a pas non plus fourni l'argument décisif pour démontrer l'influence de la famille.

Notons encore que d'autres académiciens interprètent les passages sur la chasteté différemment. Staudinger<sup>119</sup>, par exemple, estime que la chasteté des femmes oblige l'homme américain à contrôler ses passions. En tant que jeune homme, il doit patienter et modérer l'ardeur qu'il ressent parce que toutes les filles autour de lui sont chastes. Cet exercice de patience, qui dure jusqu'à ce qu'il trouve une épouse, fait que l'homme devient plus modéré et raisonnable dans la vie publique. Cette thèse n'est qu'une interprétation de Staudinger : Tocqueville ne la concrétise point. Bien que le penseur déclare explicitement que la femme est très importante politiquement, le lecteur ne peut que deviner comment la femme influe dans la vie publique. Tout au long du premier livre, par exemple,

<sup>116</sup> Italiques ajoutées.

<sup>117</sup> P. ex. Mary Ann GLENDON et David BLANKENHORN (éds.), *Seedbeds of Virtue : Sources of Competence, Character and Citizenship in American Society*, Lanham, Madison Books, 1995 ; William GALSTON, *Liberal Purposes : Goods, Virtues and Diversity in the Liberal State*, New York, Cambridge University Press, 1991 ; Michael SANDEL, *Democracy and its discontents : America in Search of a Public Philosophy*, Cambridge, Belknap Press of Harvard University Press, 1996 ; Amatai ETZIONI, *The New Golden Rule : Community and Morality in a Democratic Society*, New York City, Basic Books, 1996 ; etc.

<sup>118</sup> Sanford KESSLER, « Tocqueville on Sexual Morality », *art. cit.*, p. 477. Nous traduisons.

<sup>119</sup> Voir Alison STAUDINGER, *art. cit.*

Tocqueville décrit le fonctionnement de la société américaine avec toutes ses institutions et lois, en référant souvent au rôle des mœurs et de la religion. Si Tocqueville avait à l'esprit des explications pour l'origine morale de telle loi ou telle institution, il aurait sans doute pu citer l'influence concrète de la femme dans sa sphère domestique. Il apparaît pourtant que la femme forme les mœurs par sa chasteté uniquement : une telle explication comme fondement des mœurs américaines, la base de toute la théorie de Tocqueville, ne paraît pas satisfaisante.

*b. La place (non) naturelle de la femme*

Le point le plus frappant de la discussion de la moralité sexuelle, dans le chapitre 'Comment les Américains comprennent l'égalité de l'homme et de la femme', est que Tocqueville n'invoque plus la religion. En outre, nous verrons que l'auteur lui-même montre que la chasteté naturelle de la femme est le produit de facteurs non-spirituels et sociaux : l'éducation et le mariage libres, tous les deux liés à l'augmentation de l'égalité des conditions. Tocqueville en est conscient : les Américains « ne s'en sont pas rapportés à la religion seule pour défendre la vertu de la femme ; ils ont cherché à armer sa raison. » (T2, P3, C9, 249)

*L'éducation libre de la fille*

En tant que jeune fille, l'Américaine reçoit une éducation très libre, et est exposée à tous les vices de la société. Une telle éducation est la seule qui soit adaptée aux nécessités des temps démocratiques. En invoquant son propre pays, Tocqueville montre comment l'ancienne manière d'éduquer cause le vice :

En France, où nous mêlons encore d'une si étrange manière, dans nos opinions et dans nos goûts, des débris de tous les âges, il nous arrive souvent de donner aux femmes une éducation timide, retirée et presque claustrale, comme au temps de l'aristocratie, et nous les abandonnons ensuite tout à coup, sans guide et sans secours, au milieu des désordres inséparables d'une société démocratique. (T2, P3, C9, 248)

L'Européenne naïve n'a donc jamais appris à se défendre contre les vices de la démocratie. Sa naïveté se transforme en libertinage, ce qui cause la fréquence élevée d'adultères en France. Cette décadence morale est responsable de la décadence politique du pays (voir *supra*). Inversement, les Américains

ont jugé qu'il y avait peu de chances de pouvoir comprimer chez la femme les passions les plus tyranniques du cœur humain, et qu'il était plus sûr de lui enseigner l'art de les combattre elle-même. Comme ils ne pouvaient empêcher que sa vertu ne fût souvent en péril, ils ont voulu qu'elle sût la défendre, et ils ont plus compté sur le libre effort de sa volonté que sur des barrières ébranlées, ou détruites [...] N'ayant ni la possibilité ni le désir de maintenir la jeune fille dans une perpétuelle et complète ignorance, ils se sont hâtés de lui donner une connaissance précoce de toutes choses. (T2, P3, C9, 248-249)

Le résultat de cette formation est que l'Américaine se voit dotée, plutôt que d'un esprit pudiquement chaste, de « mœurs pures » (T2, P3, C9, 248) et d'une volonté propre. Ce dernier point est essentiel :

par son éducation, la fille a appris à raisonner par elle-même, plutôt que d’obéir docilement à ses parents. Elle juge raisonnablement qu’il est plus sage d’être chaste et de se tenir en marge de la société une fois mariée. Cette manière de raisonner rappelle la doctrine utilitaire de l’intérêt proprement entendu<sup>120</sup> : les Américains font des sacrifices pour la société parce que ce type de comportement est avantageux pour eux-mêmes. Suit alors la question logique: pourquoi est-il avantageux pour les Américaines d’être chastes ? Parce que, si elles vivaient une vie libertine, elles seraient punies par l’opinion publique. La majorité condamne en effet l’adultère et la sensualité sans bornes avec une sévérité que Tocqueville a lui-même rarement observée<sup>121</sup>. Par conséquent, la fille apprend à contrôler ses passions, aussi bien avant que pendant son mariage.

La question du ‘pourquoi’ est ainsi tout simplement déplacée : pourquoi est-ce que l’opinion majoritaire est si sévère quant à l’adultère ? Tocqueville répond à cette question par la piété : la majorité est religieuse. Cela s’explique, selon l’auteur, par l’influence spirituelle de la femme. La logique avancée est alors la suivante : la fille est jetée dans la société, où l’opinion de la majorité lui apprend à être vertueuse. Quand elle est plus âgée, sa tâche est de transmettre ces valeurs religieuses à ses enfants et son mari, qui vont ensuite définir l’opinion publique. La nouvelle génération des filles parcourt le même processus. Cette argumentation révèle la présence d’un raisonnement au sein de *De la démocratie en Amérique* qui rappelle le ‘paradoxe de l’œuf et de la poule’ : il est délicat d’identifier ce qui cause la présence de la religiosité. Est-ce une religiosité naturelle de la femme qui a ensuite inspiré la majorité, ou est-ce un héritage spirituel ancré dans les esprits de la majorité qui influence la femme, qui, à son tour, renforce la religiosité de la majorité ? Avec sa théorie de la femme comme créatrice de mœurs, Tocqueville se range du côté de la première hypothèse. Néanmoins, dans le chapitre ‘Comment les Américains comprennent l’égalité entre l’homme et la femme’, il explique que le haut degré de spiritualité en Amérique est dû à l’influence du peuple puritain.<sup>122</sup> Ce groupe de migrants, un des premiers à habiter dans le Nouveau Monde, aurait été caractérisé par une grande sévérité de mœurs. Jusqu’à l’époque de Tocqueville, cette influence est palpable. Il s’ensuit que l’esprit religieux aux États-Unis ne prend *pas* sa source dans les caractéristiques naturelles de la femme. Le système social qu’on y a créé fait qu’elle soit devenue la responsable de la transmission des valeurs originellement puritaines, beaucoup plus que la nature de la femme. Dans la partie ‘Perspective de l’homme’, nous verrons comment l’analyse de Tocqueville montre que la chasteté et l’exclusion de la femme sont surtout propres à une construction sociale qui favorise le commerce.

<sup>120</sup> William MATHIE, *art. cit.*, p. 25.

<sup>121</sup> « [...] il n’est point de crimes que l’opinion publique poursuive avec une ardeur plus inexorable » (T2, P3, C12, 266)

<sup>122</sup> Cfr. Le chapitre « Du point de départ et de son importance pour l’avenir des Anglo-Américains » (T1, P1, C2, 85-106) : « Les émigrants, ou, comme ils s’appelaient si bien eux-mêmes, les pèlerins (pilgrims), appartenaient à cette secte d’Angleterre à laquelle l’austérité de ses principes avait fait donner le nom de puritaine. » (T1, P1, C2, 91) Les Puritains étaient fort croyants, et Tocqueville avance que les croyances religieuses des Américains modernes s’expliquent par « l’origine toute puritaine » des citoyens. (T2, P1, C9, 49) Cfr. La discussion de Sanford Kessler sur le sujet : Sanford KESSLER, *art. cit.*, p. 468.



Ainsi, l'argument de la religiosité naturelle et féminine comme source des mœurs sévères est définitivement réduit à néant par d'autres éléments de l'ouvrage.

*Le mariage non arrangé*

À cela s'ajoute que le mariage aux États-Unis est basé sur l'amour, et non sur la classe ou la terre, ce qui est, à nouveau, une conséquence de l'augmentation de l'égalité des conditions. La femme américaine sait, contrairement à l'Européenne, qu'elle pourra épouser l'homme qu'elle a choisi elle-même. Il est d'ailleurs sûr qu'elle ne se mariera pas précipitamment, vu qu'elle est devenue plus raisonnable et modérée par son éducation démocratique.<sup>123</sup> En étant mariée à l'homme qu'elle aime, l'Américaine ne ressentira pas le besoin de mener une existence libertine avant et pendant son mariage :

Il n'y a point alors de jeune fille qui ne croie pouvoir devenir l'épouse de l'homme qui la préfère ; ce qui rend le désordre des mœurs avant le mariage fort difficile. Car, quelle que soit la crédulité des passions, il n'y a guère moyen qu'une femme se persuade qu'on l'aime lorsqu'on est parfaitement libre de l'épouser et qu'on ne le fait point. [...] La même cause agit, quoique d'une manière plus indirecte, dans le mariage. (T2, P3, C11, 256)

En Europe, la situation est différente. Selon Tocqueville, une des sources principales du grand nombre d'adultères en Europe est la tradition des mariages obligatoires et arrangés, ou, comme il les appelle, « les unions forcées ou faites au hasard » (T2, P3, C11, 256). Si deux personnes s'épousent pour des raisons de terre ou d'argent, elles chercheront l'amour ailleurs.

Dans les pays aristocratiques le mariage a plutôt pour but d'unir des biens que des personnes ; [...] Il n'est pas étonnant que le lien conjugal qui retient unies les fortunes des deux époux laisse leurs cœurs errer à l'aventure. Cela découle naturellement de l'esprit du contrat. (T2, P3, C11, 257)

Pour préserver la fidélité conjugale et l'ordre familial, liées indirectement à la stabilité de la société, il est plus sage de nouer mariage et amour.

Une autre question à traiter dans ce cadre est la responsabilité de l'homme américain dans le nombre restreint d'adultères aux États-Unis. Suivant la logique de Tocqueville, la femme est naturellement vertueuse, et sa chasteté évite la dégradation sexuelle de la famille : elle est donc responsable de la santé sociale de l'Amérique. Néanmoins, Tocqueville écrit clairement que l'homme américain n'a pas non plus droit à une vie ouvertement libertine. Comme nous l'avons déjà noté, l'opinion publique était très sévère contre tout cas d'adultère, ce qui implique la femme *et l'homme* : les deux « vivent dans une société qui n'admet point de pareils choix » (T2, P3, C11, 258) et « chez eux [les Américains], le séducteur y est aussi déshonoré que sa victime. » (T2, P3, C12, 265) Il n'est plus question du discours misogyne de Rousseau où l'homme est la victime de la femme, naturellement séduisante, comme Tocqueville l'observe encore en France :

<sup>123</sup> « L'Américaine, d'ailleurs, ne tombe jamais dans les liens du mariage comme dans un piège tendu à sa simplicité et à son ignorance. On lui a appris d'avance ce qu'on attendait d'elle, et c'est d'elle-même et librement qu'elle se place sous le joug. » (T2, P3, C10, 252)

On dirait, d'une autre part, qu'en fait de mœurs, nous [les Français] ayons accordé à l'homme une sorte d'immunité singulière ; de telle sorte qu'il y ait comme une vertu à son usage, et une autre à celui de sa compagne ; et que, suivant l'opinion publique, le même acte puisse être alternativement un crime ou seulement une faute. (T2, P3, C12, 265)

En outre, l'Américain a aussi pu choisir avec qui il se mariait. L'influence avantageuse du mariage libre n'affecte pas uniquement les femmes, mais également les hommes. À cela s'ajoute que la vie commerciale que vivent les Américains les transforme en des êtres « préoccupés et dépourvus de désirs sexuels »<sup>124</sup>. Ils consacrent leur énergie à la poursuite du bien-être matériel, et non vers d'autres objectifs plus chevaleresques, comme la lutte pour un amour interdit.<sup>125</sup> Il s'ensuit que l'homme américain est aussi chaste que son épouse, ce qui est normal : l'analyse de Tocqueville montre implicitement que la société, et non la nature, apprend à ses habitants à être vertueux.<sup>126127</sup>

En somme, la chasteté des femmes et la stabilité familiale qui en découle sont le résultat d'une éducation libre et du principe des mariages non arrangés. Il ne s'agit plus d'une chasteté religieuse qui, naturellement, « règne souverainement sur l'âme de la femme » (T1, P2, C9, 397).<sup>128</sup>

### c. *L'exclusion illégitime*

Tocqueville se contredit quant à la nature de la femme. Selon l'auteur, la femme est naturellement vertueuse ; quand il aborde concrètement la chasteté de l'Américaine, il démontre lui-même que sa vertu se construit par des facteurs sociaux, comme le mariage et l'éducation. La contradiction entre la vertu naturelle de la femme en théorie et la vertu non naturelle en pratique a de graves répercussions pour la division du travail entre l'homme et la femme : si l'Américaine n'est pas destinée naturellement à transmettre les mœurs, pourquoi lui donne-t-on une place en marge de la société ?

Pour répondre à cette question, il est intéressant de s'intéresser plus particulièrement à la place de la femme. Jusqu'ici, nous n'avons pas encore posé le pourquoi de cette transmission de valeurs religieuses *en dehors de la sphère privée*. Ne serait-il pas plus efficace d'éclaircir la vie publique 'in situ' ? Tocqueville ne l'explique pas, mais implicitement, il est possible de suivre son raisonnement. Comme nous venons de conclure, la religiosité naturelle de la femme n'est pas très forte : il faut encore la développer et la stimuler avec des facteurs extérieurs à la nature. En outre, il apparaît qu'elle doit vivre dans sa sphère domestique, en dehors du monde teinté d'individualisme. Tocqueville suppose que la religion affaiblie à l'époque démocratique ne peut plus résister à la force de

<sup>124</sup> Sanford KESSLER, *art. cit.*, p. 474. Nous traduisons.

<sup>125</sup> Catherine ZUCKERT, *art. cit.*, p. 266.

<sup>126</sup> Jack Turner aboutit à la même conclusion. Jack TURNER, *art. cit.*, p. 202.

<sup>127</sup> Notons bien, pourtant, que les contraintes de la chasteté pèsent plus lourdes pour la femme que pour l'homme : l'homme peut fréquenter des courtisanes, vu que ses actions n'affectent pas la tranquillité de la vie domestique (*infra*).

<sup>128</sup> La divergence entre la nature religieuse de la femme, en théorie, et la création purement sociale de sa chasteté, en pratique, rappelle l'introduction à l'ouvrage, avec la tension entre la Providence et les causes non religieuses de l'augmentation de l'égalité. Tocqueville veut contenter ses deux lecteurs : le démocrate laïc et l'aristocrate religieux.

l'individualisme. Morton<sup>129</sup> invoque les exemples de l'aristocratie européenne et des indigènes américains :

Confrontés au nouvel 'ethos' commercial de la démocratie moderne, leurs destructions respectives sont attribuées par Tocqueville à leur refus d'abandonner leur propre système traditionnel d'éthique et d'honneur [...] la compétition avec la nouvelle société commerciale dans laquelle ils étaient jetées, les a détruits [...] Aucuns groupes ou individus ne peuvent efficacement concourir dans la sphère publique sans en adopter les règles de conduite.

Morton<sup>130</sup> suggère que l'entrée dans la sphère publique aurait eu les mêmes effets pour l'Américaine de Tocqueville. Pour protéger l'esprit religieux faible de la femme, qui, nous le rappelons, est construit socialement, elle doit s'enfermer en dehors de la sphère publique. Sa religiosité est donc conservée uniquement *parce qu'elle se ne trouve pas dans la zone d'influence de l'individualisme*<sup>131</sup>. La chasteté *artificielle* est conservée uniquement parce que la femme ne fréquente plus la sphère malicieuse de l'individualisme. En d'autres mots, l'exclusion de la femme est légitimée par le fait que sa religiosité doit être protégée, mais sa religiosité découle précisément de son exclusion. La nature morale de la femme, dans cette logique, n'est plus pertinente. Cette constatation a des conséquences profondes pour la séparation des sexes dans des sphères distinctes. L'argument principal de Tocqueville, selon lequel les femmes sont exclues de la sphère politique par leur constitution morale différente, n'est dès lors plus valable. Par conséquent, n'importe quel groupe de personnes pourrait, en théorie, prendre la place des femmes. Plus que naturelle, la séparation entre l'homme et la femme devient aléatoire : c'est une construction sociale illégitime. Rappelons aussi que Tocqueville n'est même pas convaincant en liant la situation familiale avec la situation politique. Il suppose un lien causal, mais ne le montre jamais. En somme, l'argumentation de Tocqueville pour l'exclusion « naturelle » de la femme en dehors de la sphère publique ne convainc pas.

## La perspective des Américain(e)s

Dans les trois chapitres sur la fille et la femme, et surtout dans le chapitre 'Comment les Américains comprennent l'égalité entre l'homme et la femme', les perspectives de l'auteur, de l'homme et de la femme s'entremêlent : chacun des acteurs s'accommode différemment du rôle de l'instance féminine. Ce qui précède ('Les différences naturelles') relève de la perspective de Tocqueville : il soutient ouvertement la situation en Amérique, car, selon lui, la femme conserve la tranquillité au sein de la famille, ce qui favorise l'atténuation de l'individualisme démocratique. Il va jusqu'à en conclure ceci :

si, maintenant que j'approche de la fin de ce livre, où j'ai montré tant de choses considérables faites par les Américains, on me demandait à quoi je pense qu'il faille principalement attribuer la prospérité

<sup>129</sup> F. L. MORTON, *art. cit.*, p. 320. Nous traduisons.

<sup>130</sup> *Ibid.*

<sup>131</sup> Voir aussi William Mathie : « La religion règne sur l'esprit de la femme exactement parce qu'elle est exclue des passions qui contrôlent l'homme dans la société démocratique. » William MATHIE, *art. cit.*, p. 26. Nous traduisons.

singulière et la force croissante de ce peuple, je répondrais que c'est à la supériorité de ses femmes. (T2, P3, C12, 266)

Toute la prospérité des Américains et de leur démocratie est due à la moralité supérieure de la femme : par les mœurs religieuses qu'elle transmet, elle empêche la décadence définitive du peuple américain, qui, sans elle, tomberait définitivement dans le piège de l'individualisme. Néanmoins, la séparation des deux sexes est soutenue et maintenue par les Américains pour d'autres raisons. Tocqueville les mentionne et est conscient des contradictions avec sa propre théorie. Il n'arrive pourtant pas à résoudre ces problèmes. Nous discuterons également la perspective de l'Américaine : que pense-t-elle de son exclusion ? Est-elle authentiquement libre ? Dans ce chapitre, nous ouvrirons les discussions de *De la démocratie en Amérique* à celles d'aujourd'hui.

### ***Perspective de l'homme américain***

#### *a. Le relativisme moral*

Nous avons conclu que, contrairement à ce qu'il prétend, Tocqueville démontre que la femme n'est pas naturellement vertueuse, mais qu'elle le devient dans et à cause de la société. L'Américaine apprend à se soumettre à l'opinion publique, sachant bien que la résistance à la majorité lui ferait plus de mal que de bien. Il en va de même pour l'homme, qui est soumis à la même pression de la majorité. Cette obligation publique, qui oblige les Américains à vivre vertueusement, est bien maintenue par les Américaines, mais elle a sa source dans les mœurs des Puritains, plutôt que dans les esprits féminins eux-mêmes. Ce dernier point sauve encore partiellement la théorie de Tocqueville, vu que *la religion* dirige l'opinion publique et, indirectement, la société.

Néanmoins, comme Tocqueville lui-même le signale à plusieurs reprises, les Américains soutiennent l'exclusion de la femme pour des raisons non religieuses : essentiellement car la femme s'avère utile dans une logique d'efficacité économique:

Presque tous les hommes des démocraties parcourent une carrière politique ou exercent une profession, et, d'une autre part, la médiocrité des fortunes y oblige la femme à se renfermer chaque jour dans l'intérieur de sa demeure, afin de présider elle-même, et de très près, aux détails de l'administration domestique. (T2, P3, C11, 259)

Ainsi, la séparation des sexes est maintenue par les Américains parce qu'elle facilite la poursuite du bien-être matériel. Cette quête, nous l'avons vu, est un effet de la croissance de l'égalité des conditions, qui a « poussé [les personnes] incessamment vers le commerce et l'industrie. » (T2, P3, C18, 290-91) Dans cette logique, la chasteté est utile pour les hommes américains, qui constituent la majorité. Si la situation familiale est paisible, l'Américain peut pleinement se concentrer sur sa carrière professionnelle. Dès lors, toute la discussion de Tocqueville sur la chasteté est à relire : la valeur n'est plus maintenue pour des raisons religieuses ou (indirectement) politiques, mais pour le bon fonctionnement du système capitaliste. L'opinion publique, qui reflète les désirs de la majorité

masculine, force les Américains et Américaines à être chastes. En outre, cette valeur pénètre également le système législatif et même les premières voies médiatiques.

L'opinion publique impose une censure sévère quant à la diffusion des idées vicieuses : « En Amérique, tous les livres, sans en excepter les romans, supposent les femmes chastes, et personne n'y raconte aventures galantes. » En France, en revanche, « la littérature [a] fait supposer tous les jours [l'infidélité des femmes] » (T2, P3, C11, 256). La majorité américaine contrôle ainsi solidement la chasteté publique. Tocqueville digresse aussi sur la législation qui concerne le viol en Amérique. Bien que les législateurs américains soient des plus indulgents du monde, ils « punissent de mort le viol ». Il est donc normal qu'en Amérique, « une jeune fille entreprend, seule et sans crainte, un long voyage. » Comme souvent, l'auteur montre le contraste avec la France, « où le même crime [le viol] est frappé de peines beaucoup plus douces » à un point tel qu'« il est souvent difficile de trouver un jury qui [le] condamne. » (T2, P3, C12, 265) Le respect de la chasteté, importante pour la majorité, est donc intégré dans le système juridique américain. Il est important de noter que la juridiction ne préserve que l'intégrité sexuelle *de la femme*. Il en va de même pour la censure dans la littérature : elle diffuse surtout l'image idéale de la femme chaste. Cela s'explique par le fait que, pour la tranquillité familiale que les carrières professionnelles des Américains requièrent, il suffit de protéger la chasteté féminine<sup>132</sup> : certes, l'adultère cause la honte publique, mais la conséquence la plus perturbante est la naissance d'un enfant bâtard. C'est surtout cette conséquence qui trouble la vie familiale et qui est à éviter. Cette vision utilitaire et presque amoral de la chasteté est confirmée par le fait que les hommes américains peuvent, sans courir le risque du déshonneur public, fréquenter des prostituées : « Comme personne n'a plus alors le loisir ni l'occasion d'attaquer les vertus qui veulent se défendre, on voit tout à la fois un grand nombre de courtisanes et une multitude de femmes honnêtes. » Tocqueville, loin d'apprécier la chasteté comme vertu en soi, note que cette situation n'est pas dangereuse. Ce qui compte pour lui est que la femme et la famille ne soient pas dérangées : « [fréquenter les courtisanes] n'empêche point que le corps social ne soit dispos et fort ; [le mari qui le fait] ne détruit pas les liens de famille et n'énerve pas les mœurs nationales. » (T2, P3, C11, 259)

Cette analyse est une bonne illustration de la perspicacité de Tocqueville. L'image qu'il dépeint du monde américain, qui paraît très conservatrice de prime abord, montre déjà comment se déroulera plus tard la révolution sexuelle. Les Américains sont chastes parce qu'ils se conforment à l'opinion publique, qui impose cette chasteté pour préserver la tranquillité dans les familles. L'essentiel est que la chasteté n'est plus traitée comme une valeur biblique en soi. Elle s'avère plutôt importante pour l'organisation sociale. Cela veut aussi dire que si la chasteté n'était plus primordiale pour l'organisation sociale, elle disparaîtrait. Avec l'évolution des modes de contraception, dans les

---

<sup>132</sup> « La chasteté de la femme, et non celle de l'homme, requiert de la protection légale : c'est la chasteté féminine qui protège la famille et, indirectement, toute la société. » Jocelyn BORYZCKA, « The Separate Spheres Paradox : Habitual Inattention and Democratic Citizenship » in Eileen Hunt Botting et Jill Locke eds., *Re-reading the Canon : Feminist Interpretations of Alexis de Tocqueville*, University Park (États-Unis), The Pennsylvania State University Press, 2009, p. 289. Nous traduisons.

années 1960, les rapports sexuels se sont détachés des conséquences concrètes, c'est-à-dire des grossesses. Le résultat en est que, pour préserver la stabilité familiale de base, la chasteté n'était plus cruciale. Quand la pilule s'est diffusée, il en a logiquement résulté, selon le principe de l'utilité sociale de la chasteté, un relâchement des liens sexuels. Cette explication démontre aussi comment le raisonnement des critiques contemporains de la révolution sexuelle et la décadence morale échoue. Les conservateurs voient dans le relâchement des mœurs sexuelles la cause de différents maux, comme l'effondrement de la famille et la diffusion illimitée des infections sexuellement transmissibles. Selon Sanford Kessler<sup>133</sup>, par exemple, la révolution a ouvert les portes à une augmentation sans précédent de « la promiscuité, l'adultère, le viol et d'autres formes de comportement sexuel relativement rare à l'époque de Tocqueville. » Certains de ces critiques prônent un retour aux valeurs sacrées d'avant la révolution sexuelle. Néanmoins, dans leur vision nostalgique du passé, ils confondent une conviction authentiquement religieuse de la chasteté avec une vision amoralisée de la chasteté, imposée par une pression sociale pour stabiliser la vie familiale. Les Américains de Tocqueville ont surtout montré que la chasteté est importante parce qu'elle est *utile* et que la morale démocratique est déterminée par des facteurs étrangers à quelque loi universelle. À partir du moment où la chasteté n'est plus utile, c'est-à-dire dès le développement des moyens de contraception, la situation change définitivement et tout 'retour' devient impossible.

Dans la théorie démocratique idéalisée de Tocqueville, la diffusion publique de la chasteté s'explique par les mœurs transmises par l'Américaine religieuse, mœurs qui établissent leur base dans les convictions des Puritains ; en la pratique, la chasteté obligatoire fait partie d'une vaste construction sociale qui soutient la situation la plus avantageuse pour les intérêts économiques américains. Tocqueville est conscient de cette tension :

Les peuples religieux et les nations industrielles se font une idée particulièrement grave du mariage. Les uns considèrent la régularité de la vie d'une femme comme la meilleure garantie et le signe le plus certain de la pureté de ses mœurs. Les autres y voient le gage assuré de l'ordre et de la prospérité de la maison. Les Américains forment tout à la fois une nation puritaine et un peuple commerçant ; leurs croyances religieuses, aussi bien que leurs habitudes industrielles, les portent donc à exiger de la femme une abnégation d'elle-même et un sacrifice continu de ses plaisirs à ses affaires. (T2, P3, C10, 251)

Néanmoins, pour la troisième fois dans cette étude<sup>134</sup>, Tocqueville démontre surtout que la religion n'importe pas dans la pratique. À la base, la chasteté généralisée était due à l'influence des Puritains. Ensuite, avec la croissance de l'égalité, l'individualisme aurait augmenté et érodé les effets religieux. À l'époque de Tocqueville, la foi authentique des Américains est gravement affaiblie : un grand nombre de personnes croient surtout par habitude et non par conviction<sup>135136</sup> et, de plus, Tocqueville

<sup>133</sup> Sanford KESSLER, *art. cit.*, p. 475. Nous traduisons.

<sup>134</sup> Nous référons au rôle de la Providence dans l'augmentation de l'égalité des conditions et à la nature religieuse de la femme. Dans les deux cas, l'analyse de Tocqueville relègue la religion à l'arrière-plan.

<sup>135</sup> Tocqueville ne l'exprime pas explicitement, mais il le suggère : « Tocqueville nous pousse à soupçonner que les personnes qui semblent adhérer au christianisme ne le font que par habitude plutôt que par conviction. » William MATHIE, *art. cit.*, p. 27. Nous traduisons.

suggère que la survie du christianisme est essentiellement due à son utilité pour l'économie<sup>137</sup>. Si nous rappelons la discussion sur la religion dans la théorie démocratique de Tocqueville (voir 'Les solutions des Américains'), l'écart avec l'analyse en pratique est évident. L'auteur expose la morale économiquement utilitaire des Américains :

En Amérique, on traite avec une sévérité inconnue dans le reste du monde tous les vices qui sont de nature à altérer la pureté des mœurs et à détruire l'union conjugale. Cela contraste étrangement, au premier abord, avec la tolérance qu'on y montre sur d'autres points. On est surpris de rencontrer chez le même peuple une morale si relâchée et si austère.

[...]

Ces choses ne sont pas aussi incohérentes qu'on le suppose [...] [L'opinion publique] condamne particulièrement les mauvaises mœurs, qui distraient l'esprit humain de *la recherche du bien-être* et troublent l'ordre intérieur de la famille, si nécessaire au succès des affaires. Pour être estimés de leurs semblables, les Américains sont donc contraints de se plier à des habitudes régulières. C'est en ce sens qu'on peut dire qu'ils mettent leur honneur à être chastes. (T2, P3, C18, 292)<sup>138</sup>

Même si la chasteté a sa base dans les convictions religieuses des Puritains, en 1830, elle est surtout en place pour le confort économique des Américains matérialistes.

En somme, Tocqueville est un des seuls penseurs combinant la vision fonctionnaliste et la vision marxiste de la famille, souvent considérées comme contradictoires.<sup>139</sup> Comme les fonctionnalistes, il souligne l'importance morale et sociale de la famille, une microsociété idéalisée, soutenue par les sacrifices « naturels » de la femme. Néanmoins, dans les mêmes chapitres, Tocqueville démasque aussi comment cette organisation naturelle est construite socialement et maintenue par la pression majoritaire, la législation et les médias. Traditionnellement, on attribue cette interprétation aux (neo-)marxistes, selon lesquels la dichotomie en des deux sphères « n'était pas due [...] au déterminisme biologique. C'était une construction sociale, qui camouflait la soumission sociale et économique, un service dont les bénéfices étaient partagés inégalement. »<sup>140</sup> L'emphase de

<sup>136</sup> Ainsi, dans la religion de Tocqueville, la figure de Christ et même de Dieu sont « quasi-absentes », et la religion « finit par être réduite à une simple morale ». Agnès ANTOINE, *art. cit.*, p. 314-15.

<sup>137</sup> « Il indique que même la survie du christianisme était en partie due à ses accommodations à l'amour national de la richesse. Il laisse entendre que le statut de la chasteté dans la religion américaine serait bien moins sûr s'il entravait plutôt qu'alimentait la croissance économique. » Sanford KESSLER, *art. cit.*, p. 472. Cfr. aussi William Mathie : « Ce qui maintient la puissance de la religion chrétienne en Amérique n'est pas la croyance de ses adhérents qu'elle est vraie, mais l'opinion presque universel qu'elle est utile au maintien des institutions républicaines. » William MATHIE, *art. cit.*, p. 27. Plus particulièrement, Tocqueville ne cesse de souligner « l'idée que la religion constitue un gain de temps pour l'être humain, condamné, sinon, à chercher sans fin la vérité. » Agnès ANTOINE, *art. cit.*, p. 316. Nous traduisons.

<sup>138</sup> Italiques ajoutées.

<sup>139</sup> Les deux visions se sont développées après l'époque de Tocqueville. Quand nous traitons de l'interprétation fonctionnaliste ou de l'interprétation (neo-)marxiste de la famille, nous parlons de la base de ces théories, non pas des théories elles-mêmes, pleinement développées d'aujourd'hui.

<sup>140</sup> Cfr. l'exposé de Linda Kerber : « Le grand pouvoir de l'interprétation marxiste fut qu'elle ne décrivait pas seulement une séparation de domaines, mais qu'elle offrait également une explication de la manière par laquelle cette séparation alimentait les intérêts dominants des classes. Les domaines séparés étaient dus ni à l'accident culturel, ni au déterminisme biologique. Il s'agissait de constructions sociales camouflant l'office social et

ces penseurs a marqué le début des ‘Gender Studies’, qui recherchent comment la famille et l’identité féminine se construisent. Au jour d’aujourd’hui, ces études ont fourni « des preuves considérables indiquant l’idée que la construction sexospécifique est largement effectuée par des facteurs sociaux. »<sup>141</sup> Dans ce sens, Tocqueville fait honneur à sa réputation de prophète perspicace. Néanmoins, dans *De la démocratie en Amérique*, l’auteur combine son analyse marxiste avec un point de vue proprement fonctionnaliste. Paradoxalement, l’auteur tente de réconcilier les deux perspectives, ou, mieux, de les juxtaposer harmonieusement : il soutient que la femme appartient « naturellement » à la sphère privée et montre en même temps qu’elle est surtout obligée de le faire sous la pression des forces sociales. Comme nous le verrons, sa tentative malaisée de combiner les deux visions est vouée à l’échec.

*b. L’auto-renforcement de l’individualisme*

Il est important de souligner que les Américains de Tocqueville ne sont pas conscients de la réalité sociologique analysée par l’auteur. La division des tâches entre les deux sexes leur est bénéfique, vu que la réclusion des épouses leur permet de se consacrer pleinement à leurs carrières. En outre, la pression sociale qui oblige surtout les femmes à être chastes, a le même effet profitable pour eux. Ces conclusions viennent de l’analyse de Tocqueville même, qui brise ainsi sa propre théorie de la femme qui appartient naturellement au foyer. Quant aux Américains, Tocqueville ne suggère jamais qu’ils voient leur privilège au détriment de la femme. Ils pensent encore que son exclusion est naturelle, et ils ne se rendent pas compte que leur position est une construction sociale, basée sur le sacrifice structurel de leurs épouses.

En théorie, l’ignorance des hommes ne pose pas de problème pour la théorie de Tocqueville: même si l’exclusion de la femme est artificielle, elle répand encore ses valeurs vertueuses et la liberté démocratique est conservée. Néanmoins, Jack Turner<sup>142</sup> montre que l’argumentation de Tocqueville est contradictoire. Selon lui, la cécité des hommes américains stimule encore davantage leur individualisme. Il argumente que l’individualisme de Tocqueville est double.<sup>143</sup> En premier lieu, le terme désigne le comportement des personnes individualistes qui se retirent de la vie publique pour s’occuper d’un cercle restreint de proches. En deuxième lieu, il réfère à un état d’esprit spécifique, les « modes de conception de soi-même » des individualistes qui précèdent et donnent lieu à ce comportement. Les individualistes, dans une société de plus en plus égalitaire, croient qu’ils n’ont aucune obligation envers personne et qu’ils détiennent leur sort en leurs mains propres.<sup>144</sup> Ils refusent de reconnaître qu’ils dépendent d’un vaste réseau de préconditions sociales, car ils se considèrent

---

économique, un office dont les bénéfices étaient partagés inégalement. » Linda KERBER, *art. cit.*, p. 14. Nous traduisons.

<sup>141</sup> Jennifer HOLT, « The Ideal Woman », Turlock, California State University Stanislaus, p. 1. Version électronique : <<https://www.csustan.edu/sites/default/files/honors/documents/journals/soundings/Holt.pdf>> (consulté le 25 avril 2016). Nous traduisons.

<sup>142</sup> Jack TURNER, *art. cit.*, p. 200-201.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 200-202.

<sup>144</sup> *Ibid.*



comme « des atomes isolés, détachés de la société dans laquelle ils vivent »<sup>145</sup>. Cette conception est « un jugement erroné » (T2, P2, C2, 125). Dans les chapitres sur la femme américaine, Tocqueville décrit comment elle se sacrifie pour le bien-être de l'homme et, indirectement, comment l'homme *dépend* fortement de la réclusion de son épouse. Dans la théorie démocratique de Tocqueville, la femme apprendrait par sa religiosité à son époux à modérer son individualisme. Cependant, nous avons vu que, pour produire cet effet, la femme se doit d'être exclue de la société. Ironiquement, grâce à cette exclusion précisément, l'homme peut s'occuper de sa carrière plus efficacement, ce qui lui procurera, dans son état d'esprit, l'impression d'être encore plus indépendant. Injustement, il « considère les profits qu'il tire de son privilège social comme des produits de son ingénuité et caractère personnels. »<sup>146</sup> Ainsi, un nouveau paradoxe est établi : Tocqueville soutient l'exclusion de la femme parce qu'elle tempère l'individualisme des Américains ; néanmoins, son exclusion favorise les carrières des hommes, qui s'estiment dès lors encore plus importants et indépendants, ce qui fortifie d'autant plus leur individualisme. Finalement, « dès que s'imposent dans la collectivité » de telles « illusions d'autosuffisance des individus, la chimère d'une indépendance totale ruine à la fois l'ordre et la liberté »<sup>147</sup>.

L'exposé de Jack Turner est crucial. Notre étude a largement démontré comment Tocqueville lui-même observe que l'exclusion des Américaines en dehors de la société et l'obligation publique de leur chasteté font partie d'une vaste construction sociale qui vise à favoriser le commerce aux États-Unis. Au fond, une telle analyse marxiste n'est pas problématique pour la théorie démocratique de Tocqueville. De façon quasi machiavélique, l'auteur admet une organisation basée sur des raisons purement économiques, vu que l'organisation favorise, presque par hasard, l'activité politique et la diffusion efficace de la religiosité. Turner montre de façon convaincante que la division entre les sexes motivée par l'utilité économique *corrompt* finalement la théorie rousseauiste de Tocqueville. Ci-dessous, 'the separate spheres paradox' de Jocelyn Boryzcka ajoutera d'autres arguments à la thèse de Turner.

### ***La liberté de la femme***

Dans les chapitres sur la division des sexes, la perspective de la femme est sous-exposée. Dans ce qui suit, nous étudierons si l'Américaine de Tocqueville est libre, ce qu'elle pense elle-même de sa vie paradoxale et dans quelle mesure Tocqueville décrit la situation réelle des Américaines de 1830. À partir des observations de Tocqueville, nous aborderons les discussions sur la famille et la femme d'aujourd'hui.

---

<sup>145</sup> Doris GOLDSTEIN, *art. cit.*, p. 41.

<sup>146</sup> Jack TURNER, *art. cit.*, p. 197.

<sup>147</sup> Jean-Claude LAMBERTI, *art. cit.*, p. 163. Italiques ajoutées.

a. *Le faux dilemme de l'Américaine*

*L'éducation progressiste de Tocqueville*

Dans sa jeunesse, il apparaît que l'Américaine est authentiquement libre. Libérée de la tutelle parentale, il lui est permis de découvrir la société, contrairement aux Européennes :

En France, où nous mêlons encore d'une si étrange manière, dans nos opinions et dans nos goûts, des débris de tous les âges, il nous arrive souvent de donner aux femmes une éducation timide, retirée et presque claustrale, comme au temps de l'aristocratie, et nous les abandonnons ensuite tout à coup, sans guide et sans secours, au milieu des désordres inséparables d'une société démocratique. (T2, P3, C9, 248)

L'éducation européenne rappelle celle qui est préconisée par Jean-Jacques Rousseau dans son *Émile*. Rousseau trouve que la fille est mentalement inférieure à l'homme et qu'elle est dotée d'une ruse naturelle. Pour protéger l'homme et la société, la fille doit être sévèrement contrôlée par ses parents<sup>148</sup> ; si elle était libre, elle abuserait sans doute de son indépendance. L'écart avec la vision de Tocqueville est énorme. Ce dernier emploie la formation rousseauiste comme contraste absurde, vu qu'elle produit des femmes « naïves et ingénues », qui, après leur éducation claustrale, sont abandonnées dans le chaos démocratique. L'éducation américaine, soutenue par Tocqueville, élève les femmes intellectuellement. L'auteur suggère que l'Américaine atteint le niveau de l'homme :

les Américaines, qui font souvent voir une *mâle* raison et une énergie toute *virile*, conservent en général une apparence très délicate, et restent toujours femmes par les manières, bien qu'elles se montrent hommes quelquefois par l'esprit et le cœur. (T2, P3, C12, 264)<sup>149</sup>

Il va plus loin encore :

la dextérité singulière et l'heureuse audace avec lesquelles ces jeunes filles d'Amérique savaient conduire leurs pensées et leurs paroles au milieu des écueils d'une conversation enjouée ; un philosophe aurait bronché cent fois sur l'étroit chemin qu'elles parcouraient sans accidents et sans peine. (T2, P3, C9, 248)

L'intelligence et le courage des Américaines dépassent ceux des Américains et des philosophes. Sur ce point, Tocqueville est très progressiste, « même en comparaison avec les idées considérées comme radicales dans la période. »<sup>150</sup> La promotion ouverte d'une éducation libre de la fille et l'idée de l'égalité et supériorité des Américaines étaient si controversées en Europe, que Tocqueville a hésité jusqu'au dernier moment à inclure les chapitres sur la fille et la femme dans l'édition finale de son livre.<sup>151</sup> Tocqueville a eu besoin des arguments de ses amis, Gustave de Beaumont et Louis de

<sup>148</sup> Jean-Jacques ROUSSEAU, *Émile ou De l'éducation*, op. cit., p. 547.

<sup>149</sup> Italiques ajoutées.

<sup>150</sup> Laura JANARA, « Democracy's Family Values », in Eileen Hunt Botting et Jill Locke eds., *Re-reading the Canon : Feminist Interpretations of Alexis de Tocqueville*, University Park (États-Unis), The Pennsylvania State University Press, 2009, p. 103.

<sup>151</sup> James SCHLEIFER, *The Making of Tocqueville's Democracy in America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1980, p. 34.

Kergorlay, pour ne pas les supprimer.<sup>152</sup> Sachant cela, Botting<sup>153</sup> avance que Tocqueville est un proto-féministe : même s'il exprimait aussi des valeurs proprement rousseauistes, il est aussi un des auteurs ayant milité en faveur de plus d'individualité pour la femme, surtout à travers une éducation à la Wollstonecraft. Pour ne citer qu'un exemple concret de son influence dans les cercles féministes postrévolutionnaires, il est évident que Catharine Beecher, dans son *Treatise on Domestic Economy* en 1841, s'est inspiré du modèle tocquevillien pour l'éducation des filles.<sup>154</sup> Certes, les critiques féministes contemporains peuvent reprocher au penseur d'identifier les qualités d'esprit des Américaines comme « viriles » ou « masculines », mais l'essentiel est qu'il ait réussi à échapper, au moins partiellement, à l'héritage de Rousseau.<sup>155</sup>

### *La perte de la liberté*

La liberté de la jeune Américaine n'est pourtant pas authentique, vu qu'elle est destinée uniquement à lui apprendre à être chaste et à se soumettre. En d'autres mots, paradoxalement, les valeurs libératrices pour les femmes servent surtout à maintenir le statu quo patriarcal. Cette tension montre à nouveau que Tocqueville, qui soutient ouvertement l'enfermement de la fille énergique, est un auteur qui est difficile à cerner.

Comme nous l'avons signalé, l'éducation de la fille la transforme dans une adolescente raisonnable. Dans la société démocratique, elle apprend qu'il est plus sage d'obéir aux souhaits de l'opinion publique, c'est-à-dire, être chaste et se marier. Quand l'Américaine se marie, sa vie change radicalement :

l'indépendance de la femme vient se perdre sans retour au milieu des liens du mariage. Si la jeune fille y est moins contrainte que partout ailleurs, l'épouse s'y soumet à des obligations plus étroites. L'une fait de la maison paternelle un lieu de liberté et de plaisir, l'autre vit dans la demeure de son mari comme dans un cloître. (T2, P3, C10, 251)

Ce changement est donc dû à l'opinion publique « inexorable » « qui renferme avec soin la femme dans le petit cercle des intérêts et des devoirs domestiques, et [...] lui défend d'en sortir. » (T2, P3, C10, 251) D'abord, Tocqueville décrit comment la pression exercée par la majorité sur la femme dirige sa décision :

[L'Américaine] ne tarde pas à se convaincre qu'elle ne saurait se soustraire un moment aux usages de ses contemporains, sans mettre aussitôt en péril sa tranquillité, son honneur et jusqu'à son existence

<sup>152</sup> Tocqueville consultait très fréquemment ses amis et sa famille lors de la rédaction de ses textes. James SCHLEIFER, « Tocqueville's "Democracy in America" reconsidered », *art. cit.*, p. 128-29.

<sup>153</sup> Eileen Hunt BOTTING, *art. cit.*

<sup>154</sup> Catharine BEECHER, *A Treatise on Domestic Economy*, New York, Schocken Books, 1977.

<sup>155</sup> Même si l'ouvrage de Tocqueville ne présente pas une théorie philosophique comme *l'Émile* de Rousseau, Tocqueville soutient ouvertement l'éducation des jeunes filles en Amérique. De plus, les chapitres sur la femme ne correspondent pas univoquement à la réalité de 1830 : Tocqueville les emploie plutôt pour esquisser une situation idéale ou théorique de la démocratie en général. Voir la discussion dans la section 'L'opinion de l'Américaine' (*infra*).

sociale, et elle trouve, dans la fermeté de sa raison et dans les habitudes viriles que son éducation lui a données, l'énergie de s'y soumettre. (T2, P3, C10, 251-52)<sup>156</sup>

Ce qui frappe est le choix de mots de l'auteur : il décrit le 'choix' de l'Américaine de se soumettre à la force de la majorité comme « courageux » et attestant de sa « vigueur de volonté ». Sur ce point, Tocqueville commet la contradiction la plus flagrante de toute son œuvre. Dans le chapitre 'De l'omnipotence de la majorité aux États-Unis et de ses effets' du premier tome, l'auteur, indigné, peint une autre image de la toute-puissance de la majorité :

Lorsqu'un homme ou un parti souffre d'une injustice aux États-Unis, à qui voulez-vous qu'il s'adresse ? À l'opinion publique ? c'est elle qui forme la majorité ; au corps législatif ? il représente la majorité et lui obéit aveuglément ; au pouvoir exécutif ? [etc.] Quelque inique ou déraisonnable que soit la mesure qui vous frappe, il faut donc vous y soumettre. (T1, P2, C7, 350)

Mais, bien que « l'omnipotence politique de la majorité aux États-Unis augmente, en effet, l'influence que les opinions du public », cette omnipotence « ne fonde point » (T2, P1, C2, 18) ces opinions. Au lieu de louer la volonté « courageuse » des minorités d'être prêtes à se soumettre aux exigences de la majorité, Tocqueville déplore donc surtout que les victimes ne disposent d'aucun moyen de se protéger et déplore leur manque de choix : elles ne sont pas libres. L'auteur considère alors l'omnipotence de la majorité comme despotique. Il va jusqu'à affirmer que

[s]i jamais la liberté se perd en Amérique, il faudra s'en prendre à l'omnipotence de la majorité qui aura porté les minorités au désespoir et les aura forcées de faire un appel à la force matérielle. On verra alors l'anarchie [...] (T1, P2, C7, 359)

Il est évident que la femme, dans sa situation, n'est pas libre. Son « choix » entre l'exclusion du monde public et une vie scandaleuse n'est qu'un faux dilemme. Pour préserver la liberté dans la démocratie, Tocqueville croit qu'il est nécessaire de priver la moitié de la population de liberté. Une telle conception, qui favorise uniquement la 'majorité' et exclut systématiquement les minorités, est proprement despotique. Tocqueville n'avoue pas explicitement cette faute, mais est conscient du caractère antidémocratique de la situation des Américaines. Il essaie de se sauver en prétendant que la pression de l'opinion publique n'est pas déterminante, mais que l'Américaine elle-même veut s'abstenir de sa liberté, de son indépendance et de tout plaisir :

Je suis, du reste, très loin de croire que ce grand changement qui s'opère dans toutes les habitudes des femmes aux États-Unis, aussitôt qu'elles sont mariées, ne doive être attribué qu'à la contrainte de l'opinion publique. Souvent elles se l'imposent elles-mêmes par le seul effort de leur volonté. (T2, P3, C10, 252)

Cette brève remarque n'est pas du tout convaincante, surtout parce qu'elle suit la description de la pression exercée par la majorité..

La contradiction dévoile à nouveau l'écart entre la théorie idéaliste de Tocqueville et la réalité plus pragmatique qu'il démasque lui-même, en tant que sociologue perspicace. Tocqueville demeure conscient que la situation qu'il dépeint est une illustration de la toute-puissance hégémonique de la

---

<sup>156</sup> Italiques ajoutées.

majorité et que les femmes en sont les victimes. Néanmoins, pour sa théorie démocratique, il a besoin de la femme religieuse qui dirige les mœurs depuis sa sphère domestique. Dans ce cadre, l'auteur ne nourrit plus de scrupules vis-à-vis de la pression qu'impose la majorité tyrannique et vis-à-vis de la perte de liberté pour la femme.<sup>157</sup> Si l'Américaine est « courageuse » dans sa soumission à la majorité, elle l'est parce que sa soumission favorise indirectement la santé morale de la société. En tant que personne authentique, elle ne compte pas : son emprisonnement la rend plus triste qu'heureuse<sup>158</sup>, mais ses propres sentiments sont inférieurs à sa fonction plus noble de régulatrice des mœurs.

Notons encore que certains chercheurs<sup>159</sup> lisent les chapitres de la femme différemment. Ces académiciens, qui soulignent aussi la nature progressive des chapitres sur l'éducation de la jeune Américaine, jugent que les remarques finales de Tocqueville sont ironiques :

Les Américains, qui ont laissé subsister dans la société l'infériorité de la femme, l'ont donc élevée de tout leur pouvoir, dans le monde intellectuel et moral, au niveau de l'homme ; et, en ceci, ils me paraissent avoir admirablement compris la véritable notion du progrès démocratique. (T2, P3, C12, 266)

Même en respectant la logique de la théorie démocratique de Tocqueville, il est difficile de ne pas repérer un ton tragique dans les phrases ci-dessus. Ce ton culmine dans le mot « infériorité », qui contraste violemment avec l'éloge des qualités morales et intellectuelles de la femme qui précèdent. La remarque qui suit donne encore plus de poids à l'interprétation du chapitre comme ironique : Tocqueville affirme que la « *supériorité* »<sup>160</sup> cause « la prospérité singulière et la force croissante » (T2, P3, C12, 266) des Américains. Eileen Hunt Botting<sup>161</sup> en tire des conclusions radicales :

Avec son portrait compatissant de la conjointe américaine noble mais triste, Tocqueville prévenait le lecteur de l'anticipation de l'échec moral, social et politique de la tentative américaine de concilier la différenciation sexiste à la Rousseau avec l'éducation progressive à la Wollstonecraft, ainsi que de l'échec de sa propre tentative de la défendre. Tocqueville devait être totalement conscient que les deux philosophies avaient des buts ultimement contradictoires quant au développement personnel et aux rôles sociaux des femmes; il supposait indéniablement qu'elles pouvaient être temporairement maintenues en tandem puisque l'école de Wollstonecraft s'adaptait au mieux aux philosophies de l'époque démocratique.

Nous partageons partiellement ce point de vue. Tocqueville montre en effet qu'il est sensible aux injustices de la situation de la femme et que la tension entre le modèle rousseauiste et l'éducation libre accentue le sort tragique de l'Américaine. Avec les analyses de notre étude à l'esprit, il est possible d'ajouter que Tocqueville, avec ses remarques finales, montre qu'il est en désaccord avec la construction sociale qui exclut la femme. Néanmoins, il nous semble improbable que Tocqueville,

<sup>157</sup> « Tout en considérant la liberté comme le plus grand des biens, il fait une exception quant aux femmes. » Laura JANARA, *art. cit.*, p. 60. Nous traduisons.

<sup>158</sup> « [les Américaines] paraissaient tout à la fois tristes et résolues. » (T2, P3, C10, 253)

<sup>159</sup> Cfr. Eileen Hunt BOTTING, *art. cit.*, p. 119. Le discours de Cheryl Welsh est plus modéré, quand elle suggère aux lecteurs de Tocqueville de « prêter attention à toutes les possibles interprétations » des passages. Cheryl WELSH, « Beyond the 'Bon ménage'. Tocqueville and the Paradox of Liberal 'Citoyennes' », *art. cit.*, p. 26.

<sup>160</sup> Italiques ajoutées.

<sup>161</sup> Eileen Hunt BOTTING, *art. cit.*, p. 119. Nous traduisons.

après tous ses efforts pour justifier l'exclusion de la femme, ait indiqué par ses remarques finales que la situation ne serait pas durable, comme le soutient Botting. Nous soutenons que sa conclusion amère déplore qu'automatiquement, la femme intelligente et courageuse doive se sacrifier pour la liberté démocratique, ou, en d'autres mots, que sa solution durable requiert des victimes.

*b. La responsabilité morale*

Dans la théorie fonctionnaliste des différences naturelles entre les sexes, la femme est réduite à ses tâches au sein de la famille nucléaire. Elle doit y équilibrer la vie morale de la société, ce qui implique de graves responsabilités qu'elle n'a pas choisies mais qui, plutôt, lui sont imposées. Une telle situation n'est pas innocente : la liberté de la femme est reléguée à l'arrière-plan, vu que naturellement, elle a des tâches à accomplir pour la société. Il serait égoïste de vouloir échapper à ce rôle, car ce comportement causerait la décadence morale de la société. Cette conséquence n'est pas une implication simplement théorique du modèle de Tocqueville : un grand nombre de conservateurs et communautaristes invoque encore ce discours.<sup>162</sup> Nous rappelons la discussion sur la révolution sexuelle (dans la partie 'Le relativisme moral') : l'invention des modes de contraception a relâché les mœurs sexuelles, ce qui, selon les critiques de cette révolution, a causé une augmentation des crimes et des maux sexuels. Indirectement, cette discussion concerne aussi la place de la femme dans la société. Après les années 1960, la femme s'est émancipée et elle est entrée dans la sphère publique, originellement destinée à l'homme. Plusieurs conservateurs jugent alors que l'absence de la femme dans la famille a produit une lacune morale : avec la disparition de la mère, la famille s'effondre et une décadence morale générale en est la conséquence. Par exemple, les enfants, « les vraies victimes »<sup>163</sup> de l'émancipation de la femme selon ces conservateurs, ne jouissent plus d'une vraie éducation, vu qu'ils grandissent plutôt dans des crèches ou d'autres institutions pédagogiques privées. L'absence des parents « inflige des cicatrices aux enfants qu'ils porteront toutes leurs vies » et qui affecteront plus tard la société.<sup>164</sup> Dans cette vision, dans laquelle nous reconnaissons aisément la pensée de Tocqueville et de Rousseau, la famille est considérée comme le lieu social par excellence où on apprend à apprécier les mœurs, à l'opposition de la société matérialiste. La citation suivante en dit long :

Chaque famille doit être un îlot d'amour, de pardon, de générosité, de servitude, de gratitude et de confiance. La société peut alors être construite sur la base la plus inébranlable qu'il existe : celle de

---

<sup>162</sup> Nous n'attribuons évidemment pas l'invention de ce discours à Tocqueville, nous soulignons surtout que ce discours est très présent dans *De la démocratie en Amérique* et qu'il n'est pas innocent.

<sup>163</sup> Joan ALDOUS, « American Families in the 1980s : Individualism run amok? », *Journal of Family Issues*, 8, 4, 1987, p. 423.

<sup>164</sup> Cette citation provient d'un site hollandais 'pro-life' : les contributeurs de la page sont des critiques sévères de la révolution sexuelle et veulent rétablir les mœurs « de jadis ». *n.n.* « Seksuele revolutie ». Version électronique : <<http://www.prolifeactie.eu/seksuele-revolutie1.html>> (consulté le 20 mai 2016). Nous traduisons.

l'amour et du dévouement dans la famille. La famille est une société en format miniature qui mérite d'être respectée, soutenue et protégée, non pas méprisée, contestée ou brisée.<sup>165</sup>

Des chercheurs comme Delba Winthrop et William Mathie sont exemplaires de ce courant. Comme solution à la situation actuelle, ces communautaristes suggèrent aux femmes de retrouver leur place « naturelle » au sein de la famille nucléaire. Ce retour à la normalité, qui est en premier lieu avantageux pour les mœurs de la société, implique également que la femme doive effacer sa propre volonté pour 'la bonne cause'. Delba Winthrop<sup>166167</sup>, quant à elle, veut convaincre les femmes de regagner la sphère domestique avec un autre argument : elle soutient que la femme n'a rien gagné en sortant de sa sphère harmonieuse, et qu'elle serait plus heureuse en échappant aux effets malicieux de l'individualisme, propres à la sphère publique :

Pourquoi est-ce que les femmes devraient être satisfaites de ce qui pourrait être perçu comme une désignation arbitraire ? L'unique type de réponse qui pourrait adéquatement convenir à cette question [...], je pense, est [...] que la sphère publique démocratique n'est pas et ne peut pas être assez suffisante ou satisfaisante au point d'apporter une « libération » sensée de chaque sexe. Les hommes ne sont pas mieux, mais pires en étant de sortie. Dans notre démocratie, ils sont nécessairement malheureux, et de par ce fait, les femmes aussi. Ceci est le triste point de vue de Tocqueville.

Ce discours est problématique pour différentes raisons. En premier lieu, la solution de Winthrop, à partir de l'ouvrage de Tocqueville, atteste d'une nostalgie aveugle et n'est plus du tout réaliste. Comme le remarque Jody Heymann<sup>168</sup>, dans le système économique actuel américain, la situation financière de la famille moyenne requiert que les deux membres du couple travaillent. Un retour de la femme dans sa sphère domestique ne convient dès lors plus aux exigences de notre époque. En deuxième lieu, Mohan<sup>169</sup> et Janara<sup>170</sup> indiquent que Winthrop exagère l'image négative de la vie publique de Tocqueville. Winthrop considère *De la démocratie en Amérique* comme une mise en garde contre le monde démocratique corrompu, comme un ouvrage qui élève surtout l'exclusion d'une telle société. Cette conception est fautive. Comme nous l'avons vu, le but de Tocqueville est d'instruire la démocratie, d'indiquer ses maux pour mieux gérer le système. Jamais il ne suggère que la meilleure attitude envers la démocratie soit d'enfermer la femme dans un bunker domestique. Au contraire, cette solution rappelle l'attitude individualiste dénoncée par l'auteur qu'il faut à tout prix combattre. En troisième lieu, l'argument de Winthrop s'appuie à nouveau sur la théorie de la division naturelle des tâches entre les sexes : comme dans les écrits de Rousseau, la femme appartient naturellement à la sphère domestique. Ce qui est problématique dans cette argumentation est que la liberté de la femme soit inférieure au bon fonctionnement de la société. De plus, une telle vision suppose qu'elle ait des responsabilités morales que l'homme n'aurait pas.

<sup>165</sup> *Ibid.* Nous traduisons.

<sup>166</sup> Delba WINTHROP, « Tocqueville's American Woman and "The True Conception of Democratic Progress" », *Political Theory*, 14, 2, 1986, p. 245.

<sup>167</sup> William Mathie avance des idées similaires. William MATHIE, *art. cit.*, p. 26, 29, 30.

<sup>168</sup> Jody HEYMANN, « Can working families ever win? », *Boston Review*, 27, 1, 2002, p. 4.

<sup>169</sup> Anjali MOHAN, *art. cit.*, p. 36-37 ; Laura JANARA, *art. cit.*, p. 50.

<sup>170</sup> Laura JANARA, *art. cit.*, p. 48-49.

Jocelyn Boryzcka<sup>171</sup> répond aux idées des chercheurs comme Winthrop et Mathie avec ses propres solutions, en partant de la théorie de Tocqueville. Elle argumente que la situation que Tocqueville décrit et loue n'est pas du tout optimale pour ses buts ultimes, c'est-à-dire éviter le despotisme et stimuler le civisme.<sup>172</sup> Conformément à notre analyse, la chercheuse montre que la division des tâches dans l'Amérique de Tocqueville est surtout en place pour des raisons d'utilité économique : les hommes peuvent s'occuper de leurs carrières, les femmes règlent les affaires domestiques. Ainsi, pour les deux groupes, l'activité politique est reléguée à l'arrière-plan. En outre, les Américains sont libres de toutes responsabilités morales, en vivant et en travaillant dans la sphère publique amoralisée. Ce sont exactement ces hommes, dans leur sphère amoralisée, qui doivent participer à la politique locale, et logiquement, comme le montre excellemment Boryzcka, même cette participation est stimulée par des intérêts égoïstes : les Américains manipulent le système politique pour obtenir des bénéfices personnels.<sup>173</sup> Ainsi, la chercheuse démontre un nouvel écart entre la théorie de Tocqueville, où les hommes entrent dans la vie politique pour la cause collective, inspirés par la religion et par leurs épouses, et les motifs matérialistes et égoïstes véritables des Américains dans la pratique. De leur côté, les femmes, qui demeurent en dehors de la sphère politique, sont « vertueuses » et « courageuses » (voir *supra*). Elles le sont parce qu'elles portent (quoiqu'obligatoirement) toute la responsabilité morale de la société<sup>174</sup>, alors que les hommes peuvent vivre de manière irresponsable dans la sphère publique et politique. Tocqueville sanctifie alors la *passivité* politique, et non pas l'activité politique, comme l'étalon de l'excellence morale.<sup>175</sup> À cela s'ajoute qu'un régime qui interdit tyranniquement aux minorités le droit de décider de leur propre sort, est un régime despotique.

Pour satisfaire le but ultime de Tocqueville, qui est d'éviter que le despotisme ne s'empare de la démocratie, Boryzcka suggère une autre solution bicéphale à l'auteur dans laquelle la femme peut en outre s'échapper au faux dilemme de la pression publique. Il s'agit d'offrir la pleine citoyenneté aux femmes et d'équilibrer la responsabilité morale entre les deux sexes.<sup>176</sup> En premier lieu, les femmes auraient le droit à l'autodétermination, ou, en d'autres mots, elles seraient libres. En deuxième lieu, les deux sexes seraient tous deux aussi responsables de la santé morale de la société. Ce modèle brise le mur entre la sphère publique et la sphère privée, vu que tant l'homme que la femme s'occuperaient du travail domestique et professionnel : la femme et *l'homme au foyer*, et l'homme et la *femme politique*. Idéalement, cette solution combattrait aussi l'amoralité dans la vie publique, ce qui favoriserait l'activité politique sincère et désintéressée des citoyens. Avec son modèle, Boryzcka soutient l'argumentation de Jack Turner, qui démontre aussi l'incompatibilité de la théorie

---

<sup>171</sup> Jocelyn BORYZCKA, *art. cit.*, p. 281-304.

<sup>172</sup> *Ibid.*, p. 283-84.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 292-93.

<sup>174</sup> *Ibid.*, p. 289.

<sup>175</sup> *Ibid.*, p. 288-90.

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 299-302.



rousseauiste de Tocqueville et l'attitude économique des Américains mêmes. De plus, avec ses remarques concernant la responsabilité morale, la chercheuse réveille le lecteur dans son illusion selon laquelle la femme occidentale aurait définitivement atteint le niveau de l'homme. Boryzcka rappelle que la femme du 21<sup>e</sup> siècle a en effet obtenu les mêmes droits civiques que l'homme, mais qu'elle est encore surchargée de responsabilités domestiques : les femmes sont devenues des citoyennes à part entière, mais le poids de la responsabilité morale n'est, lui, pas encore correctement divisé. Comme Hochschild<sup>177</sup> l'indique, « alors que les femmes basculent de plus en plus du travail non rémunéré au travail rémunéré, elles endossent le double fardeau du travail productif en-dehors du foyer tout en faisant la plupart du travail reproductif en-dedans. » Dans les couples belges, par exemple, la femme consacre deux fois plus de temps aux tâches ménagères et aux soins infantiles que l'homme.<sup>178</sup> De plus, au moment de la naissance d'un enfant, ou au moment où les deux membres d'un couple sont sous pression professionnelle, la femme, et non l'homme, est « chassée vers sa cuisine »<sup>179</sup><sup>180</sup>. Même si la femme peut idéalement abandonner ses tâches « naturelles », socialement elle n'est encore censée prendre ses responsabilités. Avec sa double solution, Boryzcka, comme d'autres universitaires<sup>181</sup>, montre que la description et l'analyse perspicaces de Tocqueville peuvent encore nous servir<sup>182</sup>, notamment pour repérer les erreurs encore présentes dans notre société. Le lecteur qui lit les chapitres sur la femme et se contente de la situation du 21<sup>e</sup> siècle, se trompe : la femme est chargée de plus de responsabilités, ce qui peut expliquer, entre autres, son absence de fonctions importantes et l'écart de rémunération entre les sexes.<sup>183</sup>

### c. *L'opinion de l'Américaine*

Dans un seul paragraphe, Tocqueville mentionne ce que les Américaines elles-mêmes pensent de leur exclusion :

Je n'ai pas remarqué que les Américaines considérassent l'autorité conjugale comme une usurpation heureuse de leurs droits, ni qu'elles crussent que ce fût s'abaisser de s'y soumettre. Il m'a semblé voir, au contraire, qu'elles se faisaient une sorte de gloire du volontaire abandon de leur volonté, et qu'elles mettaient leur grandeur à se plier d'elles-mêmes au joug et non à s'y soustraire. (T2, P3, C12, 264-65)

<sup>177</sup> Arlie HOCHSCHILD, *The Second Shift*, New York, Penguin Books, 1998. Cité par Jocelyn BORYZCKA, *art. cit.*, p. 286. Nous traduisons.

<sup>178</sup> Ignace GLORIEUX et Theun-Pieter VAN TIENOVEN, « Vervagen de verschillen? Evoluties in de tijdsbesteding en rolverdeling van vrouwen en mannen in België (1966, 1999, 2005) », *Genderstudies : een genre apart? Een stand van zaken*, Catherine Wallemacq et Lisa Wouters (éds.), Bruxelles, Sophia, 2009, p. 30-43.

<sup>179</sup> Pour l'expression de la femme « chassée vers sa cuisine », nous nous sommes inspirés sur le titre de cet article néerlandais : Lucas WENNIGER, « Overwerk jaagt vrouw terug achter het aanrecht ». Version électronique : <<http://925.nl/archief/2008/08/09/overwerk-jaagt-vrouw-terug-achter-het-aanrecht/>> (consulté le 20 mai 2016).

<sup>180</sup> Youngjoo CHA, « Reinforcing Separate Spheres : The Effect of Spousal Overwork on the Employment of Men and Women in Dual-Earner Households », *American Sociological Review*, 75, 2, 2010, p. 303-29.

<sup>181</sup> Cfr. Jean Bethke ELSHTAIN, « Women, Equality and the Family », *art. cit.*

<sup>182</sup> Rappelons aussi les analyses perspicaces de Tocqueville de la pression de la majorité ou du relativisme moral.

<sup>183</sup> Youngjoo CHA, « Overwork May Explain 10 Percent of Men's Wage Advantage Over Women », *Council on Contemporary Families Brief Reports*, 2014. Version électronique : <<https://contemporaryfamilies.org/gender-revolution-rebound-brief-overwork-explains-wage-differences/>> (consulté le 20 avril 2016).

Si cette observation correspond à la réalité, Tocqueville pourrait bien avoir raison : les Américaines auraient une inclination à la vertu. Néanmoins, il note aussi : « C'est là, du moins, le sentiment qu'expriment les plus vertueuses: les autres se taisent [...] » (T2, P3, C12, 265). Ainsi, Tocqueville évoque les effets tyranniques de l'opinion publique qui « trace un cercle formidable autour de la pensée » (T1, P2, C7, 353) et qui oblige les femmes à se taire : « tant que la majorité est douteuse, on parle ; mais dès qu'elle s'est irrévocablement prononcée, chacun se tait, et amis comme ennemis semblent alors s'attacher de concert à son char. » (T1, P2, C7, 353) Tocqueville ne peut pas mentionner les critiques de la part des femmes, car elles sont impossibles en Amérique. En outre, nous l'avons vu, les opinions des Américaines ne sont pas pertinentes, vu que les femmes sont réduites à leur fonction au sein de la famille : leur liberté est inférieure à leur tâche naturelle.

L'absence de perspective féminine pourrait s'expliquer aussi par le fait que Tocqueville n'a tout simplement pas pris le temps de dialoguer avec les Américaines. George Wilson Pierson<sup>184</sup> nous informe que le penseur a surtout parlé avec des hommes américains et qu'aucun de ses informateurs principaux n'était une femme. Ainsi, Tocqueville n'aurait pas su ce exactement que les Américaines pensaient de leur situation. Néanmoins, selon d'autres chercheurs<sup>185</sup>, la raison principale de cette lacune est que les Américaines de Tocqueville sont des stéréotypes idéalisés et que l'auteur a éliminé les éléments réels qui n'étaient pas compatibles avec sa théorie démocratique. Nous soutenons cette thèse. Prenons le passage suivant, presque hyperbolique :

Vous ne voyez point d'Américaines diriger les affaires extérieures de la famille, conduire un négoce, ni pénétrer enfin dans la sphère politique ; mais on n'en rencontre point non plus qui soient obligées de se livrer aux rudes travaux du labourage, ni à aucun des exercices pénibles qui exigent le développement de la force physique. Il n'y a pas de familles si pauvres qui fassent exception à cette règle. (T2, P3, C12, 265)

Tocqueville ajoute qu'« on n'entend point aux États-Unis d'épouse adultère réclamer bruyamment les droits de la femme, en foulant aux pieds ses plus saints devoirs. » (T2, P3, C12, 265) Or, ces images ne correspondent pas à la réalité américaine de 1830. Laura Janara<sup>186</sup> écrit qu'il y avait bien une activité proto-féministe aux États-Unis, avec des femmes qui s'opposaient à leur place 'naturelle' et qui se mobilisaient pour obtenir des droits politiques et sociaux. Il est improbable que l'auteur n'en fût pas conscient et que ses mots soient des fautes innocentes, dues aux informations incorrectes que les informateurs masculins lui auraient offertes. Conformément à l'argumentation de Botting<sup>187</sup>, il nous semble plus plausible de penser que Tocqueville a consciemment idéalisé la situation. Tocqueville a

<sup>184</sup> George Wilson PIERSON, *Tocqueville and Beaumont in America*, Oxford, Oxford University Press, 1938, p. 782-86.

<sup>185</sup> Sur ce point, nous sommes d'accord avec Kerber et Welsh. « Tocqueville's women are stereotypes », selon Kerber, confirmé par Cheryl Welsh, qui trouve que les Américaines de Tocqueville sont « romancées ». Welsh va jusqu'à voir dans l'Américaine une représentation de Tocqueville même, vu que les deux avaient fait un sacrifice pour la stabilité politique de leur pays. Nous jugeons, contrairement à Welsh, qu'il est improbable que Tocqueville ait consciemment créé un tel parallélisme. Cheryl WELSH, *De Tocqueville, op. cit.*, p. 204-5.

<sup>186</sup> Laura JANARA, *art. cit.*, p. 63.

<sup>187</sup> Eileen Hunt BOTTING, *art. cit.*, p. 103.

« créé son Américaine comme idéaltype philosophique », représentant la promesse de la démocratie idéale, en contraste avec la femme adultère et aristocratique dans les débris européens. Comme nous l'avons noté dans la première partie de cette étude, le but de l'ouvrage était de montrer aux Français comment une démocratie doit *idéalement* être dirigée. Dans cet objectif, une description tout à fait réaliste de la situation est d'une importance secondaire. L'auteur lui-même est bien conscient du danger de l'idéalisation de la réalité :

Je ne sais si j'ai réussi à faire connaître ce que j'ai vu en Amérique, mais je suis assuré d'en avoir eu sincèrement le désir, et de n'avoir jamais cédé qu'à mon insu au besoin d'adapter les faits aux idées, au lieu de soumettre les idées aux faits. (T1, Introduction, 70)

Mais, selon Jean Marc Piret<sup>188</sup>, Tocqueville a bien adapté « les faits aux idées ». Piret affirme qu'il est propre au second livre de *De la démocratie en Amérique*, qui est le seul volume de discuter la femme, de s'écarter de la réalité :

Le second livre a l'air d'un traité philosophique et abstrait dans lequel Tocqueville, à partir de l'idéaltype du système démocratique et l'égalité des conditions qui le caractérise, réfléchit sur les possibilités et les dangers de la liberté. À mesure qu'on progresse dans la seconde partie, cette réflexion tourne de moins en moins autour de l'Amérique, et de plus en plus autour des menaces de la liberté dans un gouvernement centralisé et démocratique en général.

James Schleifer<sup>189</sup> a même décrypté que les structures syntaxiques des deux tomes diffèrent largement et que « le taux élevé de mots abstraits dans la *Démocratie* de 1840 reflète son caractère beaucoup plus abstraite ». Ainsi, la seconde *Démocratie* apporte surtout « un schéma théorique »<sup>190</sup>. Le dessin de Tocqueville représente alors l'environnement idéal pour une démocratie saine<sup>191</sup> : pas de femmes adultères ou ouvertement mécontentes de leur exclusion, mais des épouses chastes qui n'ont aucune ambition à perturber l'ordre démocratique.

<sup>188</sup> Jean Marc PIRET, *art. cit.*, p. 239. Nous traduisons.

<sup>189</sup> James SCHLEIFER, « Toqueville's "Democracy in America" reconsidered », *art. cit.*, p. 130.

<sup>190</sup> Jean-Claude LAMBERTI, *art. cit.*, p. 165.

<sup>191</sup> Dans *Histoire de la littérature française* de Xavier Darcos, *De la démocratie en Amérique* est même présenté comme un ouvrage d'un philosophe qui ne fait rien d'autre que définir « les conditions idéales de fonctionnement d'une démocratie. » Xavier DARCOS, *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1992, p. 308. Pour l'article le plus emblématique sur ce sujet, cfr. Seymour DRESCHER, « Tocqueville's Two Democracies », *Journal of the History of Ideas*, 1964, 3.



## 4. Conclusion

Sur plusieurs points dans les chapitres étudiés, Tocqueville est un progressiste radical. Il promulgue une éducation très libérale et trouve que les femmes sont, potentiellement, mentalement supérieures aux hommes. Pour ne pas heurter l'opinion de ses lecteurs conservateurs, il a longtemps hésité à inclure dans l'ouvrage les chapitres concernant la femme, d'autant plus que son analyse proto-féministe montre que la soumission de la femme n'est rien d'autre qu'une construction sociale, non naturelle. En même temps, paradoxalement, Tocqueville s'oppose violemment à l'émancipation féminine. Il se moque des féministes radicales en Europe, ces 'épouses adultères' qui « réclame[nt] bruyamment les droits de la femme, en foulant aux pieds [leurs] plus saints devoirs. » (T2, P3, C12, 265) Plus que tout, l'activisme « anormal » des femmes l'effraye :

J'ai souvent été surpris et presque *effrayé* en voyant la dextérité singulière et l'heureuse audace avec lesquelles ces jeunes filles d'Amérique savaient conduire leurs pensées et leurs paroles au milieu des écueils d'une conversation enjouée ; (T2, P3, C9, 248)<sup>192193</sup>

L'éducation libre qu'il défend produit des filles viriles, des femmes actives, en somme, un sexe plus sage que les philosophes. L'auteur les craint, parce qu'un jour, ces filles fortes pourraient se libérer du joug domestique, qui n'est, nous l'avons souligné, que socialement construit. Pour combattre son anxiété, il floute la réalité et idéalise la situation. Le résultat de cette manipulation est une image de l'Américaine courageuse qui se soumet volontairement et révèle encore une fois le but de Tocqueville : montrer aux Français comment leur société démocratique pourrait et devrait être organisée.<sup>194</sup> Malheureusement pour l'auteur, la réalité de 1830 était bien différente : alors que Tocqueville visitait les États-Unis, les premiers groupes proto-féministes se mobilisaient déjà, militant pour plus de droits politiques et pour des réformes sociales.<sup>195196</sup> Cent ans plus tard, incitée par les

---

<sup>192</sup> Italiques ajoutées.

<sup>193</sup> Sur l'opinion de Tocqueville quant à l'émancipation de la femme dans ses correspondances privées, cfr. Cheryl WELSH, « Beyond the 'Bon ménage'. Tocqueville and the Paradox of Liberal 'Citoyennes' », *art. cit.*

<sup>194</sup> En outre, selon Laura Janara, les descriptions cadrent dans le but d'apaiser les lecteurs conservateurs et progressistes. Ainsi, Janara estime que l'Américaine de Tocqueville incarne toutes les contradictions des idées de *De la démocratie en Amérique* : la transition malaisée de l'aristocratie vers la démocratie, d'une situation fixe et contrôlée vers la liberté totale. Dès lors, la fille intelligente qui fait peur est la personification des régimes post-aristocratiques et instables. Laura JANARA, *art. cit.*, p. 57-60.

<sup>195</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>196</sup> Cott et Kerber estiment même que l'emprisonnement de la femme dans sa propre sphère a favorisé le développement des premières organisations activistes modestes : « le mouvement politique féministe du 19e siècle s'était développé à partir de la séparation des domaines et avait tiré sa forme distinctive et ses intérêts de cette séparation [...] Même si l'idée du domaine des femmes n'était pas nécessairement proto-féministe, la domesticité et le féminisme étaient liés par "la perception de la 'féminité' par les femmes" comme une définition auto-suffisante et de la sororité implicite là-dedans. Cette prise de conscience [...] était une condition sine qua non nécessaire au féminisme. » La dichotomie politique, sociale et physique entre homme et femme favorisait lentement la création d'une identité proprement féminine, ce qui résultait dans une « sisterhood ». Cette identité collective était à la base de la mobilisation féministe. Nancy F. COTT, *The Bonds of Womanhood : "Woman's Sphere" in New England, 1780-1835*, New Haven, Yale University Press, 1977, p. 70, 125, 173, 197, 200, 205 ; Linda KERBER, *art. cit.*, p. 15-16. Nous traduisons.

efforts des groupements activistes, la femme se libère du foyer et rejoint son (ex- !)mari dans la sphère de travail. Le cauchemar de Tocqueville est devenu réalité.

Rappelons pourtant que le vrai cauchemar de Tocqueville ne concerne pas directement le sort de la femme. Avec *De la démocratie en Amérique*, le penseur voulait surtout empêcher la décadence de son pays. Cette décadence n'a, au fond, rien à voir avec l'homme au foyer ou avec les émancipations féministes : plus que tout, le penseur voulait préserver *la liberté* des citoyens. En vérité, la liberté tocquevillienne se perd dans le dévouement aveugle aux plaisirs matérialistes, qui rend le citoyen froid au sort de la communauté et de son voisin. Tocqueville craignait précisément l'individualisme, cette atomisation cynique propre à l'époque démocratique, qui causerait sans doute le despotisme moderne, doucement et bourgeoisement tyrannique. Dans ce sens, la femme, gardienne de la famille paisible, sert d'amortisseuse. Ce n'est que dans ce sens que Tocqueville s'oppose à l'émancipation de l'Américaine.<sup>197</sup>

Comment pourrions-nous enfin établir un parallèle entre les réflexions de l'auteur et les sociétés contemporaines? Rappelons la discussion entre Jean-Marc Chartré et Jean-Louis Benoît. Chartré isolait quelques passages de *De la démocratie en Amérique* dans lesquels Tocqueville soutient la politique impérialiste de la France. Il en conclut que, en 2004, Tocqueville voterait pour les républicains. Benoît, en revanche, souligne l'extrême prudence nécessaire lorsqu'on cite Tocqueville et rappelle l'importance des « pensées mères » de Tocqueville, que ni les républicains, ni les démocrates ne respectent. Autrement dit, lire Tocqueville signifie surtout rechercher et réinterpréter les idées générales qui donnent lieu à ses conseils concrets, inévitablement ancrés dans le contexte du 19<sup>e</sup>, et réfléchir selon une perspective proprement tocquevillienne.

Pour Tocqueville, la femme au foyer freine l'individualisme et le despotisme. Si elle s'émancipe, la société s'effondre. Nous avons invoqué plusieurs penseurs contemporains qui accordent la même importance à la famille. Ils ne voient aucune autre solution que le retour rigide à la situation 'harmonieuse' décrite dans *De la démocratie en Amérique*. Aujourd'hui encore, Delba Winthrop<sup>198</sup> trouve que « someone has to stay home », et ce « someone » est la femme. Une telle conclusion, à partir de l'ouvrage de Tocqueville, ne fait pas honneur au texte du penseur, tout simplement parce que le contexte d'aujourd'hui est radicalement différent. Comme nous l'avons vu, la situation économique occidentale a beaucoup évolué dans les dernières décennies, à un point tel qu'il n'est plus réaliste qu'un des deux membres du couple ne travaille pas. À côté de cet argument, la position des penseurs comme Winthrop témoigne de peu de flexibilité : ils refusent de renoncer à la vision rousseauiste de la femme comme un être naturellement domestique. Notons encore que la caractéristique principale de la théorie de Tocqueville est précisément l'abondance de paradoxes :

<sup>197</sup> Presque unanimement, les chercheurs tocquevilliens qui discutent le rôle de la femme se mettent d'accord avec cette interprétation de *De la démocratie en Amérique*. Rappelons pourtant l'exposé de Eileen Hunt Botting, selon qui les chapitres sur la femme sont ironiques et incarnent une critique à l'encontre du système américain.

<sup>198</sup> Delba WINTHROP, *art. cit.*, p. 253.

Tocqueville défend une position classiquement rousseauiste, mais démontre en même temps son invalidité et ses tensions inhérentes. Le récit de Tocqueville ne prouve certainement pas la durabilité de la famille nucléaire et de la femme docile.

Au lieu de prétendre qu'il soit préférable (et possible) de transposer les solutions concrètes de Tocqueville à l'époque actuelle, il vaut mieux analyser la situation du 21<sup>e</sup> *selon une perspective tocquevillienne*. Il faut que nous nous demandions, comme l'auteur, « où sommes-nous donc ? » (T1, Introduction, 67) En d'autres mots, il faut repérer dans quelle mesure nous, les citoyens, sommes encore libres. En outre, il faut chercher des solutions constructives, en partant des idées de base de l'œuvre de Tocqueville.

À partir de la deuxième vague féministe, celle des années 1960, la femme s'est appropriée le droit d'entrer dans la sphère de travail. La conséquence en est, en somme, que

les femmes ont été retirées du foyer sans que les hommes y retournent. Plus personne n'est maintenant chargé des tâches particulières que Tocqueville avait assignées aux femmes : la formation civique et éthique à l'intérieur du domaine domestique étendu. Les hommes et les femmes aux États-Unis, selon les meilleures données disponibles, travaillent plus longtemps et plus assidûment qu'ils n'aient jamais travaillé, en-dehors du foyer.<sup>199</sup>

Premièrement, il est indiscutable que le travail absorbe aujourd'hui la vie des citoyens : ils travaillent de plus en plus durement, et leur profession est devenue leur trait identitaire majeur. Ce renfermement dans la sphère professionnelle n'est plus un choix : pourchassé par la pauvreté imminente, le citoyen doit travailler de plus en plus pour survivre. Quand il perd son emploi, il ne perd pas uniquement son revenu, mais aussi son trait identitaire majeur. Ainsi, on est arrivé au point où les citoyens vivent *pour* le travail. Pour Tocqueville, cette situation serait sans doute le point culminant de la croissance de l'individualisme. Deuxièmement, le moyen par excellence pour atténuer les tendances matérialistes, la famille, est définitivement abandonné. Le travailleur et la travailleuse sont si chargés par leurs vies professionnelles « qu'aucun des deux ne s'occupe plus des tâches domestiques, anciennement assignées à la femme : la formation civique et éthique dans une sphère domestique. »<sup>200</sup> Il est typique de différents groupements féministes contemporains de ne pas reconnaître cette situation comme un problème. Ces féministes élèvent un idéal de 'female empowerment' calqué uniquement sur le succès professionnel. Nous n'allons cependant pas aussi loin que Sanford Kessler selon qui, nous l'avons vu, l'émancipation de la femme a mené à une augmentation considérable « du crime, du suicide, de l'abus de drogues, de la dépendance à l'assistance sociale et de l'illégitimité. »<sup>201</sup> Néanmoins, même si cela est complexe à démontrer, il serait sage de reconsidérer ces objectifs purement professionnels<sup>202</sup> et de

<sup>199</sup> Jean Bethke Elstain, « Women, Equality and the Family », *art. cit.*, p. 162. Nous traduisons.

<sup>200</sup> *Ibid.*

<sup>201</sup> Sanford KESSLER, *art. cit.*, p. 477. Nous traduisons.

<sup>202</sup> Sur ce point, nous sommes bien d'accord avec Delba Winthrop : « plusieurs féministes soutiennent maintenant qu'une transformation radicale de la société est requise pour libérer les femmes aussi bien que les hommes. Cependant, quelle est précisément la forme de cette nouvelle société qui peut se passer de toutes les conventions [...] ? [Les femmes] jouiront de bénéfices sur le plan matériel et recevront une reconnaissance

revaloriser le rôle de la famille, si importante pour Tocqueville. Au sein de la sphère domestique, il restera toujours de l'ouvrage à réaliser : l'éducation des enfants, les soins de santé, *etc.* Tout ce domaine de travail de prestation des soins n'est pas pleinement valorisé : par exemple, ceux qui s'en chargent le font gratuitement. De plus en plus, de telles tâches sont déléguées à des organisations privées : l'enfant est élevé par une nourrice, plutôt que par ses parents. Est-ce un problème ? En apparence, non : des études ont montré que l'enfant devient plus sensible à de futurs problèmes psychosociaux s'il est élevé par un parent qui ne travaille pas.<sup>203</sup> Néanmoins, cette constatation est plutôt liée à la pauvreté que le chômage entraîne<sup>204</sup>, et l'absence des parents entraîne d'autres problèmes physiques pour l'enfant.<sup>205</sup> En outre, par l'obligation économique de travailler et par l'opprobre publique de ceux qui restent chez eux, les parents n'ont même pas la possibilité de se préoccuper entièrement du travail familial et non payé.

La solution, non seulement pour l'enfant, mais aussi pour les parents, pourrait être de passer à un système où les soignants sont payés par l'état. Ce n'est qu'en reconnaissant les tâches familiales comme du vrai travail, que l'opprobre publique peut disparaître. Il n'existe d'ailleurs aucune raison pour supposer que le soignant moderne doit être la femme. Comme Boryzcka (*supra*), nous soutenons une redistribution de la responsabilité morale : il existe bien des différences naturelles entre les sexes, mais elles ne sont sûrement pas pertinentes quand il s'agit de la répartition du travail. En somme, la discussion de Tocqueville nous apprend à revaloriser et repenser la sphère privée, abandonnée depuis 1960. L'idéologie courante qui élève le lieu de travail comme unique endroit qui favorise l'épanouissement personnel, est ainsi bouleversée.

Quoique important, nous jugeons qu'un tel enseignement est encore trop limité. Le plus crucial demeure la « pensée mère » de Tocqueville : il faut combattre l'individualisme et stimuler le sens communautaire afin de créer une société politisée avec de vrais *citoyens*. Dans un certain sens, la revalorisation de la famille au milieu de l'obsession pour la vie professionnelle s'intègre dans le cadre précédemment établi, mais elle n'est pas une solution satisfaisante à elle seule. Pour rester fidèle au véritable enseignement de Tocqueville, il faut, selon nous, observer les changements idéologiques des dernières années.

---

publique pour leurs accomplissements publiques. *Mais équivalent-ils à la libération ou l'épanouissement?* » Delba WINTHROP, *art. cit.*, p. 256. Italiques ajoutées. Nous traduisons.

<sup>203</sup> T. HUSTON et A. VANGELISTI, « Socio-emotional behavior and satisfaction in marital relationships : a longitudinal study », *Journal of Personality and Social Psychology*, 61, 5, 1991, p. 721-33.

<sup>204</sup> *n. n.*, « Literatuurstudie : Effecten van het psychisch functioneren van een gezin op de gezondheid, groei en ontwikkeling van het kind », Kind en Gezin, 2010. Version électronique: <<http://www.kindengezin.be/img/literatuurstudie-effecten-van-het-psychisch-functioneren-van-een-gezin-op-de-gezondheid-groei-en-ontwikkeling-van-het-kind.pdf>> (consulté le 15 mai 2016).

<sup>205</sup> Par exemple : un risque augmenté de la surcharge pondérale. R. JENKINS, C. LAW et M. MINDLIN, « Maternal employment and indicators of child health : a systematic review in pre-school children in OECD countries », *Journal of Epidemiology and Community Health*, 63, 5, 2009, p. 340-50.



Traditionnellement, après les années 1960, les régimes européens sont arrivés au point que Tocqueville aurait qualifié de « despotisme doux ». Albert Jan Kruiter<sup>206</sup> le décrit excellemment : obsédés par leurs carrières et leurs intérêts personnels,

les gens ont de moins en moins de temps pour s'occuper du 'res publica'. La personne moyenne veut du temps et de la tranquillité pour s'occuper de sa propre vie. C'est déjà assez difficile. Si des problèmes émergent que les gens n'arrivent pas à résoudre à eux-mêmes, une maladie sérieuse ou la perte d'emploi, par exemple, ils se dirigeront rapidement vers le gouvernement pour demander de l'aide [...]

Finalement, le citoyen voit le gouvernement comme le support nécessaire à sa faiblesse individuelle.

Ainsi, le citoyen de la deuxième moitié du 20<sup>e</sup> siècle dépend fortement du régime despotique. Il s'occupe de sa carrière uniquement et le gouvernement, comme substitut de la communauté, prend soin de lui en cas d'urgence. Au sein de ce régime, le citoyen n'est, selon Tocqueville, plus libre.

Dans les dernières décennies<sup>207</sup>, l'idéologie néolibérale a imprégné les gouvernements européens. Selon Kruiter, les régimes actuels « économisent sur la prestation des services, les aides sociales en la dispense de soins », alors qu'ils augmentent « le contrôle, la surveillance et le maintien ». Essentiellement, de telles mesures vont « aux dépens de la liberté »<sup>208</sup> des citoyens. Telle est la vraie réponse à la question tocquevillienne « où sommes-nous donc ? » : accrochés à nos carrières professionnelles et dépendants d'un État-providence qui devient de moins en moins « doux ». Dès lors, la solution du retour de la femme à sa place 'naturelle' se présente comme banale et naïve. Tocqueville offre d'autres solutions beaucoup plus utiles. En premier lieu, nous l'avons vu, nous pourrions surtout relire ses passages sur l'importance de la vie privée et communautaire. Les mesures actuelles des gouvernements, qui diminuent les aides sociales, partent de la supposition que la communauté prend ses responsabilités. Pour faire face à une telle idéologie, qui déplace ses responsabilités à l'individu, les citoyens doivent se regrouper, non uniquement dans sa famille, mais dans des organisations publiques, décrites par Tocqueville. Dans cette conception, la famille regagne son importance, sans ou avec la femme au foyer. Telle est, bien entendu, l'interprétation la plus classique et la plus libérale (du point de vue politique) de *De la démocratie en Amérique*. Dans cette optique, le citoyen doit être reconnaissant envers le gouvernement qui le force à devenir plus indépendant, et à se retrouver au sein du cocon familial. Dans ce sens, le régime despotique remet les responsabilités aux citoyens : une excellente évolution et, en outre, une belle concession du gouvernement ? La réalité est différente. Il reste que, après que le régime ait renoncé à ses responsabilités, le travail régulier et professionnel du citoyen s'*accumule* avec le travail en famille et en communauté, ce qui n'est plus réaliste. La fameuse combinaison 'travail – vie privée' provoque ainsi une explosion imposante de 'burn-outs'.

<sup>206</sup> Albert Jan KRUITER, *art. cit.*, p. 39-40. Nous traduisons.

<sup>207</sup> Selon Dana Villa, la période commence avec la crise globale de l'État-providence, qu'elle situe vers 1970. Dana VILLA, « Tocqueville and Civil Society », in Cheryl Welsh éd., *The Cambridge Companion to Tocqueville*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 217.

<sup>208</sup> *Ibid.*, p. 43. Nous traduisons.

Tocqueville a surtout tâché de montrer comment le travail professionnel, qui consiste en rien d'autre que gagner sa vie, ne devrait pas être le mobile d'action des citoyens. Dans ce cadre, il installe la femme religieuse chez elle pour inspirer plus de sens communautaire aux Américains. Pour une société proprement tocquevillienne, les citoyens ne doivent pas s'occuper de leurs affaires professionnelles uniquement : ils doivent avoir *le temps* pour leur famille et le temps pour eux-mêmes. Dans ce milieu, la démocratie sociale et politique prospère. La solution ne réside alors pas dans l'acceptation du discours des gouvernements actuels : en réalité, ces régimes augmentent le contrôle et haussent les impôts, alors qu'ils s'abstiennent des responsabilités sociales sous le prétexte d'un renforcement communautaire. Pour faire honneur à la pensée de Tocqueville authentiquement, il ne suffit pas de continuer à travailler follement dans la sphère publique et privée. L'auteur, dans les chapitres discutés, souligne surtout l'importance de la vie communautaire et la vanité du matérialisme : il va jusqu'à sacrifier les Américaines intelligentes et d'invoquer sa foi perdue pour arriver à ses fins.

La solution tocquevillienne part alors d'une vision de la société qui est radicalement différente, loin des mondes socialistes et libéraux classiques. L'essence de sa pensée est que les citoyens, pour être plus libres, doivent s'abstenir de l'obsession pour leur vie professionnelle et le bien-être matériel. En consacrant moins de temps à leurs carrières, les citoyens auraient plus de temps à consacrer à leurs familles, à la politique locale, et enfin, à eux-mêmes. En somme, dans le sens que Tocqueville l'entend, ils seraient (plus) libres. Cette vision est de plus en plus soutenue par une nouvelle génération de penseurs et activistes politiques, qui se réunissent globalement sous 'le Parti pirate'. Leur discours concernant la politique actuelle en matière de travail est radical :

Travail, travail, travail', ainsi scandent les politiciens du travail: 'Le travail est le moyen de combattre la pauvreté'. Non-sens. Nos dirigeants visionnaires n'ont apparemment pas encore compris que le marché du travail est en train de changer profondément. Comme conséquence de l'automatisation, de nombreux métiers traditionnels vont bientôt disparaître de façon massale, aussi bien pour les personnes sans formations que pour les personnes hautement qualifiées, et ceci même dans les pays à revenus bas [...] Un embauchage total dans le futur est une illusion. Du moins si nous ne révisons pas notre vision du travail [...] Assez ! Nous en avons assez d'être réduits à notre valeur sur le marché du travail [...]. Nous ne croyons pas au modèle concurrentiel où nous nous faisons presser comme citrons (mais pas besoin : à la place de tout employé épuisé s'érige un employé nouveau ou moins cher). Nous ne voulons pas 'vivre pour travailler' mais 'travailler pour bien vivre'.<sup>209</sup>

Grosso modo, la solution que ce mouvement propose est l'adoption d'un revenu de base universel. Une telle aide financière soutiendrait, en effet, une revalorisation de certaines tâches de la prestation des soins et des projets solidaires, considérées comme marginales : « les soins pour les personnes

---

<sup>209</sup> Sarah VAN LIEFFERINGHE, « Moeder, waarom werken wij ons uit de naad ? », *Knack*, 4 avril 2014. Version électronique : <<http://www.knack.be/nieuws/belgie/moeder-waarom-werken-wij-ons-uit-de-naad/article-opinion-136841.html>> (consulté le 25 mai 2016). Nous traduisons.

âgées ou pour les enfants, l'art sous toutes ses formes, le travail bénévole, les projets de quartier »<sup>210</sup>, etc. Ainsi, le rétablissement de la sphère de la famille serait possible. En outre, « du travail significatif fortifie la cohésion de la société et permet aux gens de s'épanouir. »<sup>211</sup> Dans cette optique, les 'pirates' voient le revenu de base comme « un pas vers une société plus libre, solidaire, *démocratique* et créative »<sup>212</sup>. Selon eux, l'évasion de l'enfermement permanent dans la sphère de travail augmenterait donc *le sens civique et démocratique* des gens.<sup>213</sup> Il n'est pas surprenant que le grand souci de ce mouvement soit de réformer la 'particratie' et d'installer une démocratie plus participative :

Nous militons pour des référendums contraignants (comme en Suisse) et un guichet internet où les citoyens peuvent présenter eux-mêmes des propositions de loi (comme en Finlande). Nous voulons essayer de nouveaux softwares avec lesquels la base des décisions politiques peut être mesurée. De cette manière, les citoyens peuvent aider à résoudre des problèmes et voter toute l'année, non pas pour des partis, mais pour des propositions et idées concrètes. Nous pouvons ainsi modifier la démocratie et rendre le pouvoir au citoyen.<sup>214</sup>

Une telle image, d'une démocratie locale des citoyens qui prennent leur destin en mains, basée sur une nouvelle vision du travail et du temps, semble être la vraie transposition des idées tocquevilliennes à nos sociétés.<sup>215</sup> « Une société plus libre, solidaire, démocratique et créative » : Tocqueville lui-même aurait pu écrire ces mots.

Si le revenu de base s'avère possible ou, plus intéressant, s'il incarne le moyen idéal pour arriver à cette société plus tocquevillienne, il n'est pas sûr que l'auteur aurait partagé cette idée. Nous ne tomberons pas, comme Chartré, dans le piège du détournement définitif des mots de l'auteur, en prônant que les solutions concrètes des pirates sont exactement « ce qu'aurait voulu Tocqueville ». L'essentiel est que les idéaux et soucis généraux du mouvement pirate s'avèrent très proches de ceux de *De la démocratie en Amérique*. Cette constatation nous apprend que nous ne vivons pas encore dans un monde tocquevillien, parfaitement démocratique. Mais, plus important encore, elle devrait nous inciter à réfléchir avec les pirates, qui sont, à la base, les vrais neo-tocquevilliens.

---

<sup>210</sup> *Ibid.* Nous traduisons.

<sup>211</sup> *Ibid.* Nous traduisons.

<sup>212</sup> *Ibid.* Italiques ajoutées. Nous traduisons.

<sup>213</sup> Le 'Pirate Party Belgium' va jusqu'à afficher que son but central est de « raviver l'esprit de communauté ». Le parti soutient « toutes les initiatives qui y contribuent, telles que les coopératives et les petites entreprises indépendantes. » Sarah VAN LIEFFERINGHE, « Piratenpartij : programma 2014 », p. 14. Version électronique : <<http://programma.piratenpartij.be/PiratenProgramma2014.pdf>> (consulté le 20 mai 2016). Nous traduisons.

<sup>214</sup> Sarah VAN LIEFFERINGHE, « Afscheid van de oude partijpolitiek », *Knack*, 23 mai 2014. Version électronique : <<http://www.knack.be/nieuws/belgie/afschied-van-de-oude-partijpolitiek/article-opinion-145023.html>> (consulté le 25 mai 2016). Nous traduisons.

<sup>215</sup> Il semble que Sarah Van Liefferinghe, la porte-parole du parti en Belgique, ait lu Tocqueville: les assemblées locales qu'elle organise sont « des exercices en démocratie » pour les citoyens. Pour elle, la démocratie n'est pas un système politique, mais une attitude de la société. Elle semble critiquer l'état tutélaire de Tocqueville quand elle dit qu'« on nous a appris à faire confiance au monde politique, à croire que 'la politique' résout tout. On nous a appris que notre tâche, en tant que citoyens, n'est rien d'autre que d'aller voter. C'est n'importe quoi [...] Nous, les citoyens, devons le faire à nous-mêmes. » Sam OOGHE, « De democratische lente start op 14 april, onder de Gentse stadshal », *Chase*, 13 avril 2016. Version électronique : <<http://chase.be/blog/democratische-lente-onder-de-gentse-stadshal/>> (consulté le 20 mai 2016).



## Bibliographie

### Sources primaires

1. Catharine BEECHER, *A Treatise on Domestic Economy*, New York, Schocken Books, 1977 [1841].
2. Jean-Jacques ROUSSEAU, *Émile ou De l'éducation*, Paris, Éditions Gallimard, 2010 [1762].
3. Alexis de TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, tome 1, Paris, GF Flammarion, 1981 [1835].
4. Alexis de TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique*, tome 2, Paris, GF Flammarion, 1981 [1840].

### Sources secondaires

1. n. n. « Literatuurstudie: Effecten van het psychisch functioneren van een gezin op de gezondheid, groei en ontwikkeling van het kind », *Kind en Gezin*, 2010. Version électronique: <<http://www.kindengezin.be/img/literatuurstudie-effecten-van-het-psychisch-functioneren-van-een-gezin-op-de-gezondheid-groei-en-ontwikkeling-van-het-kind.pdf>> (consulté le 15 mai 2016).
2. Karolina ADAMOVIĆ, « Tyranny of the Majority : A Permanent Threat of Democracy », *The Lawyer Quarterly*, 3, 3, 2013, p. 184-94.
3. Joan ALDOUS, « American Families in the 1980s: Individualism run amok? », *Journal of Family Issues*, 8, 4, 1987, p. 422-25.
4. Frank ANKERSMIT, « Démocratie en stijl », in Andreas Kinneging, Paul De Hert & Stefan Somers éd., *Tocqueville, profete van de moderne democratie*, Rotterdam, Lemniscaat, 2013, p. 169-94.
5. Agnès ANTOINE, « Politique et religion chez Tocqueville », in Laurence Guellec éd., *Tocqueville et l'esprit de la démocratie*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 305-17.

6. Raymond ARON, « Tocqueville retrouvé », in Laurence Guellec éd., *Tocqueville et l'esprit de la démocratie*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 25-46.
7. Jean-Louis BENOÎT, « Foi, Providence et religion chez Tocqueville », *Cahiers de philosophie politique et juridique de Caen*, 19, 1991, 119-34.
8. Roger BOESCHE, *Tocqueville's Road Map : Methodology, Liberalism, Revolution and Despotism*, Plymouth, Lexington Books, 2008.
9. Jocelyn BORYZCKA, « The Separate Spheres Paradox: Habitual Inattention and Democratic Citizenship », in Eileen Hunt Botting et Jill Locke éd., *Re-reading the Canon : Feminist Interpretations of Alexis de Tocqueville*, University Park (États-Unis), The Pennsylvania State University Press, 2009, p. 281-304.
10. Eileen Hunt BOTTING et Jill LOCKE (éd.), *Re-reading the Canon : Feminist Interpretations of Alexis de Tocqueville*, University Park (États-Unis), The Pennsylvania State University Press, 2009.
11. Eileen Hunt BOTTING, « A Family Resemblance : Tocqueville and Wollstonecraftian Protofeminism », in Eileen Hunt Botting et Jill Locke éd., *Re-reading the Canon : Feminist Interpretations of Alexis de Tocqueville*, University Park (États-Unis), The Pennsylvania State University Press, 2009, p. 99-124.
12. Youngjoo CHA, « Overwork May Explain 10 Percent of Men's Wage Advantage Over Women », *Council on Contemporary Families Brief Reports*, 2014. Version électronique: <<https://contemporaryfamilies.org/gender-revolution-rebound-brief-overwork-explains-wage-differences/>> (consulté le 20 avril 2016).
13. Youngjoo CHA, « Reinforcing Separate Spheres: The Effect of Spousal Overwork on the Employment of Men and Women in Dual-Earner Households », *American Sociological Review*, 75, 2, 2010, p. 303-329.
14. Jean-Philippe CHARTRÉ, « Tocqueville, voterait-il Bush ? », *Le Devoir*, 22 avril 2006, p. B6.
15. Alain CLÉMENT, « Portraits de Tocqueville », *Le Monde*, 3 août 1984, p. 9 et 11.

16. Nancy F. COTT, *The Bonds of Womanhood: "Woman's Sphere" in New England, 1780-1835*, New Haven, Yale University Press, 1977.
17. Xavier DARCOS, *Histoire de la littérature française*, Paris, Hachette, 1992.
18. Jon DELOGU, « Tocqueville and Democracy in the Internet Age », Open Humanities Press, 2014. Version électronique: < <http://quod.lib.umich.edu/cgi/p/pod/dod-idx/tocqueville-and-democracy-in-the-internet-age.pdf?c=ohp;idno=12538666.0001.001>>.
19. Charles-Marc DES GRANGES, *Les grands écrivains français*, Paris, Librairie Hatier, 1935.
20. Paul DE HERT et Stefan SOMERS, « De alledaagse democratisering », in Andreas Kinneging, Paul De Hert & Stefan Somers éd., *Tocqueville, profet van de moderne democratie*, Rotterdam, Lemniscaat, 2013, p. 69-91.
21. Anna DURNOVA, « 'Et Dieu créa la femme...' : La condition féminine chez Jean-Jacques Rousseau », *Sens Public International Web Journal*, 2004, p. 1-9. Version électronique : <[http://www.sens-public.org/IMG/pdf/SensPublic\\_ADurnova\\_La\\_condition\\_feminine\\_chez\\_Jean-Jacques\\_Rousseau.pdf](http://www.sens-public.org/IMG/pdf/SensPublic_ADurnova_La_condition_feminine_chez_Jean-Jacques_Rousseau.pdf)> (consulté le 15 avril 2016).
22. Jean Bethke ELSHTAIN, *Public Man, Private Woman in Social and Political Thought*, Princeton, Princeton University Press, 1981.
23. Jean Bethke ELSHTAIN, « Women, Equality, and the Family », *Journal of Democracy*, 11, 1, 2000, p. 157-63.
24. François FURET, « Naissance d'un paradigme : Tocqueville et le voyage en Amérique (1825-1831) », *Annales. Economies, Sociétés, Civilisations*, 2, 1984, p. 225-239.
25. François FURET, « The Intellectual Origins of Tocqueville's Thought », in Laurence Guellec éd., *Tocqueville et l'esprit de la démocratie*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 121-40.
26. Francis FUKUYAMA, « The March of Equality », *Journal of Democracy*, 11, 1, 2000, p. 11-17.

27. Ignace GLORIEUX et Theun-Pieter VAN TIENOVEN, « Vervagen de verschillen? Evolutes in de tijdsbesteding en rolverdeling van vrouwen en mannen in België (1966, 1999, 2005) », in Catherine Wallemacq et Lisa Wouters édés., *Genderstudies: een genre apart? Een stand van zaken*, Bruxelles, Sophia, 2009, p. 30-43.
28. Doris GOLDSTEIN, « Alexis de Tocqueville's Concept of Citizenship », *Proceedings of the American Philosophical Society*, 108, 1964, p. 39-53.
29. Michael HERETH, *Tocqueville*, Rotterdam, Lemniscaat, 2011.
30. Jody HEYMANN, *Can working families ever win?*, Boston, Beacon Press, 2002.
31. Arlie R. HOCHSCHILD, *The Second Shift*, New York, Penguin Books, 1998.
32. Jennifer HOLT, « The Ideal Woman », Turlock (États-Unis), California State University Stanislaus, 2006. Version électronique: <<https://www.csustan.edu/sites/default/files/honors/documents/journals/soundings/Holt.pdf>> (consulté le 25 avril 2016).
33. T. HUSTON et A. VANGELISTI, « Socio-emotional behavior and satisfaction in marital relationships: a longitudinal study », *Journal of Personality and Social Psychology*, 61, 5, 1991, p. 721-33.
34. Laura JANARA, « Democracy's Family Values », in Eileen Hunt Botting et Jill Locke édés., *Re-reading the Canon : Feminist Interpretations of Alexis de Tocqueville*, University Park (États-Unis), The Pennsylvania State University Press, 2009, p. 47-70.
35. André JARDIN, *Tocqueville : A Biography*, New York City, Farrar, Straus and Giroux, 1988.
36. R. JENKINS, C. LAW et M. MINDLIN, « Maternal employment and indicators of child health: a systematic review in pre-school children in OECD countries », *Journal of Epidemiology and Community Health*, 63, 5, 2009, p. 340-50.
37. Linda KERBER, « Separate Spheres, Female Worlds, Woman's Place: The Rhetoric of Women's History », *The Journal of American History*, 75, 1, 1988, p. 9-39.



38. Sanford KESSLER, « Tocqueville on Sexual Morality », *Interpretation*, 16, 3, 1989, p. 465-80.
39. James KLOPPENBERG, « Tocqueville, Mill and the American Gentry », *La revue Tocqueville*, 27, 2, 2006, p. 351-79.
40. Isaac KRAMNICK, « Introduction to Alexis de Tocqueville », in Alexis de Tocqueville, *Democracy in America*, New York, Penguin Books, 2003 [1835, 1840].
41. William KRISTOL, « Women's Liberation: the Relevance of Tocqueville », in Ken Masugi éd., *Interpreting Tocqueville's Democracy in America*, Savage, Rowman and Littlefield, 1991, p. 480-94.
42. Albert Jan KRUITER, « De actualiteit van het milde despotisme », in Andreas Kinning, Paul De Hert & Stefan Somers éd., *Tocqueville, profet van de moderne democratie*, Rotterdam, Lemniscaat, 2013, p. 26-46.
43. Jean-Claude LAMBERTI, « La liberté et les illusions individualistes », in Laurence Guellec éd., *Tocqueville et l'esprit de la démocratie*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 149-66.
44. Claude LEFORT, « La menace qui pèse sur la pensée », in Laurence Guellec éd., *Tocqueville et l'esprit de la démocratie*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 295-303.
45. Georges LEROUX, « Tocqueville et les religions », *Le Devoir*, le 10 novembre 2007, p. F-28.
46. William MATHIE, « God, Woman, and Morality: The Democratic Family in the New Political Science of Alexis de Tocqueville », *The Review of Politics*, 57, 1, 1995, p. 7-30.
47. Anjali MOHAN, « Liberating Women in Tocqueville's "Democracy in America" », *Critique*, 13, 1, 2007.
48. John Stuart MILL, « Introduction to Alexis de Tocqueville », in Alexis de Tocqueville, *Democracy in America*, tome 2, New York, Schocken Books, 1964 [1840].
49. F. L. MORTON, « Sexual Equality and the Family in Tocqueville's "Democracy in America" », *Revue canadienne de science politique*, 17, 2, 1984, p. 309-324.

50. George Wilson PIERSON, *Tocqueville and Beaumont in America*, New York City, Oxford University Press, 1938.
51. Jean-Marc PIRET, « Religie, zelfbestuur en tirannie van de meerderheid », in Andreas Kinneging, Paul De Hert & Stefan Somers éd.s., *Tocqueville, profet van de moderne democratie*, Rotterdam, Lemniscaat, 2013, p. 238-55.
52. Luk SANDERS, « Democratie en religie », in Andreas Kinneging, Paul De Hert & Stefan Somers éd.s., *Tocqueville, profet van de moderne democratie*, Rotterdam, Lemniscaat, 2013, p. 143-68.
53. Joan Wallach SCOTT, *Only Paradoxes to Offer*, New York City, Harvard University Press, 1997.
54. James SCHLEIFER, *The Making of Tocqueville's "Democracy in America"*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1980.
55. James SCHLEIFER, « Tocqueville's "Democracy in America" reconsidered », in Cheryl Welsh éd., *The Cambridge Companion to Tocqueville*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 121-38.
56. Richard SENNETT, *Flesh and Stone: The Body and the City in Western Civilization*, New York City et Londres, W.W. Norton & Company, 1996
57. Alison STAUDINGER, « Constituting American Women: Tocqueville, Montesquieu and the Making of Commercial Mores », Article présenté au 'WPSA Annual Meeting: "Ideas, Interests and Institutions"', Vancouver, 19 mars 2009. Version électronique: <[http://citation.allacademic.com/meta/p\\_mla\\_apa\\_research\\_citation/3/1/7/3/7/pages317379/p317379-1.php](http://citation.allacademic.com/meta/p_mla_apa_research_citation/3/1/7/3/7/pages317379/p317379-1.php)> (consulté le 20 avril 2016).
58. Patrick STOUTHUYSEN, « Een relatieve buitenstaander in de sociologie », in Andreas Kinneging, Paul De Hert & Stefan Somers éd.s., *Tocqueville, profet van de moderne democratie*, Rotterdam, Lemniscaat, 2013, p. 47-68.
59. Paul THIBAUD, « Rousseau-Tocqueville: un dialogue sur la religion », in Laurence Guellec éd., *Tocqueville et l'esprit de la démocratie*, Paris, Presses de Sciences Po, 2005, p. 319-36.

60. Jack TURNER, « American Individualism and Structural Injustice: Tocqueville, Gender, and Race », *Polity*, 40, 2, 2008, p. 197-215.
61. Dana VILLA, « Tocqueville and Civil Society », in Cheryl Welsh éd., *The Cambridge Companion to Tocqueville*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 216-44.
62. John WAGGONER, « Tocqueville's Civil Religion », *Interpretation*, 25, 2, 1998, p. 271-79.
63. Cheryl WELSH, *De Tocqueville*, New York City, Oxford University Press, 2001.
64. Cheryl WELSH (éd.), *The Cambridge Companion to Tocqueville*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006.
65. Cheryl WELSH, « Beyond the 'Bon ménage'. Tocqueville and the Paradox of Liberal 'Citoyennes' », in Eileen Hunt Botting et Jill Locke éds., *Re-reading the Canon : Feminist Interpretations of Alexis de Tocqueville*, University Park (États-Unis), The Pennsylvania State University Press, 2009, p. 19-46.
66. Delba WINTHROP, « Tocqueville's American Woman and "The True Conception of Democratic Progress" », *Political Theory*, 14, 2, 1986, p. 239-61.
67. Willem WITTEVEEN, « Drie reisgenoten », in Andreas Kinneging, Paul De Hert & Stefan Somers éds., *Tocqueville, profet van de moderne democratie*, Rotterdam, Lemniscaat, 2013, p. 195-210.
68. Catherine ZUCKERT, « Not by Preaching: Tocqueville on the Role of Religion in American Democracy », *Review of Politics*; 43, 2, 1981, p. 259-81.

## Sources site web

1. *n.n.* « At Press Conf with French President, Obama mistakes Tocqueville's name » [Vidéo en ligne], *YouTube*, 11 février 2014. Version électronique : <[https://www.youtube.com/watch?v=\\_SPuASyK7-o](https://www.youtube.com/watch?v=_SPuASyK7-o)> (consulté le 20 mai 2016).

2. *n.n.* « George W. Bush. Calvin College Commencement Address », *American Rhetoric*, 21 mars 2005. Version électronique : <<http://www.americanrhetoric.com/speeches/gwbushcalvincollege.htm>> (consulté le 18 juin 2016).
3. *n.n.*, « Paus pleit voor soberheid : "Dit kind leert ons wat echt belangrijk is" », *Knack*, 24 décembre 2015. Version électronique : <<http://www.knack.be/nieuws/wereld/paus-pleit-voor-soberheid-dit-kind-leert-ons-wat-echt-belangrijk-is/article-normal-639017.html>> (consulté le 20 avril 2015)
4. *n.n.* « Seksuele revolutie », Pro-Life Actie Liga, Version électronique : <<http://www.prolifeactie.eu/seksuele-revolutie1.html>> (consulté le 20 mai 2016).
5. *n.n.* « Text: Bush Reaffirms Support to Faith-Based Initiative », *The Washington Post*, 1 mars 2005. Version électronique : <<http://www.washingtonpost.com/wp-dyn/articles/A63313-2005Mar1.html>> (consulté le 8 mai 2016).
6. Jean-Louis BENOÎT, « Tocqueville n'aurait pas voté Bush », coll. « Les classiques des sciences sociales », Université du Québec. Version électronique : <[http://classiques.uqac.ca/contemporains/benoit\\_jean\\_louis/tocqueville\\_pas\\_vote\\_bush/toc\\_voterait\\_il\\_bush.pdf](http://classiques.uqac.ca/contemporains/benoit_jean_louis/tocqueville_pas_vote_bush/toc_voterait_il_bush.pdf)> (consulté le 5 mai 2016).
7. Elisabeth BUMILLER, « Bush finds affirmations in a Frenchman's words », *The New York Times*, 14 mars 2005. Version électronique : <<http://www.nytimes.com/2005/03/14/politics/bush-finds-affirmation-in-a-frenchmans-words.html>> (consulté le 8 mai 2016).
8. Sam OOGHE, « De democratische lente start op 14 april, onder de Gentse stadshal », *Chase*, 13 avril 2016. Version électronique : <<http://chase.be/blog/democratische-lente-onder-de-gentse-stadshal/>> (consulté le 20 mai 2016).
9. Sarah VAN LIEFFERINGHE, « Afscheid van de oude partijpolitiek », *Knack*, 23 mai 2014. Version électronique : <<http://www.knack.be/nieuws/belgie/afschied-van-de-oude-partijpolitiek/article-opinion-145023.html>> (consulté le 25 mai 2016).
10. Sarah VAN LIEFFERINGHE, « Moeder, waarom werken wij ons uit de naad ? », *Knack*, 4 avril 2014. Version électronique : <<http://www.knack.be/nieuws/belgie/moeder-waarom-werken-wij-ons-uit-de-naad/article-opinion-136841.html>> (consulté le 25 mai 2016).

11. Sarah VAN LIEFFERINGHE, « Piratenpartij : programma 2014 ». Version électronique : <http://programma.piratenpartij.be/PiratenProgramma2014.pdf> (consulté le 20 mai 2016).



## Table

<b>1. INTRODUCTION.....</b>	<b>1</b>
<b>2. LA « PENSÉE MÈRE » DE LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE ...</b>	<b>9</b>
ALEXIS DE TOCQUEVILLE : APERÇU BIOGRAPHIQUE .....	9
L'OUVRAGE .....	10
Rédaction et réception .....	10
Objectifs.....	11
L'égalité des conditions .....	12
Les problèmes intrinsèques de la démocratie .....	15
a. L'individualisme .....	15
b. L'omnipotence de la majorité .....	17
Les solutions des Américains .....	19
a. L'omnipotence de la majorité .....	19
b. L'individualisme et le despotisme bureaucratique.....	19
i. La religion .....	20
ii. L'intérêt proprement entendu et le gouvernement local.....	22
<b>3. LA FEMME ET LA FAMILLE .....</b>	<b>25</b>
INTRODUCTION .....	25
La recherche académique.....	25
Les chapitres traitant la femme américaine .....	26
LES DIFFÉRENCES NATURELLES.....	27
La constitution physique.....	28
La constitution morale .....	29
a. La transmission des mœurs .....	31
b. La place (non) naturelle de la femme.....	33
L'éducation libre de la fille .....	33
Le mariage non arrangé.....	35
c. L'exclusion illégitime .....	36
LA PERSPECTIVE DES AMÉRICAIN(E)S .....	37
Perspective de l'homme américain.....	38
a. Le relativisme moral.....	38
b. L'auto-renforcement de l'individualisme.....	42
La liberté de la femme .....	43
a. Le faux dilemme de l'Américaine.....	44
L'éducation progressiste de Tocqueville.....	44
La perte de la liberté.....	45

b. La responsabilité morale .....	48
c. L'opinion de l'Américaine .....	51
<b>4. CONCLUSION .....</b>	<b>55</b>
<b>BIBLIOGRAPHIE .....</b>	<b>63</b>
SOURCES PRIMAIRES .....	63
SOURCES SECONDAIRES .....	63
SOURCES SITE WEB .....	69

**Nombre de mots : 31.783**



